



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

UC-NRLF



QB 280 292

Man
S

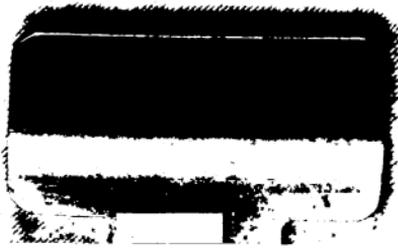
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

GIFT OF

F. L. A. PIOCHE.

1871.

Accessions No. *17597* Shelf No.







DE LA DECOUVERTE

DES MINES D'OR

EN AUSTRALIE ET EN CALIFORNIE.

CORBIL, typ. et stéréot. de CRÉTÉ

DE LA DÉCOUVERTE
DES MINES D'OR

EN

AUSTRALIE ET EN CALIFORNIE

OU

RECHERCHES

Sur les lois qui régissent la valeur et la distribution des métaux précieux,
accompagnées de notes historiques sur les effets de l'exploitation des mines américaines,
à l'égard des prix en Europe, aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, etc.,

PAR

M. P. J. STIRLING,

AUTEUR DE LA PHILOSOPHIE DU COMMERCE

TRADUIT EN FRANÇAIS

PAR M. AUGUSTIN PLANCHE.



BIBLIOTHÈQUE
de la Roche
SAN FRANCISCO

PARIS

LIBRAIRIE DE GUILLAUMIN ET Cie

Éditeur du Journal des Économistes, de la Collection des principaux Économistes,
du Dictionnaire de l'Économie politique, etc.

RUE RICHELIEU, 14.

1853

HG 291
.587



PRÉFACE.

Les découvertes de mines d'or qui ont eu lieu en Californie, et plus récemment dans nos colonies australiennes, sont bien faites pour attirer l'attention dans un pays commercial tel que le nôtre; et ainsi qu'on devait s'y attendre, nous n'avons pas à regretter le défaut de publications sur un sujet si important et si intéressant. Pendant ces quatre dernières années, nous n'avons cessé d'être inondés d'ouvrages de toute nature, leçons, manuels, discours et brochures, relations de voyages, notes, tableaux, journaux, excursions et révélations de toute espèce de style et sous les formes les plus variées; quelques-uns légers et assez superficiels, mais plusieurs révélant un mérite et un talent considérables. On s'est longuement étendu sur la partie historique et statistique, chimique et géologique du sujet; mais, à ma connaissance, nous ne possédons aucun ouvrage qui ait pour but avoué d'en discuter systématiquement la portée économique et les résultats probables sur la société. Les lettres

suivantes ont pour but de combler en quelque sorte cette lacune.

En ce qui concerne la nature des résultats qui se produiront vraisemblablement par suite de la quantité d'or toujours croissante, il circule une foule d'erreurs et de malentendus. Le redressement de ces erreurs étant un des objets que je me suis proposés, j'ai cru nécessaire d'établir d'abord les principes élémentaires et d'exposer la nature des fonctions de la monnaie. J'ai cherché à atteindre ce but dans les lettres qui servent d'introduction à la série, de manière à rendre le sujet intelligible à ceux qui jusqu'à ce jour ne lui avaient pas accordé une grande part d'attention, et pour qui les discussions d'économie politique sont généralement nouvelles en quelque façon.

Si l'or continue à nous être fourni pendant quelques années encore dans la proportion anormale où il l'est aujourd'hui, il semble impossible de mettre en doute que la conséquence de ce fait ne doive être une grande révolution sociale et commerciale, une perturbation dans les rapports et la distribution de la propriété, analogue à celle qui eut lieu en Angleterre sous le règne d'Élisabeth. Il y a six ans, la production annuelle de l'or et de l'argent ne dépassait guère 12 millions de livres sterling. L'année

dernière elle atteignait le chiffre de 27 millions ; il s'élève aujourd'hui à 40 millions. Il y a huit jours à peine, nous apprenions l'arrivée d'un navire venant de l'Australie avec *six tonnes* d'or, formant une partie de sa cargaison, et l'on attendait l'arrivée d'un autre navire avec une cargaison de *dix tonnes*. Ce sont là des faits saisissants qui sentent le roman plutôt que la réalité. Ce sont cependant des faits réels, et les hommes qui réfléchissent doivent s'apercevoir que de pareilles augmentations de la richesse métallique, sans aucuns précédents ; des augmentations si merveilleuses et si étourdissantes de la quantité existante d'une matière qui constitue l'étalon régulateur du commerce, d'une matière en vue de laquelle se forment toutes les transactions pécuniaires et s'apprécie la valeur de toutes les denrées ; que ces augmentations, disons-nous, ne peuvent continuer longtemps à se développer sans produire des résultats sociaux du caractère le plus important. Bien des gens cependant regardent ce fait avec insouciance. Ils répugnent à considérer tout événement qui appelle impérieusement la réflexion. Si l'on déplore la rareté de l'argent, semblables au docteur Primrose, ils renchérissent sur le fait en déplorant également la rareté de l'or. Ils n'ont jamais éprouvé, disent-

ils, aucune surabondance d'argent, le monde durera autant qu'eux; les changements dans la valeur de la monnaie, depuis la découverte de mines plus productives, sont toujours graduels et généralement imperceptibles; et si les découvertes d'or en Australie et en Californie doivent produire une élévation générale dans les prix, ainsi que l'ont prédit tant de théoriciens et de spéculateurs, il s'écoulera probablement soixante ou quatre-vingts ans, ainsi que cela a eu lieu lors de l'augmentation dans la quantité d'argent au seizième siècle, avant que l'effet puisse devenir sensible.

L'allusion au cas des mines américaines, le seul exemple de cette nature que fournisse l'histoire, est si fréquente et en même temps si plausible, que j'ai été porté à examiner avec soin les documents que j'ai pu consulter sur les prix de ces anciennes époques. Je me suis convaincu qu'il y a deux périodes, et pas davantage, pendant lesquelles s'est présentée une hausse générale et considérable des prix en Europe; que la première hausse s'est fait ressentir d'abord d'une manière remarquable vers 1574 (près de trente ans après la découverte du Potose), époque à laquelle les prix, en Angleterre et dans toute l'étendue de l'Europe, montèrent subitement à près de trois fois leur taux antérieur; et

que la seconde hausse, qui fut bien moins sensible, eut lieu au milieu du dix-huitième siècle.

Si le lecteur veut jeter les yeux sur un petit tableau que j'ai dressé grossièrement, et qui précède ce volume, il ne découvrira aucune augmentation sensible ou particulière dans la production de ces époques spéciales, qui les distingue des trois siècles et demi qu'embrasse le tableau. Adam Smith, dans sa *Dissertation sur les variations dans la valeur de l'argent*, remarque ce fait, que la découverte des mines de l'Amérique ne produisit d'effet sensible sur les prix en Angleterre qu'après 1570 ; mais il ne l'explique qu'en faisant observer que l'augmentation de la quantité parut alors excéder la demande. En me reportant à l'*Essai politique sur la nouvelle Espagne* de Humboldt, qui offre une masse de matériaux de la plus haute valeur, que n'a pu naturellement posséder Adam Smith, j'ai trouvé que ce qui distinguait réellement la première des deux époques que j'ai citées, c'était une grande diminution dans les frais de production de l'argent, diminution due à l'adoption de l'amalgamation et à la découverte à peu près simultanée de l'immense mine de vif-argent d'Huancavelica au Pérou ; et que ce qui distinguait la seconde période était une diminution encore plus considérable

dans le prix, et une augmentation dans la quantité de ce même métal, si essentiel au succès de l'exploitation des mines d'argent. Devenu ainsi maître du fil conducteur, je n'eus pas de peine à me guider dans le labyrinthe. J'ai exposé l'argumentation aussi clairement et aussi succinctement que possible dans ma dixième lettre; et dans les sept lettres suivantes, j'ai produit avec détail les témoignages historiques sur lesquels je base mes conclusions; à savoir que les mines d'Amérique n'exercèrent d'influence sur les prix de l'Europe que quatre-vingts ans après leur découverte, uniquement par cette raison qu'il s'écoula quatre-vingts ans avant qu'aucune diminution sensible eût lieu dans les frais de production de ce métal, qui à cette époque formait l'étalon monétaire dans tous les pays de l'Europe.

Dans les lettres suivantes, mon but a été de montrer que l'or est produit dans des conditions différentes de celles de l'argent, et que nous ne devons pas compter aujourd'hui, comme nos ancêtres, sur la découverte des mines plus abondantes de vif-argent, sur l'introduction de nouveaux procédés chimiques et métallurgiques et sur l'application d'un capital considérable aux exploitations des mines; en un mot, que le cas des mines d'argent en Amé-

rique n'est pas analogue à celui des terrains aurifères de l'Australie et de la Californie ; et que, soit que nous envisagions les importations anormales actuelles comme devant produire une hausse de prix par suite de l'action d'une augmentation dans la quantité d'or produite, ou par suite de la diminution dans les frais de production, nous nous tromperions grossièrement si nous espérions que l'effet des découvertes récentes se fera ressentir aussi tardivement que celui des importations d'argent à l'époque des Tudors.

Le sujet qui réclame ensuite notre attention, c'est la valeur relative de l'or et de l'argent, et les lois qui régissent la distribution des métaux précieux entre les différents pays de l'univers. Dans les trois lettres suivantes sur le principe des valeurs internationales, j'ai cherché à démontrer que l'échelle plus ou moins élevée des prix dans chaque pays en particulier dépend de la *productivité* relative de son travail (principe signalé d'abord par M. Senior), et à expliquer de quelle manière les frais de production réagissent sur la valeur des métaux précieux considérés comme denrées d'importation. Je puis ajouter que ces lettres (qui sont les 22^e, 23^e et 24^e) sont destinées plutôt au lecteur savant qu'au lecteur des classes populaires, et

peuvent être passées par les personnes qui ne sont pas accoutumées aux discussions abstraites de l'économie politique.

Dans les lettres qui forment la conclusion, je me suis efforcé d'indiquer la nature (mais je ne dis pas l'étendue) des effets probables des découvertes de mines d'or sur l'agriculture, le commerce et l'industrie manufacturière, et sur la prospérité matérielle des différentes classes de la société.

J'ai été obligé, voulant faire pour le mieux, de rejeter les renseignements arrivés le plus récemment de l'Australie, au moment où ces feuilles étaient sous presse, dans des notes qui souvent se trouvent énormément disproportionnées avec le texte ; mais à l'égard de ces imperfections, je dois m'abandonner entièrement à l'indulgence du lecteur. Ces lettres n'ont pas été écrites sans interruption, mais par portions détachées, dans les intervalles de loisir dont j'ai pu disposer l'automne dernier. Je crains qu'elles ne se ressentent de la précipitation et des nombreuses conditions défavorables sous l'empire desquelles elles ont été écrites ; mais je ne pouvais en ajourner la publication, parce que je crois en conscience que les faits établis et les conclusions qui s'en déduisent légitimement, si on les étudie avec soin, tendront à répandre des

idées plus justes que celles qui prévalent aujourd'hui sur un sujet qu'il m'est impossible de ne pas regarder comme intéressant au plus haut degré, et d'une importance pratique considérable, pour toutes les classes de la société.

Novembre 1859.





CENT

				Millions sterling.
				43
				42
				41
				40
				39
				38

DE LA DÉCOUVERTE

DES MINES D'OR

EN AUSTRALIE ET EN CALIFORNIE.

LETTRE I,

Servant d'introduction. — Origine et usages de la monnaie.

Vous vous souvenez des considérations que j'étais dernièrement sur la monnaie, sur les lois qui régissent l'importance et la distribution des métaux précieux, et plus particulièrement du tableau que j'osais offrir des modifications qu'imposeraient sans doute à la valeur prétendue fixe de l'étalon régulateur les trésors de richesse métallique inattendus qui, des terrains aurifères de la Russie, de la Californie et de l'Australie, affluent en ce moment dans notre pays. Vous avez paru penser que de telles considérations méritaient d'être exposées avec plus de réflexion et de maturité que n'en comporte une simple conversation. Aujourd'hui donc, pour remplir la promesse que je vous en avais faite, je vais, dans une série de lettres, examiner et discuter toutes ces matières abstraites avec des développements plus complet.

La question, dans son ensemble, étant presque entièrement nouvelle pour vous, il est essentiel, afin de vous en donner une connaissance solide et étendue, de commencer par la base, en vous exposant les premiers principes. Non pas que j'aie le dessein de faire croire que ce sujet soit en aucune façon aussi compliqué et aussi ardu qu'on l'imagine généralement. Il existe des branches de la science économique bien plus compliquées et d'un abord plus difficile que celle qui traite de la nature et des fonctions de la monnaie. A la vérité il peut vous coûter quelque peine d'acquérir une intelligence complète de l'Echange(1). Mais, même pour ce qui regarde ce sujet technique et rebutant, cela dépend en grande partie, je dirais presque entièrement, de votre connaissance complète et préalable de quelques principes élémentaires. Une fois familiarisé avec les éléments, votre tâche vous semblera à moitié accomplie, et vos progrès deviendront faciles et assurés.

Les auteurs qui ont écrit sur ce sujet ont été généralement égarés par un esprit de système exagéré. Ils sont disposés à rétrograder vers un prétendu état primitif de la société dont l'histoire ne nous offre aucune trace, et qui probablement n'a jamais existé autre part que dans leur imagination.

Si nous pouvons supposer une époque où les hommes aient été réduits à l'état sauvage des singes de

(1) Pour l'exposition complète de la théorie de l'échange, voyez la *Philosophie du commerce*, liv. V.

Buffon, une époque où chaque homme, sans avoir recours à ses semblables, se procurait lui-même le petit nombre des choses nécessaires, indispensables au soutien de l'existence physique, vivant de racines et de noix de coco, dormant à l'ombre des arbres et couvrant sa nudité de feuilles et de peaux de bêtes, dans un pareil état il n'y aurait que peu ou point de besoin d'échange d'aucune espèce, et nous pouvons supposer que le trafic élémentaire d'une race d'hommes si grossière, et à une époque si reculée, a dû se faire à l'aide du *troc* immédiat.

Sans doute tout commerce se résout finalement en un troc mutuel, mais les inconvénients attachés à l'échange direct d'une denrée contre une autre doivent s'être révélés si promptement et d'une façon tellement évidente, qu'on a peine à concevoir que même le trafic ordinaire et restreint des tribus les plus barbares ait pu se faire sans le secours de quelque mesure commune de valeur et sans quelque moyen d'échange, en un mot sans l'intervention de quelque denrée destinée à remplir, avec une exactitude plus ou moins parfaite, les fonctions de monnaie.

La valeur est une chose relative. Il est même impossible d'exprimer la valeur d'une denrée sans la comparer à quelque autre d'après laquelle on estime cette valeur. Si un *yard* de grosse draperie s'échange pour deux onces d'argent, nous disons que la valeur de 100 yards de drap, estimée en argent, est de 200 onces, et que la valeur de 100 onces d'argent, es-

timée en drap, est de 50 yards. Ceci est suffisamment clair. Il n'est peut-être pas tout à fait aussi clair, mais il est également vrai, que sans une *troisième* denrée, un troisième objet d'échange, — le travail, l'or, le blé, ou tel autre qu'on voudra, — nous n'aurions aucune mesure, aucun régulateur, qui pût nous servir à fixer exactement quelle quantité d'une denrée on doit donner en échange d'une quantité déterminée d'une autre denrée; en d'autres termes quelle quantité de l'une des denrées devra s'échanger contre une portion déterminée de l'autre, sans qu'il y ait perte ou gain. Si, dans le même moment et dans le même lieu, un yard de drap grossier et deux onces d'argent sont respectivement le produit de quatre jours de travail, on dit alors que cinquante yards de drap et 100 onces d'argent sont d'une valeur égale, c'est-à-dire en d'autres termes que leur valeur est au pair. La *troisième* denrée (le travail), choisie ainsi comme mesure de valeur, peut être plus ou moins exactement propre à remplir la fonction à laquelle on l'applique. Je n'entre pas quant à présent dans ces considérations. Tout ce que je prétends établir ici, c'est que, sans une troisième denrée ou matière échangeable, nous ne posséderions aucune mesure de la valeur. J'aurai occasion de revenir sur ce point, lorsque nous arriverons à la question compliquée des valeurs internationales.

Il est certain que le travail peut être adopté généralement comme mesure de la valeur; mais, ainsi que le fait observer Adam Smith : « La plupart des indi-

« vidus comprennent mieux ce qu'on entend par telle
« quantité d'une certaine denrée que par telle quan-
« tité de travail. La première leur présente un objet
« clair et palpable ; l'autre une idée abstraite (1). »
Aussi, pour les besoins du commerce et de la vie jour-
nalière, le choix se fixe sur une denrée produit pal-
pable du travail, plutôt que sur le travail lui-même,
comme mesure qui doit servir à comparer la hausse
et la baisse de la valeur des autres denrées.

Cependant une mesure de la valeur n'est pas plus
nécessaire qu'un *moyen d'échange*. Lors même que
nous connaîtrions quelle quantité d'une denrée on de-
vra donner en échange d'une certaine portion d'une
autre denrée, la plupart du temps l'échange ne pour-
rait avoir lieu. « Le boucher a dans sa boutique plus
« de viande qu'il n'en peut consommer, et le brasseur
« et le boulanger seraient tous deux disposés à lui
« en acheter une partie. Mais ils n'ont rien à lui offrir
« en échange que les différents produits de leurs in-
« dustries respectives, et le boucher est déjà pourvu
« de tout le pain et de toute la bière dont il a besoin
« pour le moment. Il ne peut être leur vendeur, et
« ils ne peuvent être ses chalands (2). »

A mesure que la civilisation avance et que le tra-
vail se divise davantage, cet inconvénient augmente
et devient enfin intolérable. « Quels embarras naî-

(1) *Richesse des nations*, liv. I, chap. v, Collect. des
principaux économistes, édit. Guillaumin.

(2) *Richesse des nations*, liv. I, chap. iv. (*Ibid*).

« traient, dit M. Say (1), si chacun était obligé d'é-
« changer ses produits spécialement contre ceux
« dont il peut avoir besoin ; et si toute cette opéra-
« tion s'accomplissait au moyen d'un troc en na-
« ture ! Le coutelier qui aurait faim devrait offrir au
« boulanger ses couteaux en échange de pain. Peut-
« être le boulanger possède une quantité suffisante
« de couteaux, mais il a besoin d'un habit. Pour en
« avoir un, il donnerait volontiers du pain au tail-
« leur ; mais le tailleur n'a pas besoin de pain, mais
« de la viande du boucher ; et ainsi de suite à l'in-
« fini. Pour triompher de cette difficulté, le coute-
« lier, voyant qu'il ne peut persuader le boulanger
« et lui faire agréer une denrée dont il n'a pas be-
« soin, emploie tous ses efforts à se procurer une
« denrée que le boulanger puisse échanger facile-
« ment contre toute autre dont il lui arrivera d'a-
« voir besoin. S'il existe dans la société une denrée
« particulière, demandée non pas uniquement à
« raison de son utilité intrinsèque, mais aussi à
« raison de la facilité avec laquelle on la reçoit en
« échange des articles nécessaires à la consumma-
« tion et de la facilité avec laquelle elle se subdivise
« proportionnellement, cette denrée est précisément
« celle que le coutelier cherchera à se procurer en
« échange de ses couteaux, parce qu'il a appris par
« expérience que la possession de cette denrée lui

(1) *Traité d'écon. polit.*, 4^e édit., liv. I, chap. xxi, Col-
lect. des principaux économistes, édit. Guillaumin.

« procurera sans difficulté, par un autre échange, le
« pain ou toute autre denrée dont il pourra avoir
« besoin. — Or cette denrée, c'est la monnaie. »

LETTRE II.

Fonctions de la monnaie. — Des diverses substances qui ont été employées pour remplir ces fonctions.

Dans ma dernière lettre, j'ai cherché à expliquer la nécessité de fixer le choix comme moyen d'échange sur une denrée demandée généralement, et j'espère que vous aurez toujours présent à l'esprit (car c'est là un principe essentiel et fondamental qu'il ne faut pas perdre de vue un seul instant dans tout le cours de la discussion que nous allons aborder) que la monnaie remplit deux offices distincts.

1° C'est une mesure commune de la valeur.

2° C'est un instrument universel d'échange.

La denrée qui seule peut remplir exactement ces fonctions doit posséder une valeur intrinsèque, en d'autres termes être un *équivalent général*, produit du travail et du capital, ainsi que les autres denrées dont il doit mesurer la valeur et faciliter l'échange. Mais je démontrerai ce point plus amplement dans la suite.

Parmi les différentes nations, et à des époques différentes, diverses denrées ont été employées

comme monnaie ; on a toujours fait choix dans ce but de la matière estimée au plus haut prix et la plus généralement demandée.

Mungo-Park nous raconte qu'à l'époque où les Européens commencèrent à trafiquer avec les indigènes sur les bords de la rivière de Gambie, la denrée la plus recherchée parmi ces barbares était le *fer*. Une barre de fer devint conséquemment la mesure de la valeur, c'est-à-dire l'unité monétaire ; mais comme elle se prêtait trop difficilement à servir de moyen d'échange, elle devint bientôt une mesure purement nominale. On donna une *barre* de rhum consistant en quatre ou cinq pintes, en échange d'une *barre de tabac* consistant en vingt ou trente feuilles (1).

C'est ainsi, dit-on, que les naturels des parties septentrionales du Canada, dans leurs relations commerciales avec les Européens, adoptent le *castor* comme mesure de la valeur. La fourrure du castor ayant été primitivement très-recherchée ; un castor est devenu la mesure de comparaison, et toutes les autres denrées s'évaluent d'après le nombre de castors. En Abyssinie, le sel a fait l'office de monnaie. A Terre-Neuve, la *morue sèche* remplissait autrefois le même office, et, dans quelques parties de l'Inde et de l'Afrique, c'était une certaine espèce de *coquillage* ; dans d'autres pays, des *peaux* ou du *cuir*

(1) *Traité d'économie politique*, par J. B. SAY, liv. I, chap. XXI, Collect. des princ. économistes, édit. Guillaumin.

apprété. Adam Smith rapporte que, de son temps, il existait un village en Ecosse, où il n'était pas rare qu'un ouvrier portât des *clous* au lieu de monnaie, au comptoir du marchand de bière ou à la boutique du boulanger (1); et j'ai ouï parler d'un autre village de ce pays, situé dans les Highlands, où l'on se servait d'*œufs* en guise de monnaie, pour acheter du thé, du sucre et du tabac.

Le *bétail*, bien qu'évidemment la chose du monde la moins propre à devenir un agent d'échange circulant, était employé dans l'antiquité comme mesure de valeur et instrument d'échange. Homère nous raconte que l'armure de Diomède ne coûtait que neuf bœufs et que celle de Glaucus en valait cent : « Un guerrier, dit J. B. Say, qui aurait voulu s'armer pour la moitié du prix qu'avait coûté l'armure de Diomède, se serait trouvé embarrassé pour payer le prix de quatre bœufs et demi. »

Le reproche que l'on peut faire à l'emploi des denrées que je viens d'énumérer comme moyens d'échange est assez évident. La plupart d'entre elles s'anéantissent, et celles qui se divisent facilement en fractions proportionnelles ne sont pas assez portatives pour se transmettre facilement de main en main.

Une autre circonstance rend encore ces denrées moins propres à servir d'étalon pour établir la valeur comparative des autres denrées; leur propre

(1) *Richesse des nations*, liv. I, chap. iv.

valeur est aussi incertaine et aussi variable que celle des substances avec lesquelles on doit les comparer. A la vérité, aucune denrée n'échappe entièrement à cette objection ; les métaux y sont peut-être moins exposés que d'autres ; cependant, si le fer, par exemple, eût été choisi parmi nous, ainsi qu'il l'avait été à Sparte, comme matière constituante de la monnaie, quel changement immense ces dernières années auraient vu s'accomplir dans les prix monétaires de toutes choses. La quantité de ce métal produite et amenée aujourd'hui sur le marché, dans l'étendue du Royaume-Uni, est dix fois et au delà plus considérable qu'elle n'était au commencement du siècle actuel, tandis que ses frais de production sont probablement réduits des deux tiers. Lycurgue avait ordonné que le fer fût employé pour la fabrication de la monnaie, dans le but d'augmenter la difficulté de l'amasser, c'est-à-dire d'en transporter des sommes considérables. Que penserait-on aujourd'hui de l'emploi, comme agent de circulation, d'une matière dont notre île seule produit annuellement deux millions et demi de tonnes !

Un individu qui, autrefois, lorsqu'une tonne de fer valait trois onces d'or ou quarante-cinq onces d'argent, se serait engagé à donner annuellement à son créancier une tonne de fer en paiement, aujourd'hui acquitterait sa dette avec une denrée qui n'a probablement guère plus de valeur que le cinquième ou le sixième de ce qu'il donnait jadis de métaux précieux. Autant vaudrait pour nous

employer une substance qui se contracte ou se dilate sous l'influence de tous les changements de température, comme mesure de longueur ou de distance, qu'une denrée aussi variable dans sa valeur, comme étalon destiné à établir la valeur comparative des autres matières échangeables.

Aussi, toutes les nations civilisées, anciennes et modernes, ont-elles, d'un consentement presque unanime, adopté les métaux précieux, c'est-à-dire l'or et l'argent, comme la mesure la plus convenable et la plus exacte de la valeur des autres denrées et l'agent intermédiaire le plus parfait pour effectuer les échanges. Dans ma prochaine lettre, j'examinerai les raisons qui ont engagé les nations à choisir ces métaux, de préférence aux autres denrées.

LETTRE III.

Pour quelles raisons les métaux précieux ont été choisis comme matières constituantes de la monnaie.

Parmi les propriétés qui rendent l'or et l'argent plus propres que d'autres denrées à être employés comme matières constituantes de la monnaie, je ne compterai que les six suivantes :

1^o Leur plus grande *uniformité de valeur*. La valeur des métaux précieux n'est pas absolument

uniforme, mais elle l'est plus que celle de toute autre denrée qui nous soit connue. Ainsi que nous le verrons plus tard, un siècle après la découverte de l'Amérique, la valeur de l'argent par rapport aux denrées était presque autant réduite par le fait de mines plus abondantes ouvertes à l'industrie européenne, l'adoption de l'amalgamation et des autres procédés métallurgiques, que le prix du fer l'a été dans notre siècle par la méthode perfectionnée de la fonte et l'introduction de l'air chaud. Mais des changements dans la valeur des métaux précieux, tels que ceux auxquels nous avons assisté et auxquels nous semblons destinés à assister encore, se présentent comparativement dans de rares circonstances, et l'uniformité plus grande de valeur qui caractérise les métaux précieux les rend éminemment propres à être employés comme matières constituantes de la monnaie.

2° *Leur uniformité de qualité.* Aucune autre denrée n'est aussi parfaitement homogène que l'or et l'argent. La qualité du fer, par exemple, est variable, et malgré l'énorme quantité de ce métal produite dans ce pays, nous continuons encore à importer de la Suède du fer d'une qualité supérieure pour le convertir en acier et pour la fabrication de la coutellerie. Les qualités matérielles de l'or pur et de l'argent fin se retrouvent au contraire les mêmes dans tous les temps et dans tous les pays, qu'ils soient le produit du lavage des sables de l'Afrique ou du Brésil, ou qu'ils aient été extraits des mines du

Mexique, ou obtenus des gisements plus récemment découverts de la Californie et de l'Australie.

Le poids relatif d'une portion spéciale de l'un ou de l'autre métal dans son état de pureté détermine donc à la fois sa quantité et sa valeur par rapport à toute autre portion du même métal, et cette qualité le rend propre à être employé comme mesure de la valeur.

3^o Leur *divisibilité*. C'est là aussi une condition indispensable pour la mesure de la valeur. La malléabilité et la ductilité de l'or surpassent celle de tous les autres métaux. Il peut être battu en feuilles de l'épaisseur de $\frac{1}{282,000}$ de pouce, et un seul grain peut être étiré en un fil de 500 pieds de long, en même temps qu'une once d'or appliquée sur de l'argent peut se développer dans une longueur de plus de 1300 milles. L'argent n'est guère moins ductile. On peut le laminier en feuilles n'ayant qu'une épaisseur de $\frac{1}{10,000}$ de pouce et l'étirer en un fil plus fin qu'un cheveu humain. Un seul grain laminé peut acquérir une longueur de 400 pieds. Les métaux précieux, pouvant se diviser ainsi en fractions ténues, et, de plus, former des alliages sans perte sensible, sont parfaitement propres à remplir l'office de monnaie, la quantité de métal pouvant se proportionner exactement à la valeur des denrées à échanger.

4^o Leur *durée*. L'or et l'argent, lorsqu'ils subissent (l'un ou l'autre) un alliage combiné dans des

proportions suffisantes, peuvent résister à un frottement considérable. Ils sont difficilement détruits par l'action du feu, et ne le sont jamais par celle de l'humidité ou de la rouille. C'est cette qualité de la durée qui donne à la valeur de l'or et de l'argent une fixité si extraordinaire, du moins lorsqu'elle se renferme dans des intervalles qui n'excèdent pas l'étendue des transactions industrielles ordinaires. Bien que, ainsi que nous le verrons plus tard, la valeur des métaux précieux dépende finalement et constamment de leurs frais de production, elle est cependant sujette à être modifiée temporairement par le changement dans les rapports entre l'offre et la demande. Une partie de l'or et de l'argent employée aujourd'hui peut avoir été extraite des entrailles de la terre avant la découverte de Christophe Colomb; une autre peut même avoir existé depuis les temps où vivaient Hiram et Salomon, et il est évident que le produit d'une année quelconque, qu'il soit plus ou moins considérable, ne peut former qu'une fraction insignifiante de la quantité totale versée sur le marché sous la forme de monnaie, de lingot, d'ustensiles et d'objets de luxe. C'est pour cette raison surtout que la valeur de l'or et de l'argent n'est pas aussi sujette aux perturbations accidentelles que celle des autres denrées.

5° Leur *facilité de transport*. Ces métaux unissent une valeur considérable à un petit volume, et de cette façon conviennent mieux que le fer, le cuivre

et les autres métaux pour être employés comme agents d'échange. L'histoire nous rapporte que la monnaie de fer, à Sparte, était tellement pesante qu'il fallait un char attelé de deux bœufs pour transporter chez soi dix mines, somme à peu près équivalente à 20 livres de notre monnaie.

6°. La dernière qualité distinctive des métaux précieux, sur laquelle j'appellerai votre attention en ce moment, c'est qu'ils ne peuvent être aisément altérés. La propriété dont ils jouissent de recevoir et de conserver des empreintes permet à celui qui émet la monnaie d'apposer sur des portions déterminées de ces métaux une empreinte qui est une garantie publique de leur poids et de leur pureté, en même temps que leur pesanteur spécifique, différente de celle des autres métaux, rend plus facile la découverte de leurs imitations frauduleuses.

Telles sont quelques-unes des propriétés qui rendent spécialement les métaux précieux propres à remplir l'office d'agents de circulation et qui ont engagé les nations civilisées et commerçantes à les choisir comme matière constituante de la monnaie, comme instrument d'échange et mesure commune de la propriété. Pour les rendre propres à remplir ces fonctions, il devient nécessaire de les diviser en portions plus ou moins considérables d'un certain degré de pureté, d'une proportion connue. De là l'origine des *pièces de monnaie*, dont je me propose de traiter brièvement dans ma prochaine lettre.

LETTRE IV.

Règles à observer dans la fabrication et l'émission de la monnaie.

Les espèces monnayées sont simplement des portions de l'un ou l'autre des métaux précieux, dont le poids et le degré de finesse sont garantis pour les besoins du commerce par une empreinte qu'y appose le pouvoir souverain.

Pour les rendre susceptibles de résister au frottement, il devient nécessaire de les allier avec le cuivre ou quelque autre métal d'une valeur moindre, mais plus dur et plus résistant que l'or et l'argent; lorsqu'on estime la valeur des espèces monnayées, on ne tient jamais compte du métal inférieur. Lors même que les pièces d'or sont alliées avec l'argent, la valeur de l'alliage n'est pas évaluée au-dessus des frais nécessaires pour opérer le *départ*. La dénomination des monnaies n'indique donc, dans tous les cas, que le poids et le titre du métal dont chacune d'elles se compose pour la plus grande partie.

Naturellement il est plus facile de constater le poids que la pureté, l'essai des monnaies étant une opération compliquée et difficile qui exige une expérience préalable et quelque connaissance de la chimie.

Dans l'antiquité, les monnaies passaient à raison de leur poids et non de leur chiffre. Abraham pesa à Ephrem les quarante sicles d'argent qu'il donna pour

le champ de Machpélah, et ces sicles étaient appelés la *monnaie courante du commerce*. Lorsque David acheta l'aire d'Ornan le Jébusite, il donna à Ornan *six cents sicles pesant d'or*. En Angleterre même, et à une époque bien plus récente, les monnaies ne passaient pas seulement à raison de leurs chiffres, car l'histoire nous apprend que les impôts perçus par Guillaume le Conquérant étaient reçus, à l'Echiquier, au poids (1).

La dénomination de *coins* a cessé aujourd'hui d'exprimer, comme elle le faisait primitivement, la quantité de métal qu'ils contiennent ; et c'est ce qui a entouré de quelque mystère un sujet qui, de sa nature, est suffisamment clair.

Si vous me posez la question qui naguère a été si souvent répétée : « Qu'est-ce qu'une livre sterling ? » je ne peux mieux vous répondre qu'en employant les propres expressions de sir Robert Peel : « Je ne puis, dit-il, par aucun effort de mon intelligence, me former d'une livre sterling aucune autre idée que celle d'un poids déterminé d'or ou d'argent. » Si quelqu'un, sous le règne de Guillaume le Conquérant, eût fait la même question, son ignorance l'eût exposé justement au ridicule. La livre, à cette époque, et pendant deux cent trente-quatre ans (jusqu'à la vingt-huitième année du règne d'Edouard I^{er}), contenait une livre tournois d'ar-

(1) *Richesse des nations*, liv. I, chap. iv, Collect. des principaux économistes, édit. Guillaumin.

gent au même titre que notre monnaie actuelle. Le penny était composé réellement du poids d'un penny en argent, soit de la 240^e partie d'une livre. Le schelling même indiquait un poids déterminé du métal, comme on peut le reconnaître d'après un ancien statut de Henri III. Si quelqu'un alors eût posé cette question d'origine moderne : « Qu'est-ce qu'une livre ? » ou : « Qu'est-ce qu'un penny ? » on lui eût répondu tout d'abord : « Une livre est le poids d'une livre d'argent au titre légal ; un penny est le poids d'un penny d'argent au titre légal. » Tout individu possesseur d'une livre pesant du métal en question, en le portant à l'hôtel des monnaies, pouvait le faire convertir en une livre sterling. Tout individu possesseur d'une pièce de monnaie de la valeur d'une livre, qui désirait employer le métal qu'elle contenait à la fabrication de vaisselle plate ou d'objets de luxe, n'avait qu'à le jeter au creuset.

Et, en réalité, les choses ne se passent pas différemment aujourd'hui. Les dénominations ont changé, et non les choses ; l'or est devenu en Angleterre l'étalon régulateur à la place de l'argent ; mais le principe est exactement le même. La même question peut encore recevoir la même réponse : — Une livre n'est autre chose qu'un certain poids déterminé d'or, d'un titre constaté.

Il semble de peu d'importance que l'or ou l'argent soit choisi comme l'étalon de la monnaie, mais l'un ou l'autre seulement peut remplir le rôle d'étalon. « Deux métaux tels que l'or et l'argent, dit

« Locke, ne peuvent être à la fois la mesure du com-
 « merce dans un pays quelconque, parce que la
 « mesure du commerce doit être éternellement iden-
 « tique, invariable, et conserver la même propor-
 « tion dans toutes ses parties ; mais c'est ce que fait
 « et ne peut faire qu'un seul métal *par rapport à*
 « *lui-même* ; l'argent, par exemple, pour l'argent,
 « et l'or pour l'or ; mais l'or et l'argent échangent
 « leur valeur réciproquement ; car, en supposant
 « que leur valeur soit comme 1 est à 16 aujour-
 « d'hui, peut-être dans un mois cette valeur peut
 « être comme 15 $\frac{3}{4}$ ou 15 $\frac{7}{8}$ sont à 1. Et l'on
 « pourrait aussi bien prendre une *verge* (a yard)
 « dont les parties s'allongent ou se resserrent,
 « comme mesure pour le commerce de matières
 « qui n'ont pas toujours une valeur fixe et con-
 « stante les unes par rapport aux autres (1). »

Le poids et le titre des monnaies d'un pays sont des matières soumises à des dispositions arbitraires. Le pouvoir souverain ordonne qu'une livre, une once, ou toute autre quantité déterminée de métal, d'un titre donné, sera frappée en un certain nombre de pièces. Chacune d'elles est revêtue d'une empreinte particulière qui garantit son poids et son titre. Mais c'est là le seul rôle du monnayage. Le poids et le titre des pièces de monnaie n'ont aucune importance, à la condition qu'ils seront fixes et connus. « Mais, *une fois établis*, il est de l'intérêt

(1) *Œuvres de Locke*, t. II, p. 72, édit. in-fol., 1722.

« de tout pays que l'étalon de sa monnaie soit main-
 « tenu perpétuellement et reste inviolable et im-
 « muable ; car toutes les fois qu'il est altéré, sous
 « quelque prétexte que ce soit, ce sera une perte
 « pour le public (1). »

Ainsi que je l'ai fait observer ailleurs (2), la théorie légitime de la monnaie exige que nous considérions les espèces monnayées simplement comme des parties de la matière dont elles sont composées ; et elles sont telles, en réalité, lorsqu'elles sont émises sous la réserve des six conditions suivantes :

1° Le métal choisi pour la fabrication des monnaies doit être homogène, d'une qualité uniforme et susceptible d'être facilement converti de métal en monnaie et de monnaie en métal, sans perdre rien de son poids ou de son titre.

2° L'hôtel des monnaies doit être ouvert à tout individu qui peut vouloir y porter le métal pour le faire monnayer.

3° Le métal porté à l'hôtel des monnaies doit y être converti en espèces monnayées immédiatement et sans frais, sans aucun délai ou perte d'intérêt, sans aucun droit de seigneurage ou tout autre prélèvement.

4° Un seul métal doit former la base de la monnaie, la seule base du numéraire circulant, ou bien les monnaies auxiliaires composées d'autres métaux,

(1) *Œuvres de Locke*, t. II, p. 49.

(2) *Philosophie du commerce*, p. 132.

si le cours en est permis (ainsi que cela a lieu en Angleterre pour nos monnaies d'argent et de cuivre), doivent être soumises à un règlement tel que le métal formant l'étalon n'arrive pas à être évalué en ces monnaies auxiliaires, ou repoussé de la circulation par celles-ci ou par du papier-monnaie qu'on ne puisse convertir immédiatement en la monnaie métallique régulatrice, au choix du détenteur.

5° La monnaie en circulation doit conserver, constamment, sa proportion complète et légale, relativement au poids et au titre.

6° Il doit exister une liberté complète pour le commerce des métaux précieux, une liberté complète d'exportation relativement à la monnaie et aux lingots.

Lorsque ces conditions sont observées, les monnaies peuvent être considérées comme n'étant autre chose que des portions du métal dont elles sont composées; et l'objet de ma première lettre sera de vous prouver que, bien que la *valeur* des métaux précieux puisse hausser ou baisser par rapport aux denrées, le *prix* du métal formant l'étalon régulateur (tel que l'or en Angleterre), c'est-à-dire sa valeur estimée non en denrées, mais en monnaie ayant cours dans le royaume, ne peut changer, et que la somme de 3 liv. st. 17 schell., 10 pence $1/2$ n'est en réalité qu'un *autre nom* donné à une once d'or au titre actuel, de même que la livre sterling n'était qu'un autre nom donné à la livre tournois d'argent, à l'époque de Guillaume le Conquérant.

LETTRE V.

Prix de marché et prix monétaire de l'or et de l'argent.

Vous paraissez croire que la doctrine annoncée à la fin de ma dernière lettre, à savoir : que le prix du métal formant l'étalon régulateur de la monnaie ne peut ni hausser ni baisser, aussi longtemps que sont observées toutes les conditions que j'ai spécifiées, si elle n'est pas positivement hétérodoxe, a du moins une apparence paradoxale ; et vous voulez que je vous explique pourquoi, s'il en est ainsi, le prix de l'or en Australie subit d'aussi grandes fluctuations, s'élevant en certains cas à 4 liv. st., et dans d'autres cas tombant à 2 liv. st. 18 schell. par once. Je ne peux blâmer votre scepticisme, lorsque je vois un auteur jouissant, sur les questions relatives à la monnaie, d'une réputation si haute et si méritée que M. Thornton, affirmer « que le « métal n'est qu'une denrée et rien autre chose ; « que le métal hausse et baisse en vertu des mêmes « principes que toutes les autres denrées ; qu'il de- « vient cher comme elles, proportionnellement à « mesure que l'agent de circulation, contre lequel « on l'échange, devient bon marché, et bon marché « en proportion de la cherté de l'agent de circula- « tion (1) ; » et M. Blake, si préconisé, et à si juste

(1) THORNTON, *Sur le Papier-Monnaie*, p. 202.

titre, par M. Huskisson pour ses écrits sur l'échange, maintenir « que le métal doit être sujet aux mêmes « variations de prix que toute autre denrée, par « suite d'une altération dans la valeur de la mon- « naie en circulation, et que, si la valeur de la mon- « naie en circulation diminue, les prix de toutes « les denrées doivent s'élever, et celle du métal « entre toutes les autres (1) ; » et Sir Archibald Alison, qui a traité cette matière avec tant de soin, affirmer formellement « que la différence entre le « prix monétaire et le prix de marché de l'or n'in- « dique que la différence dans la valeur de ce pré- « cieux métal, à l'époque où le prix monétaire a « été fixé et au moment actuel, » et composer un ouvrage dans le but de nous persuader que la banque d'Angleterre devrait être autorisée à payer ses billets en or ou en argent, *au prix de marché et non au prix monétaire de ces métaux*. Quelques mots suffiront, je l'espère, pour éclaircir complètement cette matière à vos yeux.

Nos règlements de monnayage ordonnent qu'une livre troy d'or ayant le titre légal (contenant 11 parties d'or fin) devra être frappée ou divisée en $46 \frac{29}{30}$ pièces, appelées souverains ou livres sterling. Il suit de là nécessairement qu'une once du même métal, soit la douzième partie d'une livre troy, devra, si les conditions énumérées dans ma deuxième

(1) *Observations de M. BLAKE sur le cours du change*, p. 51-52.

lettre sont observées, se vendre et s'échanger pour la douzième partie de $46 \frac{29}{100}$ souverains (46 liv. st. 14 schell. 6 pence) ou $3 \frac{148}{160}$ souverains (3 liv. st. 17 schell. 10 pence $\frac{1}{2}$). Chez nous la troisième et la cinquième condition ne sont pas rigoureusement observées (quoique toutes deux le soient peut-être aussi rigoureusement que le permet, dans la pratique, la nature des choses), et conséquemment le prix de marché de l'or métallique, même avant le dernier statut exigeant que la banque d'Angleterre reçoive l'or légal au prix fixe de 3 liv. st. 17 schell. 9 pence, était généralement un peu inférieur au prix monétaire; le plus souvent il était de 3 liv. st. 17 schell. 6 pence, au lieu de 3 liv. st. 17 schell. 10 pence $\frac{1}{2}$. Examinez les tarifs pendant un siècle, et vous verrez que la différence entre le prix de marché et le prix monétaire de l'or n'a jamais dépassé de beaucoup ce chiffre, si l'on excepte les vingt-trois années de mesures restrictives imposées à la banque, lorsqu'on n'avait point d'étalon *positif*, et la période qui précéda la réforme des monnaies d'or pendant la première partie du règne de George III. Le statut auquel je viens de faire allusion facilite dans la pratique la conversion du métal en monnaie; mais le prix monétaire est fixé d'une façon complètement indépendante de l'influence exercée par ce statut. En vertu de la loi, l'hôtel des monnaies est ouvert aux particuliers aussi bien qu'à la banque d'Angleterre. La banque, en échangeant ses billets pour de l'or métallique au titre légal, au taux de 3 liv. st.

17 schell. 9 pence l'once, se substitue à un particulier et ne fait autre chose, en réalité, que donner une reconnaissance de telle quantité de métal et un aval pour le transmettre au détenteur sous la forme d'argent monnayé au taux de 3 liv. st. 17 schell. 10 pence 1/2 par once. La différence de 1/2 n'ex-cède pas, probablement, l'intérêt que le particulier aurait perdu par suite de délais, s'il eût porté son or en lingots à la monnaie au lieu de le porter à la banque.

Vous devez commencer à voir maintenant pourquoi le prix de marché de l'or, en Australie, peut être supérieur ou inférieur au prix monétaire. Cet or n'a pas été essayé ; son degré de pureté n'a pas été constaté. Quelques portions sont plus pures que l'or légal anglais au titre de 22 carats (contenant 11 parties d'or), et peuvent se vendre plus de 3 liv. st., 17 schell. 10 pence 1/2, tandis que d'autres portions sont d'un titre inférieur à ce titre légal, et devront se vendre, conséquemment, à un prix inférieur. Malheureusement on n'a point encore établi d'hôtel des monnaies en Australie (1), et conséquemment le métal doit être expédié à Londres pour être monnayé. Le transport

(1) Sur la proposition qui avait été faite d'établir à Sidney une succursale de la monnaie royale, le comte Grey, alors secrétaire d'État pour les colonies, dans une dépêche adressée au gouverneur général, Sir C. A. Fitzroy, datée du 20 février 1852, résume en ces termes les raisons qui l'ont engagé à regarder la mesure comme ne *présentant que des avantages très-incertains* : « En considérant la question, à « savoir s'il est désirable d'établir une monnaie coloniale, « vous vous pénétrerez bien de cette idée qu'il serait dan-

de l'or est accompagné de risques et de délais considérables Il faut donc déduire du prix le fret, l'intérêt et les frais d'assurance; ou bien il faut payer une prime élevée au banquier ou vendeur de billets qui court les risques et supporte les frais du transit. Autre chose est le prix de l'or à Londres, autre chose, et très-différent, est le prix, en Australie, d'une lettre de change qui sert de garantie pour le paiement, à Londres, d'une quantité d'or déterminée.

« gereux d'induire, de ce que l'absence apparente d'un mode
 « facile de conversion de l'or en monnaie a fait éprouver de
 « la gêne pendant les premiers mois après la découverte de
 « l'or dans la colonie, que le même besoin continuerait à se
 « faire sentir. La valeur de l'or versé sur le marché en peu
 « de temps, lorsqu'a eu lieu cette découverte inattendue,
 « était tellement considérable en proportion du capital dis-
 « ponible pour l'acheter, et de la somme d'espèces mon-
 « nayées existant à cette époque dans la colonie, qu'il fal-
 « lait s'attendre, dans le premier moment, à une forte baisse
 « dans le prix de la poudre d'or et de l'or non monnayé en
 « général. Aussi l'on voit que l'or s'est vendu dans la co-
 « lonie au taux de 60 schellings l'once, et même, jecrois, en
 « certains cas, à un prix inférieur, bien qu'on sache que
 « sa valeur intrinsèque est de 77 schellings 10 pence. Mais
 « le profit qu'on retire de l'achat de l'or à un taux aussi
 « bas ne peut manquer d'attirer vers ce commerce le ca-
 « pital d'autres pays, et particulièrement de l'Angleterre,
 « et le manque de monnaies pour continuer les relations
 « croissantes résultant de la découverte de l'or doit être
 « certainement rempli pareillement par ceux qui trouve-
 « ront avantage à faire des remises sous cette forme; c'est
 « ainsi que je suis informé qu'un capital considérable et de
 « fortes remises d'espèces monnayées ont déjà été envoyés

Si l'on établissait à Sidney ou à Melbourne un hôtel des monnaies destiné à la conversion immédiate et gratuite des lingots d'or en souverains, le prix du métal n'éprouverait pas les variations qu'il éprouve aujourd'hui en Australie; il n'en subirait aucune, bien que le transport de l'argent dans ce pays entraîne encore naturellement des frais. Ce n'est pas l'abondance comparative de l'or en lingots et la rareté de l'or monnayé sur le marché de l'Australie qui fait tomber le prix du marché au-dessous

« à la colonie, et cette opération durera certainement aussi
 « longtemps qu'elle procurera des bénéfices élevés et qu'il
 « sera ainsi démontré qu'elle est nécessaire. Aussi je ne
 « doute point que bientôt le prix de l'or non monnayé ne
 « doive hausser et ne doive se rapprocher assez de la va-
 « leur du métal monnayé pour ne plus laisser que le pro-
 « fit commercial ordinaire pour la transmission en Angle-
 « terre de l'or à convertir en monnaie; mais que l'or soit
 « expédié en Angleterre pour être monnayé, ou qu'il soit
 « monnayé sur les lieux mêmes, la dépense retombera di-
 « rectement ou indirectement sur la colonie, et plus par-
 « ticulièrement sur les individus qui trouvent l'or, etc. »

Le raisonnement qui précède part de la supposition que le bas prix de l'or de la colonie, à l'époque dont il est question, avait pour cause la rareté des *souverains* applicables à son achat, tandis que la cause véritable était et est réellement l'absence d'un essayage approuvé par l'autorité, pour vérifier et constater son degré de pureté. Aucune exportation d'or monnayé venant d'Angleterre, quelque considérable qu'elle soit, ne suppléera à cette lacune. En attendant, les colons, de leur propre aveu, vendent pour 60 ou 64 schellings une denrée d'une valeur intrinsèque de 77 schellings 10 pence l'once.

du prix monétaire. Le prix se maintient à un taux bas par suite des doutes que conserve l'acheteur sur le degré de pureté du métal, en l'absence de l'essayage, et par suite de l'impossibilité de convertir l'or en monnaie sans l'expédier à Londres.

Lorsqu'il existe un établissement monétaire où l'on observe des règlements convenables, lorsque la monnaie est fabriquée avec perfection, en se conformant à un titre légal et fixe, quel que soit ce titre, et que la fusion et l'exportation des lingots sont complètement libres, le prix de marché des lingots ne peut dévier du prix monétaire, à raison de l'augmentation ou de la diminution des quantités fournies par les mines. Pour répéter ce que j'ai dit ailleurs (1), le meilleur moyen de s'assurer de l'effet d'une simple diminution ou d'une simple augmentation dans le prix du métal qui forme l'étalon régulateur, c'est de supposer que la quantité actuellement en circulation double numériquement, et qu'en même temps chaque pièce de monnaie, par suite de la quantité plus abondante du métal, soit d'un poids double. Dans ce cas, le prix du lingot, d'après les principes de ceux qui pensent que son prix s'élève ou s'abaisse par suite de l'augmentation ou de la diminution de la monnaie en circulation, doit monter à 7 liv. st. 15 schell. 9 pence par once, c'est-à-dire, à deux fois 3 liv. st. 17 schell. 10 pence 1/2.

(1) *Philosophie du commerce*, p. 344.

Dans le cas contraire, il est évident qu'il *déscendra jusqu'à la moitié* de 3 liv. st. 17 schell. 10 pence $1/2$, soit 1 liv. st. 18 schell. 11 pence $1/4$ par once. Le cas qui se présente est celui-ci : Je possède deux onces d'or ayant le titre légal, vingt-deux carats d'or ou onze parties d'or fin. Je porte cette quantité d'or métallique à l'établissement monétaire, et je reçois en monnaie nouvellement fabriquée, 3 liv. st. 17 schell. 10 pence $1/2$, soit 1 liv. st. 18 schell. 11 pence $1/4$ pour *chacune des deux onces d'or*. D'un autre côté, pourquoi un individu quelconque me donnerait-il plus de 1 liv. st. 18 schell. 11 pence $1/4$ pour une once d'or au titre légal, lorsqu'il peut immédiatement obtenir ce prix, en mettant dans le creuset la somme de 1 liv. st. 18 schell. 11 pence $1/4$ de la monnaie courante (supposée nouvelle)? La somme numérique de la monnaie en circulation ne fait aucune différence pour l'acheteur ou le vendeur de l'or en lingot, que nous supposons être la seule substance dont se compose l'argent monétaire en circulation. La somme de 3 liv. st. 17 schell. 10 pence $1/2$ n'est pas, ainsi que certains auteurs semblent le supposer, une ancienne valeur de taxe attribuée à l'or par les rois et les parlements à quelque époque passée de notre histoire. Elle indique simplement une *relation de quantité* qui est immuable. C'est un autre *nom* donné à une once d'or; *c'est* une once d'or; et, tant que les règlements actuels de la fabrication des monnaies sont observés, quelle que soit la quantité fournie par les mines,

cette somme doit être le prix d'une once d'or, et ne peut cesser d'être telle en aucune façon, pas plus que le *piéd*, divisé en vertu d'une ordonnance en douze parties égales, ne peut cesser d'être l'équivalent de *douze pouces*.

Je ne puis mieux exprimer ma pensée, ou rendre le sujet plus clair, qu'en citant les expressions d'un rédacteur distingué du *Times* (1) : « On ren-
« contre encore des gens, dit-il, qui demandent
« si la banque continuera à donner le prix de
« 3 liv. st. 17 schell. 9 pence par once d'or : tandis
« que la banque ne fait autre chose, en émettant un
« billet, que reconnaître qu'une certaine somme d'or
« a été déposée dans sa caisse, somme que le por-
« teur peut réclamer toutes les fois qu'il voudra s'a-
« dresser à elle. *L'or constitue la mesure générale*
« *du prix, et c'est conséquemment une substance qui*
« *n'a pas de prix qui lui soit propre. On le reçoit*
« simplement au taux que nous avons rapporté ;
« c'est-à-dire que, lorsqu'un individu parle d'une
« dette contractée envers un autre, montant à la
« somme de 3 liv. st. 17 schell. 9 pence, il fait en-
« tendre qu'il lui doit une once d'or. Parler dans le
« sens littéral du prix monétaire de l'or, c'est précie-
« sement se trouver dans le même cas qu'un indi-
« vidu qui vous demanderait *combien il doit donner*
« *de thé en échange d'une livre de thé.* »

Je m'aperçois que j'ai peut-être insisté sur ce

(1) Numéro du 25 juin 1852.

point plus qu'il n'est nécessaire; mais, au sujet de la monnaie en général, et plus particulièrement sur la nature et l'étendue des changements qui surviennent dans sa valeur, il y a en circulation une foule d'opinions erronées (1). J'ai donc résolu de ne regarder aucune opinion comme reconnue, et je veux que vous soyez bien pénétré tout d'abord de

(1) Dans une savante leçon, qui renferme beaucoup de faits importants sur l'*histoire et la statistique de l'or*, prononcée, il y a quelque temps, au Muséum de géologie pratique, par M. Hart, garde des archives des mines, on trouve le passage suivant (p. 170) : « On a souvent, dit-il, exprimé
« la crainte que la grande affluence de l'or dans notre pays
« ne produisît une différence considérable dans sa valeur.
« Il doit être évident pour tout le monde que, si l'or, au lieu
« de valoir 4 liv. st. l'once, comme aujourd'hui, descen-
« dait subitement, par suite d'une surabondance extraor-
« dinaire, au prix de 3 liv. st. l'once, tout homme possé-
« dant, par exemple, 100 *souverains* verrait leur valeur
« tomber à 75 liv. st.; et que ceux qui auraient un revenu
« que nous supposons de 400 liv. st. par an, s'aperce-
« vraient, à leur grand regret, qu'ils ne peuvent plus se
« procurer réellement que pour une valeur de 300 liv. st.
« la quantité de toute autre denrée que leurs besoins pour-
« raient réclamer en échange de l'or. » Je cite ces paroles pour vous montrer dans quelles erreurs tombent volontiers des écrivains populaires, lorsqu'ils confondent deux choses complètement distinctes, à savoir : la *valeur* de l'or et le *prix* de l'or. L'affluence de l'or peut réduire un revenu de 400 liv. st. à 300 liv. st. relativement à la *puissance d'achat*; elle peut réduire d'un quart la *valeur* de l'or par rapport aux denrées; mais cette affluence, quelque considérable qu'elle soit, ne peut faire que le prix de l'or *descende* à *trois livres* l'once. Il n'est pas étonnant qu'un écrivain,

cette idée, et que vous ne la perdiez jamais de vue dans tout le cours de la discussion, à savoir que, quels que soient les résultats produits par les quantités extraordinaires d'or qui affluent aujourd'hui en Angleterre de tous les points du globe, aucun changement n'aura lieu dans le *prix monétaire de l'or lui-même*.

LETTRE VI.

L'accroissement de la quantité d'or fera-t-il baisser l'intérêt de l'argent ?

C'est une vérité qui semble généralement admise, que les importations actuelles de l'or, sans précédents jusqu'à ce jour, doivent, si elles continuent encore pendant plusieurs années, ainsi que cela paraît vraisemblable, produire les effets les plus importants sur la condition de toutes les classes de la société. Des hommes qui diffèrent d'avis sur tout au-

imbu de semblables idées sur la valeur, déduise, *d'après l'étude des faits historiques*, cette conséquence : « Qu'il est « improbable qu'aucune révolution commerciale de quel-
« que importance doive résulter de la découverte des quan-
« tités extraordinaires d'or trouvées en Australie, en Cali-
« fornie ou dans tout autre pays. Les seuls documents his-
« toriques qui ont une portée véritable relativement au prix
« de l'or sont les Registres de la Monnaie. »

tre sujet sont tous unanimes à cet égard. Ils n'aperçoivent pas très-clairement la nature exacte des effets qui devront se produire et le mode d'action (*modus operandi*), mais ils conviennent assez volontiers que la conséquence la plus directe sera une *baisse dans la valeur de l'argent*. Or qu'entend-on par une baisse dans la valeur de l'argent? L'un vous dira que, tout à l'heure, l'or contenu dans un souverain ne vaudra plus que 10 schellings, ou peut-être descendra à une demi-couronne, erreur que je compte avoir démontrée suffisamment dans ma dernière lettre. Un autre vous apprendra que la baisse dans la valeur de l'argent signifie *une réduction du taux de l'intérêt*, et conséquemment une hausse dans le prix des fonds consolidés et des annuités. C'est là une autre erreur accréditée, dont je m'efforcerai de faire justice dans cette lettre.

Il semblerait évident de soi-même que toute baisse générale dans la valeur de l'argent, toute diminution dans sa puissance d'achat, doit affecter l'intérêt et le principal, tout à la fois, et par cette raison ne pas changer leurs rapports réciproques. Si, après le changement supposé, 100 liv. st. ne mènent pas plus loin que 50 liv. st. aujourd'hui pour l'achat de marchandises, il suit de là nécessairement que 4 liv. st. que nous supposons l'intérêt actuel de 100 liv. st. par an ne mèneront pas plus loin que 2 liv. st. Pareillement, si une annuité perpétuelle de 3 liv. st. coûte aujourd'hui 100 liv. st., quelle que soit la diminution qui puisse avoir lieu dans la puissance d'achat

de l'annuité, elle affectera également le prix de cette annuité. Il n'y a donc là aucun motif pour compter sur une réduction de l'intérêt, ou sur une hausse dans les fonds publics. Encombrez le marché d'or et réduisez la valeur de l'argent, autant que vous voudrez, la proportion de 4 à 100 restera toujours la même qu'aujourd'hui (1).

Supposons que, dans une année de disette, j'emprunte 1,000 quarters de blé, et que je m'engage à rendre cette quantité l'année suivante, en y ajoutant 40 quarters en sus, soit 4 00, à titre de redevance pour le service reçu. Je ne pourrais faire valoir d'aucune façon, contre le voisin qui m'a rendu service, cet argument, que, le blé étant maintenant plus abondant et d'une valeur moindre, il doit se contenter de 20 quarters au lieu de 40. Il me répondrait naturellement que le chiffre 40 se trouve cette année dans la même proportion par rapport à 1,000 qu'il se trouvait l'année passée, et il pourrait ajouter que, si par suite d'une plus grande abondance 40 quarters de blé s'échangent aujourd'hui contre une quantité d'argent et de toute autre denrée moindre qu'autre-

(1) Des renseignements récents nous apprennent qu'en Californie, où la pression exercée par l'or sur le marché a fait monter le salaire du travail ordinaire quotidien à 100 dollars (environ 20 liv. st.) par mois, et le blé au prix des temps de disette, l'intérêt de l'argent n'est, ou du moins n'était dernièrement, que de 3 0/0 par mois, ou 36 0/0 par an; et dans l'Australie méridionale, où cette même pression a fait hausser le salaire et le pain de 200 à 300 0/0, le taux de l'intérêt varie entre 15 et 25 0/0.

fois, ce serait plutôt une raison d'augmenter que de diminuer le *tant pour cent*.

Ce raisonnement, à mon avis, peut être considéré comme concluant. Locke et Montesquieu ont tous deux commis une erreur, en représentant le taux de l'intérêt comme régi par la somme de l'agent monétaire en circulation, erreur qui a été plus tard signalée et démontrée par Hume. L'intérêt, ainsi que l'a fait voir clairement Adam Smith (1), ne dépend pas de la somme numérique de l'argent en circulation, mais du taux général des profits et de la somme des capitaux existant sur le marché en quête de placement. Sans aucun doute, pendant l'évolution du changement considérable auquel nous semblons maintenant sur le point d'assister, il y aura une vive impulsion donnée au commerce dans toutes ses branches; et tant que continuera l'affluence de l'or, la somme des capitaux à placer augmentera et le taux des profits sera, en conséquence, diminué temporairement. Dans le premier moment, un plus grand nombre de *remises* seront faites en or et un plus petit nombre en produits. Les réserves de la banque augmenteront (2), le capital à prêter (pour ainsi

(1) *Richesse des nations*, liv. I, chap. ix.

(2) La réserve de lingots, au *département d'émission* de la banque d'Angleterre, dans la première semaine de septembre et chacune des quatre dernières années, était :

		liv. st.
Au 8 septembre 1849, de.....		13,918,000
— 2 id. 1850, de.....		16,103,000
— 5 id. 1851, de.....		13,707,000
— 4 id. 1852, de.....		21,353,000

dire) sera pendant un certain temps plus abondant que de coutume et l'intérêt baissera. Mais cet effet ne sera que passager. Le nouveau capital disponible ne restera pas longtemps flottant ; mais il sera exporté ou s'absorbera dans les diverses branches de la production intérieure. Personne n'a intérêt à garder, sous la forme d'argent comptant, un capital plus considérable que celui dont il a un besoin immédiat. La baisse de l'intérêt sera donc temporaire comme la cause qui l'a produit. Ce n'est que pendant le débordement de ce courant de richesse métallique, qui commence à se déclarer dans notre pays, que nous pouvons nous attendre à voir cet effet se produire. Lorsque le flux aura atteint son plus haut point et que la somme du numéraire redeviendra fixe, cet effet cessera ; et il cessera par cette raison que l'effet ne dépend pas du montant absolu du numéraire, mais de la diminution temporaire des profits du commerce résultant de l'augmentation progressive du capital circulant. Tout cela a été parfaitement expliqué par Hume, il y a plus d'un siècle, dans ses admirables *Discours politiques* (1).

(1) « Le taux peu élevé de l'intérêt est généralement attribué à l'abondance de l'argent. Mais l'argent, quelque abondant qu'il soit, n'a d'autre effet, si sa valeur est fixée par la loi, que d'élever le prix du travail. L'argent (métallique) est plus commun que l'or ; et conséquemment vous en recevez une quantité plus considérable en échange d'une même quantité de denrées ; mais payez-vous un intérêt moindre pour vous le procurer ? L'intérêt à Batavia et à la Jamaïque est de 10 0/0, de 6 0/0 en Portu-

M. Tooke envisage le sujet sous le même point de vue. « Lorsque la somme de la monnaie en circulation, fait-il remarquer, s'est soutenue pendant un certain temps à un certain niveau, il est indifférent, en ce qui concerne le taux de l'intérêt, que le niveau de la circulation monétaire soit de la moi-

« gal, bien que dans ces pays, ainsi que nous pouvons l'ap-
 « prendre par les prix de toutes les denrées, l'or soit bien
 « plus abondant qu'à Londres ou à Amsterdam. Si tout l'or
 « de l'Angleterre était anéanti tout à coup et que chaque
 « guinée fût aussitôt remplacée par 21 schellings, l'argent
 « serait-il plus abondant ou le taux de l'intérêt plus bas ?
 « Non, sans doute : nous ne ferions que substituer l'usage
 « de l'argent à celui de l'or. Si l'or devenait aussi commun
 « que le cuivre, l'argent serait-il plus abondant ou le taux
 « de l'intérêt plus bas ? Nous pouvons, en toute assurance,
 « faire la même réponse ; la matière de nos schellings se-
 « rait jaune et celle de nos demi-sous serait blanche, et la
 « guinée n'existerait plus. On ne remarquerait d'ailleurs
 « aucune autre différence. Le commerce, la navigation,
 « l'intérêt de l'argent n'éprouveraient aucun changement,
 « à moins que l'on n'imagine que la couleur du métal a
 « quelque importance. Or ce qui est manifeste dans ces
 « variations plus considérables de la disette ou de l'abon-
 « dance des métaux précieux, doit rester vrai dans tous les
 « changements secondaires. Si la quantité d'or ou d'argent
 « augmentée dans la proportion de 15 pour 1 n'apporte au-
 « cune différence, cette différence ne peut qu'être bien
 « moindre si la quantité ne fait que doubler ou tripler.
 « Toute augmentation n'a d'autre effet que de faire haus-
 « ser le prix du travail et des denrées, et cette variation
 « même n'est guère que nominale. *Dans le passage pro-*
 « *gressif à ces changements*, l'augmentation peut exercer

« tié ou du double de son ancienne valeur. Le taux
 « de l'intérêt sera alors régi entièrement par l'offre
 « et la demande du capital, en tant que celles-ci
 « résultent de circonstances indépendantes de la cir-
 « culation monétaire. Mais, ajoute M. Tooke, on ne
 « peut trop se pénétrer de cette idée que toute mo-
 « dification dans la somme de la monnaie en circu-

« quelque influence en excitant l'industrie; mais lorsque
 « les prix sont établis en rapport avec la nouvelle abon-
 « dance de l'or et de l'argent, cette augmentation n'a plus
 « aucune action. Un effet conserve toujours la proportion
 « avec la cause qui l'a produit. Les prix (des denrées) ont
 « presque quadruplé depuis la découverte des Indes, et il
 « est probable que la quantité de l'or et de l'argent est aug-
 « mentée dans une bien plus grande proportion; mais l'in-
 « térêt n'a baissé que d'un peu plus de moitié. Le taux de
 « l'intérêt ne dépend donc pas de la quantité des métaux
 « précieux... Le même intérêt, dans tous les cas, reste dans
 « une proportion identique avec la quantité d'argent. Et si
 « vous m'avez prêté tant de travail et tant de denrées, en
 « recevant 5 0/0 vous recevez toujours une quantité pro-
 « portionnelle de travail et de denrées, qu'elle soit repré-
 « sentée par une monnaie de couleur jaune ou blanche,
 « du poids d'une livre ou d'une once. Il est donc inutile de
 « chercher la cause de la baisse ou de la hausse de l'inté-
 « rêt dans la quantité plus ou moins considérable d'or et
 « d'argent existante chez une nation. Ceux qui ont avancé
 « que l'abondance de l'argent était la cause du taux peu
 « élevé de l'intérêt semblent avoir pris pour une cause un
 « effet indirect. »

(HOME, *Essai sur l'intérêt de l'argent*, Collect. des
 principaux économistes, édit. Guillaumin.)

« lation produit un effet temporaire sur le taux de
« l'intérêt (1). »

Pour les raisons que nous avons établies, nous devons donc nous préparer à une baisse d'intérêt pendant l'action progressive du changement qui paraît devoir s'opérer dans la valeur de l'argent, ainsi qu'à une hausse correspondante des fonds publics et à une élévation du prix, en numéraire, des revenus fixes et des rentes annuelles, ainsi que dans le prix de la terre, en tant qu'elle est affectée par le taux de l'intérêt, indépendamment des effets qui s'exerceront vraisemblablement sur la valeur monétaire de ses produits.

Et je prendrai la liberté d'ajouter ici une observation qui, probablement, a déjà été faite plus d'une fois, mais que je ne me rappelle pas avoir rencontrée ailleurs. Vous pourrez juger par vous-même de sa justesse ; je la rapporte ici plutôt comme un sujet de recherche que comme une doctrine reçue ou accréditée.

En économie politique, de même qu'en mécanique, nous admettons l'action et la réaction. Dans les affaires commerciales, ce qui en premier lieu était une conséquence, devient à son tour une cause produisant des effets dans un sens opposé ; et l'oscillation, si elle n'est point arrêtée, continue et s'accroît jusqu'à ce qu'une crise ou une secousse réta-

(1) *Considérations sur l'état de la circulation monétaire*, 2^e édit., p. 23 et 24.

blisse l'équilibre. Adam Smith nous dit que le taux de l'intérêt dépend du taux moyen des profits du commerce, et que le taux des profits est réglé en grande partie par la somme relative des capitaux qui cherchent un placement. Mais n'est-il pas également vrai que *la somme des capitaux qui cherchent un placement est à son tour subordonnée, dans une proportion considérable, au taux de l'intérêt?*

Je vais expliquer ma pensée. Supposons que la rente annuelle d'un bien foncier soit de 1,000 liv. st., et que le taux courant de l'intérêt soit, comme sous le règne de Jacques I^{er}, de 10 0/0 ; la terre, c'est-à-dire un capital fixe et permanent, rapportant 1,000 liv. st. par an, aurait une valeur de 10,000 liv. st., c'est-à-dire une valeur remboursable par dix années du revenu ; il en serait ainsi, parce qu'un capital dix fois plus considérable que la rente reçue annuellement pour la terre, c'est-à-dire que les profits tirés annuellement du capital fixe, donnerait, s'il était placé dans toute autre branche d'industrie, à 10 0/0 par an, un revenu annuel de 1,000 liv. st. Supposons pareillement le taux courant de l'intérêt réduit à 6 0/0, la valeur de la terre, ou le capital fixe, s'élèverait à 16,667 liv. st., et par la même raison ; ou bien, à 5 0/0, elle s'élèverait à 20,000 liv. st. ; à 4 0/0, à 25,000 liv. st. ; à 3 0/0, à 33,333 liv. st. ; à 2 0/0, à 50,000 liv. st. ; à 1 0/0, à 100,000 liv. st.

Or on remarquera qu'avec toute réduction pour cent du taux de l'intérêt, la valeur de la terre, ou le capital fixe, s'élève *dans un rapport croissant*. La

réduction de 5 à 4 0/0 augmente le capital de 5,000 liv. st. ; mais la réduction de 4 à 3 0/0 l'augmente de 8,333 liv. st. ; de 3 à 2, de 16,667, et de 2 à 1, de 50,000.

Sir Robert Peel estimait la rente de la terre du Royaume-Uni à 72,800,000 liv. st. (1). Ce revenu à 4 0/0, soit vingt-cinq ans de revenue pour payer la valeur du bien, donnerait une valeur brute de 820,000,000 de liv. st. ; à 2 0/0 seulement, la valeur serait du double de cette somme, soit 3,640,000,000 liv. st. La baisse de l'intérêt augmente de même non-seulement la valeur des annuités perpétuelles (des rentes consolidées à 3 0/0, par exemple), mais encore des dividendes que l'on retire des canaux, des chemins de fer, ou d'autres propriétés. Supposons que je reçoive 500 liv. st. par an pour ma part de profits dans l'exploitation d'un canal ou d'un chemin de fer dans lequel je possède 100 actions, si le taux de l'intérêt du marché était de 4 0/0, la valeur de ces actions serait probablement de 12,500 liv. st. ; mais si le taux courant de l'intérêt se trouve réduit à 2 0/0, la valeur de ces actions serait doublée.

Ainsi la baisse de l'intérêt fait hausser le prix de la terre et le capital fixe ; et comme les possesseurs de cette propriété peuvent, ou la vendre sur le marché pour une somme d'argent plus considérable, ou emprunter de plus fortes sommes sur la garantie

(1) PORTER, *Progrès de la nation*, sect. VI, chap. II.

de cette propriété pour les placer dans d'autres branches d'industrie lorsque l'intérêt baisse, les spéculations et les opérations commerciales exagérées et les secousses commerciales en sont trop souvent la conséquence. Aussi ce n'est pas la plus grande facilité d'obtenir des emprunts des banquiers à cause de la réduction du taux de l'intérêt, qui seule amène de semblables bouleversements, mais la plus grande facilité d'emprunter sur la garantie du capital fixe et de la terre, dont la valeur est augmentée par suite de cette réduction même. En premier lieu, il y a action du capital augmenté sur le taux de l'intérêt, et alors il y a réaction du taux réduit de l'intérêt sur la valeur des garanties, la terre et le capital fixe : cette réaction aggrave le mal, jusqu'à ce qu'une crise monétaire et des milliers de banqueroutes déblayent le marché de la proportion anormale du capital circulant dont il était surchargé depuis quelque temps.

Il est très-important, dans la science économique, de prendre en considération cette loi d'action et de réaction. Par exemple, sans aborder cette question, si souvent agitée, des *encombres généraux du marché*, sur laquelle on a tant écrit avec si peu de fruit, on admettra probablement qu'il y a des époques où le marché est encombré des produits de toutes ou de la plupart de nos principales manufactures, et où conséquemment il devient absolument nécessaire de limiter l'offre, pour arriver, s'il est possible, à lui rendre ses prix naturels ou rémunérateurs. La production ne peut continuer dans sa pro-

portion ordinaire. Des milliers de travailleurs sont congédiés et se trouvent tout à fait sans emploi, et ceux que l'on conserve ne sont peut-être employés que pendant la moitié de la journée, ou ne reçoivent qu'un salaire réduit. Le mal contre lequel le manufacturier doit lutter est la langueur ou l'insuffisance dans la demande des produits, et ce mal s'aggrave par les moyens mêmes employés pour le guérir. La consommation de toutes les autres classes de la société comparée à la consommation des classes ouvrières, qui forment la masse de la population, est pour ainsi dire nulle. On se trouve donc alors en présence d'un marché encombré et de prix avilis d'une façon ruineuse, et dans le même moment, comme conséquence de ce fait, d'une diminution tout à fait désastreuse, même dans la demande ordinaire, parce que les moyens d'acheter ont manqué dans une proportion considérable aux classes ouvrières, qui forment la masse principale des consommateurs. Les prix qui étaient déjà peu élevés deviennent encore plus bas. Un ébranlement commercial en est la conséquence. Ce n'est qu'après que la moitié de nos manufactures ont vu leurs noms *cités* dans la gazette et que le marché a été dégorgé de l'encombrement des denrées par des ventes effectuées sans tenir compte des frais de production ou des bénéfices, que l'équilibre entre l'offre et la demande se rétablit et que le commerce reprend une situation régulière.

Je dois me hâter d'ajouter que, dans ce dernier

cas, la violence de la réaction serait modifiée considérablement, si les travailleurs, dans leurs jours de prospérité, pratiquaient davantage la vertu de la prudence, et déposaient dans les caisses d'épargne un fonds de réserve qui pourrait servir à leur entretien et leur permettre, jusqu'à un certain point, de continuer leur consommation ordinaire lorsque viennent des époques d'adversité. On n'aurait alors à combattre que l'action exercée sur les prix par une offre excessive, sans avoir à compter avec les maux plus grands et simultanés qu'amène le resserrement dans la demande. Mais toutes ces considérations, quelle que soit leur importance, ne sont qu'une digression au principal objet de nos recherches, que je reprendrai dans ma prochaine lettre.

LETTRE VII.

La monnaie est un équivalent universel. — Sa valeur locale varie. — Sa valeur permanente est réglée par les frais que nécessite la production du métal qui forme l'étalon régulateur. — Hausse récente des salaires et des prix en Australie.

Après vous avoir démontré qu'il est probable que l'affluence actuelle de l'or, sans précédents jusqu'à ce jour, n'affectera que temporairement l'intérêt de l'argent et ne peut exercer aucune influence sur le *prix* du métal lui-même, je dois revenir encore aux

premiers principes, avant de pouvoir vous expliquer, complètement et d'une manière intelligible, les conséquences qui doivent résulter, pour le commerce et la société, de la perturbation de l'équilibre entre les métaux précieux et les autres denrées.

Dans ma seconde lettre, je vous ai fait voir que la monnaie remplit deux fonctions distinctes : en premier lieu celle de mesure de la valeur, et en second lieu celle d'instrument d'échange, et j'ai essayé de vous prouver qu'aucune denrée ne peut remplir ces fonctions d'une façon exacte, si elle ne possède une valeur intrinsèque. La monnaie, qui est une mesure de la valeur, différente en cela des autres mesures, passe de main en main. La monnaie est un *équivalent universel*, et pour constituer cet équivalent, l'étalon régulateur doit être composé d'une substance qui soit elle-même le produit du travail et du capital, ainsi que les autres denrées dont il sert à mesurer la valeur et dont il facilite l'échange et la distribution.

Bien que ce soit une anomalie de parler du *prix de l'or* dans un pays où ce métal forme l'étalon des espèces monnayées, la *valeur* de l'or, comme celle de tout autre produit hausse et baisse ; seulement sa valeur s'exprime non en monnaie, mais en denrées. Si un quarter de froment par exemple, qui l'année dernière s'échangeait pour 246 grains d'or au titre légal, peut cette année s'échanger pour 369 grains, soit 3 liv. st., il n'est pas plus exact de dire, bien que cela ait lieu ordinairement, que le prix du froment, ou sa valeur, relativement à l'or, ait haussé,

qu'il ne le serait de dire que la valeur de l'or a baissé par rapport au froment. Diminuez la quantité de froment, la somme de l'or en circulation restant la même, et vous augmentez sa valeur monétaire; une quantité déterminée de froment s'échangera pour une quantité d'or plus considérable qu'auparavant. Augmentez la somme d'or, la quantité de froment demeurant la même, et vous produisez exactement le même résultat : une somme déterminée d'or s'échangera pour une quantité de froment moindre qu'auparavant.

Accoutumez-vous donc à regarder l'or comme une denrée dont la valeur hausse et baisse de même que celle des autres denrées, et dont la valeur s'exprime non en monnaie, mais en autres produits; qui hausse à mesure que le prix des autres denrées baisse, et qui baisse à mesure que s'élève le prix de toutes les autres denrées. Une baisse générale dans la valeur de la monnaie n'est qu'une autre expression employée pour une hausse générale des prix de toutes les autres denrées.

Mais la valeur des métaux précieux par rapport aux denrées d'un pays quelconque, bien que sujette à être modifiée et bouleversée par le changement dans les quantités relatives de l'agent monétaire et des denrées, est régie surtout, et leur valeur *permanente* est régie uniquement, sur le marché du monde, par leurs frais de production. Si 10 tonnes de cuivre et 500 tonnes de fer sont les produits de capitaux identiques ou d'une somme identique de tra-

vail, une tonne de cuivres'échangera contre 50 tonnes de fer. La quantité de cuivre ou de fer, ou la demande de l'un ou de l'autre de ces deux métaux peut pendant quelque temps être plus ou moins considérable, et leur valeur relative peut en conséquence être affectée temporairement, mais les frais de production sont le régulateur constant de leur valeur.

La valeur de l'or, considéré comme le métal formant l'étalon de la monnaie, est régie exactement par la même loi. Si une livre pesant d'or et deux tonnes de plomb sont les produits de capitaux identiques ou d'une quantité identique de travail, une tonne de plomb s'échangera pour une demi-livre d'or, ou aura la valeur d'une demi-livre d'or, soit 23 liv. st. 7 schell. 3 pence, somme en laquelle se divise, suivant les règlements monétaires, une demi-livre pesant d'or. C'est ce qu'Adam Smith appelle le *prix naturel*, c'est-à-dire, ainsi que je l'ai exprimé ailleurs, que, deux métaux s'échangeant dans ces proportions, leur valeur est au pair (1). Le coût de production ou le *prix naturel*, est comme le prix central vers lequel convergent continuellement les prix de toutes les denrées. Divers accidents peuvent quelquefois les maintenir bien au-dessus, ou quelquefois les forcer de descendre même un peu au-dessous de ce prix ; mais, quels que soient les obstacles qui s'opposent à ce qu'ils continuent à

(1) *Philosophie du commerce*, liv. I, chap. iv.

rester dans ce centre d'immobilité, ils y tendent constamment (1).

Diminuez par exemple l'approvisionnement de plomb sur le marché, l'approvisionnement d'or restant le même, et le prix de marché du plomb dépassera pendant un certain temps le prix naturel ; mais l'élan que l'élévation du prix donnera à l'accroissement de la production en augmentera très-rapidement la quantité et ramènera sa valeur au pair. Augmentez la quantité d'or sur le marché, la quantité de plomb et de toutes les autres denrées restant la même qu'auparavant, et vous augmenterez la valeur monétaire de toutes les autres denrées ; mais lorsque les prix généraux dépassent le prix naturel, ou restent au-dessous, il s'opère une réaction sur les changes étrangers, qui donne lieu à un flux ou reflux des métaux, se portant vers les pays où affluent des pays dans lesquels les prix ont éprouvé une hausse ou une baisse si considérable, et ramène les prix généraux au pair. C'est ainsi que les métaux précieux se distribuent parmi les diverses nations du globe, chacune en recevant la portion qu'exige l'état de son agriculture, de son industrie et de ses capitaux, et non davantage (2).

(1) *Richesse des nations*, liv. I, chap. VII, Collect. des principaux économistes, édit. Guillaumin.

(2) « Supposons que les quatre cinquièmes de toute la « monnaie de l'Angleterre disparaissent dans une seule « nuit, et que la nation soit réduite à la même position, « sous ce rapport spécial, que sous les règnes des Henri et

Ceci explique suffisamment la facilité et la promptitude avec laquelle sont amendées les inégalités locales, dans la distribution des métaux précieux ; mais les phénomènes dont nous sommes aujourd'hui, et dont nous serons encore bientôt les témoins, doivent être attribués à une cause différente, c'est-à-dire à un changement considérable et sensible dans les frais de production des métaux, dans les pays d'où on les tire ; cette cause, si elle continue à agir, aura pour effet de changer d'une façon

« des Édouard, quelle serait la conséquence de ce fait ? Le
 « prix de la main-d'œuvre et de toutes les denrées ne de-
 « vrait-il pas baisser en proportion et toute chose se vendre
 « aussi bon marché qu'à ces époques ? Quelle nation pour-
 « rait alors nous disputer la palme sur aucun marché étran-
 « ger, ou prétendre à naviguer, ou à vendre les produits
 « manufacturés, au même prix, qui nous offrirait un bé-
 « néfice suffisant ? En combien peu de temps cet événe-
 « ment nous ramènerait, en conséquence, l'argent que
 « nous avons perdu et nous élèverait au niveau de toutes
 « les nations voisines ! Une fois arrivés à ce niveau, nous
 « perdons aussitôt l'avantage du travail et des denrées à
 « bon marché ; et l'affluence plus développée du numé-
 « raire est arrêtée par notre pléthore. Supposons, au con-
 « traire, que toute la somme des espèces monnayées de
 « l'Angleterre quintuplât en une seule nuit, n'en résulte-
 « rait-il pas un effet opposé ? La masse du travail et des
 « denrées ne hausserait-elle pas de prix d'une façon si exor-
 « bitante, que les nations voisines ne seraient plus en état
 « de nous faire des achats, tandis que leurs produits, d'un
 « autre côté, deviendraient si bon marché, qu'en dépit de
 « toutes les lois qui pourraient être établies, ils déborde-
 « raient chez nous, et que notre argent s'écoulerait au de-

permanente la valeur de l'or sur tous les marchés du monde. La Californie, l'Oural et nos colonies Australiennes versent tous leurs trésors, sans qu'on aperçoive aucune limite à leurs approvisionnements qui semblent inépuisables. Lisez, par exemple, les dépêches récentes de M. Latrobe, vice-gouverneur de Victoria; vous y verrez qu'il est déjà devenu nécessaire au service public de la colonie d'élever de 50 à 100 0/0 le salaire et les honoraires de tous les employés; que le salaire des agents de police, des guichetiers, des facteurs, etc. est monté de 4 schell. 6 pence à 7 schell. 8 pence par jour, et les

« hors, jusqu'à ce que nous tombions au niveau des étran-
 « gers et que nous perdions cette grande supériorité de ri-
 « chesse qui nous avait été si désavantageuse? Or, il est
 « évident que les mêmes causes qui reformeraient ces iné-
 « galités exorbitantes, si, par miracle, elles venaient à se
 « produire, doivent empêcher qu'elles n'aient lieu dans le
 « cours ordinaire et naturel des choses, et doivent toujours
 « maintenir le numéraire, chez toutes les nations voisines,
 « dans une situation proportionnée approximativement à
 « l'état des arts industriels de chaque nation. L'eau, partout
 « où elle pénètre, conserve toujours son niveau; demandez-
 « en la raison aux naturalistes: ils vous diront qu'une
 « masse d'eau s'élevant d'un côté, et sa pesanteur n'étant
 « plus soutenue, cette même masse doit tomber jusqu'à ce
 « qu'elle trouve un contre-poids; et que la même cause qui
 « rend à l'eau son niveau lorsqu'elle l'a perdu, doit tou-
 « jours l'y maintenir sans le secours d'une action violente
 « extérieure. »

(HUME, *Essai sur la balance du commerce*, Collect. des principaux économistes, édit. Guillaumin.)

honoraires des commis d'environ 50 0/0. Vous apprendrez par le même document que la hausse des salaires et du prix des denrées a même été plus considérable dans les emplois particuliers. Le salaire des ouvrier sa monté de 5 à 15 et 20 schellings par jour. Sur le salaire des artisans, l'augmentation est de 80 à 120 0/0. Les cuisiniers gagnent 2 et 3 liv. st. par semaine ; les servantes ont reçu une augmentation de 25 0/0 sur leurs anciens gages. Le prix du pain a haussé de 5 pence (prix auquel il se vendait en décembre 1850) à 1 schell. 4 pence et même 1 schell. 8 pence, en décembre 1851 ; le prix de la viande a doublé ; le lard a augmenté de 6 pence à 2 schell. par livre, et, sur tous les articles de consommation intérieure, la hausse a été de 50 0/0. Le revenu des maisons, le loyer des hôtelleries, les frais de transport par terre et par eau ont haussé de 50 0/0 ; le drap, la quincaillerie et l'ameublement de 100 0/0 ; on ne peut obtenir de sellerie, et le prix du ferrement d'un cheval a haussé de 5 à 25 schellings (1).

La raison de cette hausse exorbitante des salaires est assez évidente. Si un ouvrier qui auparavant ne pouvait gagner que 5 schellings par jour à défricher la terre ou à surveiller un troupeau de moutons, peut gagner, terme moyen, 15 ou 20 schellings à creuser la terre pour y trouver de l'or, il n'acceptera pas (même en faisant la part probable de l'in-

(1) Nouveaux documents relatifs à la découverte récente de l'or en Australie, présentés au parlement le 14 juin 1852, p. 78 et 79.

certitude et d'une plus grande fatigue) un salaire inférieur à celui qu'il peut obtenir pour ce dernier travail ; mais le prix du travail étant augmenté, le prix des denrées qu'il produit doit s'élever dans une proportion correspondante. M. Ricardo lui-même, qui enseigne que les salaires, en général, n'exercent aucune influence sur les prix, admet que, si le salaire s'élève à raison d'une baisse survenue dans la valeur des espèces monnayées, les prix monétaires de toutes choses doivent hausser en conséquence. La doctrine d'Adam Smith, qui établit qu'une hausse ou une baisse dans le prix monétaire des marchandises, étant due entièrement au changement dans la valeur des métaux précieux, « doit affecter toutes
« les marchandises *également* et faire hausser ou
« baisser leurs prix *généralement*, » n'est pas en contradiction avec les inégalités révélées par les phénomènes dont nous sommes témoins. Augmentez la quantité de l'or et diminuez ses frais de production, *toutes les denrées restant dans les mêmes conditions qu'auparavant* et conservant la même valeur *entre elles (inter se)*, et, sans aucun doute, vous élevez le prix de toutes choses dans une proportion égale. Mais, dans l'exemple que nous avons examiné, toutes choses ne sont pas restées dans leur premier état. C'est pourquoi l'augmentation de prix, pour certaines denrées, est plus considérable que pour d'autres. La hausse, dans tous les cas, ne doit cependant jamais être attribuée au changement qui a eu lieu dans la valeur des espèces monnayées. Le co-

lonel Torrens a éclairci la question avec sa lucidité et son talents ordinaire, dans un ouvrage récemment publié (1).

« Le principe d'Adam Smith, dit-il, est vrai in-
« contestablement, et évident par lui-même, lors-
« qu'on le considère dans son rapport avec les cir-
« constances sous l'empire desquelles il est énoncé
« dans la *Richesse des nations*. C'est une vérité évi-
« dente par elle-même que les variations dans la va-
« leur de la monnaie doivent affecter toutes les den-
« rées également, élever ou abaisser leurs prix gé-
« néralement, pourvu que la valeur des denrées dans
« leurs relations réciproques reste la même; mais
« alors il n'est pas moins faux évidemment de dire
« que les variations dans la valeur de l'argent doi-
« vent élever ou abaisser le prix des denrées éga-
« lement et généralement, lorsque la valeur des
« denrées, dans leurs rapports réciproques, ne reste
« pas la même. Que les frais de production néces-
« saires pour se procurer de l'argent et les frais de
« production du blé diminuent de moitié, et le prix
« du blé restera le même; tandis que le prix de tou-
« tes les autres denrées sera doublé. Dans la prati-
« que, les frais relatifs de production des denrées,
« et, comme conséquence nécessaire, leur valeur
« l'une par rapport à l'autre, sont sujets à une va-
« riation constante; conséquemment, dans la pra-

(1) *Explication des principes et de l'influence pratique de l'Acte de sir Robert Peel, promulgué en 1844, p. 93 et 94.*

« tique, une baisse dans la valeur de la monnaie,
 « en même temps qu'elle élève le prix de toutes les
 « denrées dont les frais de production n'ont pas
 « subi de changement peut être accompagnée d'une
 « baisse dans le prix des denrées, dont les frais de
 « production ont été abaissés dans une proportion
 « plus considérable que les frais de production de la
 « monnaie. »

LETTRE VIII.

Lois qui règlent la valeur permanente des métaux précieux. —
 Opinions d'Adam Smith, de MM. D. Ricardo, Mac Culloch
 James Mill.

D'après ce que je vous ai dit dans ma dernière lettre, vous devez voir qu'il y a quatre causes supposables auxquelles on peut attribuer l'élévation permanente et générale, ou la dépréciation, de la valeur des métaux précieux, à savoir : 1° le changement dans les conditions sous l'influence desquelles les métaux eux-mêmes sont produits, sans qu'il y ait un changement correspondant dans les conditions sous l'influence desquelles sont produites les denrées. Si les frais de production des métaux sont diminués, les prix généraux hausseront, et *vice versa*; c'est-à-dire qu'une quantité plus con-

sidérable d'or ou d'argent s'échangera contre une certaine quantité de toute autre denrée, et *vice versa*. — 2° Une modification des conditions sous l'influence desquelles les denrées sont produites généralement, sans qu'il y ait un changement correspondant dans les conditions qui régissent la production de l'or et de l'argent. Si les frais de production de toutes les denrées diminuent, les frais de production des métaux restant les mêmes qu'auparavant, une quantité plus considérable de toutes les denrées s'échangera pour une certaine quantité d'or et d'argent, et *vice versa*, ou, ce qui revient au même, le prix des denrées baissera et la valeur des espèces monnayées haussera. — 3° L'augmentation ou la diminution de la masse des métaux précieux en circulation, sans qu'il y ait augmentation ou diminution correspondante de la masse totale des denrées à échanger ou à mettre en circulation par l'intermédiaire de ces mêmes métaux. — Ou bien 4° l'augmentation ou la diminution de la quantité de denrées, sans qu'il y ait augmentation ou diminution de la masse des métaux précieux en circulation.

Ces quatre causes supposables peuvent être exposées plus brièvement, et peuvent à la vérité se réduire à deux, dont la première sera : le changement dans les frais relatifs de production des denrées et des métaux précieux ; ou bien, et ce sera la seconde, le changement dans leurs quantités relatives.

Le problème que nous sommes appelés à résoudre consiste à établir laquelle des deux causes que nous

venons d'exposer est la cause véritable, prochaine et effective, des changements permanents qui se sont présentés et semblent prêts à se reproduire, dans la valeur relative du numéraire et des denrées.

Avant d'aborder cet examen, je puis faire remarquer que la simple position de la question démontre la difficulté de procéder par induction, ou d'appliquer à la solution ce que lord Bacon a appelé *experimentum crucis*. Car, bien que, dans le cas des denrées produites sous l'empire du monopole, nous assistions fréquemment au phénomène d'une augmentation ou d'une diminution de leur quantité sans qu'il s'opère aucun changement dans les frais ou les conditions de production, nous n'apercevons pas aussi fréquemment ce phénomène, ainsi isolé, dans le cas de denrées produites sous l'empire de la liberté commerciale. Et, en outre, ce qui crée encore une difficulté plus grave, c'est que nous n'apercevons jamais véritablement un changement dans les conditions sous l'empire desquelles sont produites les denrées affranchies du monopole, c'est-à-dire une augmentation ou une diminution dans leurs frais de production, sans une augmentation ou une diminution correspondante dans leur quantité. La nécessité d'envisager le phénomène sous la forme concrète crée alors une difficulté au début même de l'examen; et c'est pourquoi nous voyons nos économistes les plus éminents; bien qu'ils admettent tous réellement cette conclusion que les frais de production des métaux régissent, en dernière analyse,

la valeur permanente du numéraire, différent à quelque degré en ce qui concerne le mode d'action (*modus operandi*). Je vais vous rapporter leurs opinions aussi succinctement que possible, en employant leurs propres expressions.

Adam Smith, qui fait du travail le fondement de la valeur de toutes les denrées, en fait aussi la base de la valeur relative de l'or et de l'argent ; mais il représente l'augmentation ou la diminution de leur quantité relative résultant de l'augmentation ou de la diminution de leurs frais de production, comme la cause prochaine de toutes les perturbations d'équilibre entre le numéraire et les denrées. « Lors-
« qu'on découvre des mines plus abondantes, dit-
« il, une quantité plus considérable de métaux pré-
« cieux arrive sur le marché, et, la quantité des
« choses nécessaires et utiles à la vie contre laquelle
« ils doivent s'échanger restant la même qu'au-
« paravant, des quantités égales de ces métaux peu-
« vent s'échanger contre des quantités plus faibles
« de denrées. En conséquence, toutes les fois que
« l'augmentation de la quantité des métaux pré-
« cieux, dans un pays quelconque, tient à une abon-
« dance plus grande dans le produit des mines, elle
« se relie nécessairement à une diminution dans
« leur valeur (1). »

« L'or et l'argent, dit M. Ricardo, comme toutes

(1) *Richesse des nations*, liv. I, chap. XI, Collect. des principaux économistes, édit. Guillaumin, p. 243.

« les autres denrées, n'ont de valeur qu'en propor-
 « tion de la quantité de travail nécessaire pour les
 « produire et les amener sur le marché. L'or est
 « environ quinze fois plus cher que l'argent, non
 « parce que la demande en est plus considérable, ou
 « que la quantité d'argent est quinze fois plus consi-
 « dérable que celle de l'or, mais uniquement parce
 « qu'une quantité de travail quinze fois plus con-
 « sidérable est nécessaire pour s'en procurer une
 « quantité déterminée (1). »

Dans d'autres parties de ses ouvrages, particuliè-
 rement dans son chapitre sur le commerce extérieur,
 M. Ricardo attribue la hausse ou la baisse générale
 des prix à l'augmentation ou à la diminution de la
 somme numérique des espèces monnayées en cir-
 culation, comme à une cause prochaine ; et cette as-
 sertion est établie d'une manière encore plus posi-
 tive dans le passage suivant : « Si l'on découvrait
 « une mine d'or en Angleterre ou en France, la
 « valeur de la monnaie en circulation de ces deux
 « pays baisserait par suite de la quantité plus consi-
 « dérable de métaux précieux mise en circulation, et
 « conséquemment cette valeur ne demeurerait plus
 « la même que celle des autres nations. L'or et l'ar-
 « gent monnayés ou à l'état de lingots, étant sou-
 « mis à la loi qui régit toutes les autres denrées,
 « deviendraient immédiatement des articles d'ex-

(1) *Principes d'économie politique* (édit. de MAC CULLOCH),
 p. 213.

« portation ; ils abandonneraient le pays où ils sont
 « à bon marché pour les pays où ils sont à haut prix,
 « et continueraient à suivre cette voie aussi long-
 « temps que la mine continuerait à être productive,
 « et jusqu'au moment où la proportion qui existait
 « dans chaque pays, entre le capital et le numéraire,
 « avant la découverte de la mine, fût rétablie, et
 « que l'or et l'argent eussent repris partout une
 « valeur unique. » Dans ce passage et d'autres ana-
 logues, on remarquera cependant que M. Ricardo
 parle de la valeur du numéraire dans certains pays,
 des causes de son affluence et de son écoulement, et
 non de sa valeur générale et constante sur le mar-
 ché du monde ; valeur qu'il semble considérer
 comme dépendant exclusivement des frais de pro-
 duction (1).

M. Mac Culloch, sur ce point comme dans beau-
 coup d'autres branches de la science, disciple fidèle
 et éminent de M. Ricardo, a adopté la même ma-

(1) Dans un article très-remarquable de la *Revue d'Édimbourg* (juillet 1843), que j'aurai occasion de citer plus tard d'une façon plus particulière, un des objets que s'est proposé l'écrivain est de démontrer (ce qu'il fait d'une manière très-convaincante) « que la valeur du numéraire, en
 « tant qu'elle est déterminée par des causes intrinsèques,
 « ne dépend pas *constamment* de la quantité de ce numé-
 « raire possédée par une certaine association, ou de la ra-
 « pidité de sa circulation, ou de la supériorité du change, ou
 « de l'usage de l'échange, ou du crédit, ou enfin de toute
 « cause, quelle qu'elle soit, autre que les *frais de pro-
 « duction.* »

nière d'envisager ce sujet. « La valeur de toutes les
« denrées qui peuvent être produites librement et
« dont la quantité peut augmenter en proportion de
« l'accroissement de la demande qui en est faite, ne
« dépend, dit-il, en aucune façon des qualités
« qu'elles possèdent, mais entièrement de leurs
« frais de production, ou de la somme de travail et
« de capital nécessaires pour les produire et les ame-
« ner sur le marché. Ce n'est pas à cause de la su-
« périeurité de son éclat, de sa durée, ou de sa ducti-
« tilité que l'or a plus de valeur que le fer, le plomb
« ou l'étain, mais seulement parce qu'il faut avan-
« cer une quantité infiniment plus considérable de
« capital et de travail pour produire une certaine
« quantité d'or, qu'il n'en faudrait pour produire la
« même quantité de l'un ou de l'autre de ces autres
« métaux. »

Après avoir développé cette proposition, il ajoute :
« On n'a prétendu nier en aucune façon, d'après ce
« qu'on vient d'avancer, que la valeur de l'or et de
« l'argent ne soit sujette à être affectée par les va-
« riations de l'offre et de la demande qui en sont
« faites. On ne peut guère supposer, cependant, que
« ces variations puissent jamais avoir lieu dans une
« proportion considérable, si elles n'ont été précédées
« d'un changement dans les frais de production de
« ces métaux. Les relations commerciales intimes,
« établies aujourd'hui entre les parties du globe les
« plus reculées, ont eu pour effet de distribuer les
« métaux précieux de telle façon que leur valeur

« dans un pays donné ne diffère guère de leur va-
« leur dans les autres pays ; et, en même temps que
« leur durée considérable prévient une diminution
« subite dans leur quantité, l'immense superficie
« sur laquelle ils sont disséminés et les divers usages
« auxquels ils sont appliqués rendent à peine sen-
« sible l'influence qu'exerce sur leur valeur un ac-
« croissement considérable dans leur quantité.
« Toutes les variations considérables et permanentes
« dans la valeur des métaux précieux doivent, con-
« séquemment, être occasionnées par des variations
« correspondantes dans leurs frais de produc-
« tion (1). »

M. Mill, en arrivant aux mêmes conclusions, dif-
fère légèrement dans la manière d'expliquer la ques-
tion. « Dans quelque proportion, dit-il, qu'augmente
« ou que diminue la quantité de numéraire, les
« autres circonstances restant les mêmes, c'est dans
« cette même proportion que la valeur de la totalité
« et de chaque partie diminue ou augmente réci-
« proquement. C'est là évidemment une proposi-
« tion généralement vraie. Toutes les fois que la
« valeur du numéraire a haussé ou baissé (la quan-
« tité de marchandises contre lesquelles il s'échange
« et la rapidité de la circulation restant les mêmes),
« le changement doit être attribué à une diminu-
« tion ou à une augmentation de ce même numé-

(1) MAC CULLOCH, édit. de la *Richesse des nations*, note 9,
vol. IV, p. 203, 204, 205.

« raire. Si la quantité des marchandises diminue
 « pendant que la quantité de numéraire reste la
 « même, c'est comme si la quantité du numéraire
 « eût augmenté; et si la quantité de marchandises
 « augmente pendant que la quantité de numéraire
 « ne subit aucune modification, c'est comme si la
 « quantité de numéraire avait diminué. Des chan-
 « gements analogues sont produits par toute mo-
 « dification dans la rapidité de la circulation (1). »

Dans un des chapitres suivants, M. Mill dit avec raison, que « ce sont les frais de production qui dé-
 « terminent la valeur de l'or et de l'argent, de même
 « que celle des produits ordinaires, » et que la va-
 leur du métal détermine la quantité du numéraire. Mais lorsque ensuite il en vient à expliquer *de quelle manière* la quantité de numéraire est réglée par la valeur du métal, il semble tomber dans la même erreur qu'ont commise M. Blake et d'autres auteurs, en représentant la valeur des espèces monnayées comme susceptible de devenir supérieure ou inférieure à celle du métal qu'elles contiennent (2).

Son raisonnement à ce sujet, ainsi que je vous l'ai démontré dans ma cinquième lettre, renferme une erreur complète. Vous pourriez, avec autant de raison, parler de peser l'eau dans l'eau, pour

(1) MILL, *Éléments d'économie politique*, p. 128-129.

(2) « Il est évident, dit-il, que les individus qui possèdent du métal en lingots ne désireront le convertir en monnaie, que lorsqu'ils auront intérêt à le faire; c'est-à-dire lorsque leurs lingots convertis en espèces mon-

obtenir sa pesanteur spécifique, que d'estimer la valeur des lingots en espèces monnayées, ou la valeur des espèces monnayées en lingots. Tant que les monnaies seront fabriquées exactement suivant le titre légal et que les règlements de l'État prescriront, ainsi que le font les nôtres, que 40 livres troy d'or au titre légal seront converties immédiatement et sans frais en 1869 souverains, la quarantième partie de cette quantité, soit une livre troy, s'échangera toujours pour 46 liv. st. 14 schellings, 6 pence; et la douzième partie d'une livre troy s'échangera toujours, conséquemment, pour 3 liv. st. 17 schellings 10 pence 1/2. C'est pourquoi la monnaie et les lingots continueront à garder exactement la même valeur

« nayées, auront plus de valeur pour eux que sous leur
 « forme primitive. Ceci ne peut arriver que lorsque les es-
 « pèces monnayées ont une valeur extraordinaire, et que la
 « même quantité de métal, à l'état de monnaie, s'échangera
 « pour une quantité d'autres articles plus forte que si elle
 « était à l'état de lingot. Comme la valeur des monnaies
 « dépend de leur quantité existante, elles n'ont cette va-
 « leur que lorsque la quantité existante est faible. Il est de
 « l'intérêt des particuliers, lorsque la valeur des monnaies
 « est ainsi élevée, d'apporter leurs lingots pour les faire
 « monnayer; mais toute augmentation dans la quantité des
 « espèces monnayées diminue leur valeur, et, à la fin, l'excé-
 « dant de la valeur du métal des monnaies sur celle des
 « lingots devient trop faible pour engager à porter ceux-ci
 « à la monnaie. Si donc la quantité des espèces monnayées
 « est, à une époque quelconque, assez faible pour rendre
 « leur valeur supérieure à celle du métal dont elles sont
 « faites, l'intérêt des particuliers agit immédiatement, lors-



relativement aux denrées, que la quantité en circulation s'élève, en totalité, à cent livres ou à cent millions de livres. L'erreur dans laquelle est tombé à ce sujet M. Mill, ainsi que M. Thorton et M. Blake, a été évitée par M. John Stuart Mill, dont je me propose d'examiner les opinions avec quelques détails dans ma prochaine lettre. Mon but pour le moment est de démontrer que les économistes éminents dont j'ai cité les ouvrages s'accordent à représenter les frais de production des métaux précieux comme le régulateur, en dernière analyse, de leur valeur, et que, bien qu'ils diffèrent légèrement sur le mode d'action (*modus operandi*), l'opinion la plus généralement admise paraît être que les frais règlent la quantité relative et augmentent ou diminuent la valeur de l'or et de l'argent, suivant l'action exercée

« qu'on les laisse entièrement libres, pour augmenter la
 « quantité. Il est encore possible que la quantité de numé-
 « raire soit assez considérable pour abaisser la valeur du
 « métal à l'état d'espèces monnayées, au-dessous de sa
 « valeur à l'état de lingot; dans ce cas, l'intérêt des parti-
 « culiers agit immédiatement pour réduire la quantité de
 « monnaie. Si un particulier est en possession d'une quantité
 « de pièces de monnaie contenant, par exemple, une once
 « de métal, et si ces pièces de monnaie sont d'une valeur
 « inférieure à celle du métal en lingot, il a un motif direct
 « pour fondre les pièces de monnaie et les convertir en lin-
 « gots; et ce motif continue d'agir, jusqu'au moment où,
 « par suite de la diminution dans la quantité du numéraire,
 « la valeur du métal, à cet état, se rapproche tellement de sa
 « valeur en lingots qu'elle ne l'engage point à les fondre. »
 (MILL, *Éléments d'économie politique*, 2^e édit., p. 131-133.)

par l'offre et la demande. Vous verrez plus tard que ce fait a une grande portée relativement à cette question : *A quelle époque est-il probable que les changements actuels produiront leur effet ?*

LETTRE IX.

Lois qui régulent la valeur des métaux précieux. — Opinions de M. John Stuart Mill. — Accroissements potentiels et réels. — Phénomène des prix en Australie.

Je ne puis vous recommander trop vivement de lire et d'étudier l'ouvrage très-remarquable et très-savant de M. John Stuart Mill, *Principes d'économie politique*. Vous y trouverez, avec un grand nombre de questions originales, toutes les doctrines admises dans la science, contenues dans les écrits de Smith et de ses successeurs, clairement exposées, appuyées de raisonnements logiques, et souvent éclaircies avec beaucoup de bonheur. Entre autres choses, vous y remarquerez une exposition très-claire de la doctrine de la valeur, en tant qu'elle dépend des frais de production.

M. Mill établit positivement que les frais de production agissent souvent sur les prix, grâce aux modifications *potentielles* (1), et non réelles, de l'offre.

(1) Par ce mot, emprunté à la langue philosophique, on doit entendre une chose qui peut être ou ne pas être.

(Note du traducteur.)

« L'influence latente, dit-il, qui fait qu'à la longue
 « la valeur des produits est subordonnée aux frais de
 « production est la variation qui, autrement, aurait
 « lieu dans l'offre des denrées. L'offre augmen-
 « terait si cette denrée continuait à se vendre à un
 « prix supérieur relativement à ses frais de pro-
 « duction, et diminuerait si cette denrée tombait au-
 « dessous de cette proportion. Mais nous ne devons
 « pas supposer, en conséquence, la nécessité que l'of-
 « fre fût *réellement* diminuée ou augmentée. Sup-
 « posons que les frais de production d'une denrée
 « deviennent moins coûteux par suite de quelque
 « invention mécanique, ou soient augmentés par
 « suite d'un impôt : bientôt, sinon immédiatement,
 « la valeur de la denrée diminuerait dans le pre-
 « mier cas et augmenterait dans le second ; et cela
 « aurait lieu simplement par cette raison que, s'il en
 « était autrement, l'offre, dans un cas, augmenterait
 « jusqu'à ce que le prix baissât, et diminuerait, dans
 « l'autre, jusqu'à ce que le prix s'élevât (1). » Tout cela
 me paraît basé sur une doctrine parfaitement saine.

Mais plus loin, lorsque M. Mill vient à traiter des métaux précieux comme éléments de la monnaie, il arrive à cette conclusion : que les frais de production n'agissent pas sur la valeur ; grâce à des modifications *potentielles*, mais seulement grâce à des modifications actuelles de l'offre.

« Comme la valeur de la monnaie, fait-il remar-

(1) MILL, *Principes d'économie politique*, liv. III, chap. III, sect. II.

« quer, ainsi que celle de toute autre denrée, obéit,
« quoique plus lentement, à ses frais de production,
« quelques économistes ont repoussé complètement
« cette assertion, que la valeur de la monnaie dé-
« pende de sa quantité combinée avec la rapidité de
« la circulation, ce qui est, suivant eux, supposer
« pour la monnaie une loi qui n'existe pas pour toute
« autre denrée, tandis que la vérité est que la mon-
« naie est régie absolument par les mêmes lois. A
« cela nous pouvons répondre, en premier lieu, que
« le principe en question ne suppose pas une loi
« particulière. C'est simplement la loi de l'offre et de
« la demande qui est reconnue comme applicable
« à toutes les denrées et qui, dans le cas de la mon-
« naie comme dans celui de beaucoup d'autres cho-
« ses, est modifiée, mais non annulée par la loi des
« frais de production, puisque les frais de produc-
« tion n'auraient aucun effet sur la valeur, s'ils pou-
« vaient n'en avoir aucun sur l'offre. Mais, en second
« lieu, il y a réellement, à certains égards, un rap-
« port plus étroit entre la valeur de la monnaie et
« sa quantité qu'entre la valeur et la quantité des
« autres denrées. La valeur des autres denrées obéit
« aux changements qui ont lieu dans les frais de
« production, sans exiger, comme condition, qu'il y
« ait quelque modification effective dans l'offre. —
« *La modification potentielle suffit*; et, lors même
« qu'il y a une modification effective, elle n'est que
« passagère, si ce n'est dans la limite où la valeur
« modifiée peut faire une différence dans la de-

« mande et exiger ainsi une augmentation ou une
 « diminution de l'offre, comme conséquence, non
 « comme cause de la modification dans la valeur.
 « Or ceci est vrai également de l'or et de l'argent,
 « considérés comme articles de dépense pour embel-
 « lissement et objets de luxe ; *mais cela n'est pas*
 « *vrai de la monnaie* ; si les frais de production de
 « l'or étaient réduits d'un quart par suite de la dé-
 « couverte de mines plus abondantes, il pourrait ar-
 « river qu'on n'achèterait pas une plus grande quan-
 « tité d'or qu'auparavant pour l'employer en vais-
 « selle plate, en objets dorés et en bijoux ; et, s'il en
 « était ainsi, quoique la valeur baissât, la quantité ex-
 « traite des mines pour ces usages ne serait pas plus
 « considérable qu'auparavant. *Il n'en serait pas*
 « *de même de la portion employée comme monnaie.*

« La valeur de cette portion *ne pourrait baisser*
 « *d'un quart, à moins qu'elle n'augmentât effective-*
 « *ment d'un quart* ; car, les prix devenant d'un quart
 « plus élevés, il faudrait une quantité de monnaie
 « plus considérable d'un quart pour faire les achats
 « ordinaires ; et si le fait ne se réalisait pas, quelques
 « denrées resteraient sans acheteurs, et les prix ne
 « pourraient se maintenir. Les changements dans
 « le prix de production des métaux précieux n'agis-
 « sent donc sur la valeur de la monnaie que *dans la*
 « *proportion juste de l'augmentation ou de la dimi-*
 « *nution dans la quantité de celle-ci.* Ce qu'on ne
 peut dire de toute autre denrée (1). »

(1) *Principes d'économie politique*, liv. III, chap. ix, sect. III.

Je ne m'excuse point de citer ce passage tout entier, parce que la question, bien qu'elle semble quelque peu métaphysique et spéculative, est en ce moment d'une extrême importance pratique; elle ne renferme rien de moins comme conclusion, ainsi que je vous le ferai voir plus tard, que de savoir si l'on doit s'attendre à ce que les changements considérables que doit produire probablement sur le commerce et sur toutes les classes de la société la réduction survenue dans la valeur de la monnaie doivent avoir lieu immédiatement, ou bien si, comme dans le cas de l'augmentation des quantités d'argent tirées des mines d'Amérique au seizième siècle, on ne doit les attendre que quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans après la découverte des gisements les plus productifs. Ce problème est d'un grand intérêt et présente en même temps une grande difficulté scientifique; et, ayant aperçu des raisons pour modifier jusqu'à un certain point les opinions que je m'étais formées à ce sujet, opinions très-conformes à celles que M. Mill a si bien et si clairement exposées, je n'en suis que plus désireux de les traiter avec tout le soin que réclame leur importance si considérable et si pressante.

Je suis loin d'affirmer, cependant, que la valeur du numéraire n'a aucune relation avec sa quantité relative. Je soutiens, au contraire, que sa rareté ou son abondance relative, par l'influence temporaire

— Les phrases en italique, de la citation ci-dessus, sont de moi et non de M. MILL.

qu'elle exerce ainsi sur les prix, règle surtout sa distribution entre les diverses contrées du globe, donnant lieu à l'écoulement des métaux des pays où ils sont abondants comparativement, et pour cette raison d'une valeur comparativement faible et à l'affluence de ces mêmes métaux dans les pays où ils sont relativement rares et par conséquent à haut prix. Mes opinions à cet égard n'ont point changé; mais j'avoue que de nouvelles réflexions et l'observation des phénomènes qui se passent sous mes yeux ont contribué à me convaincre qu'il n'y a aucun motif raisonnable pour conclure avec M. Mill que l'or et l'argent, considérés comme éléments de la monnaie, diffèrent des autres denrées sous ce rapport, c'est-à-dire que les frais de production plus ou moins élevés ne produisent de changement dans leur valeur, *potentiellement* ou autrement que par l'augmentation ou la diminution de leur quantité effective.

Il ne semble pas qu'il y ait aucune raison théorique ou pratique pour adopter de semblables conclusions. Supposons un pays où se produisent à la fois l'or et l'argent, où le commerce est libre, où tout individu peut se consacrer à une industrie ou l'abandonner s'il le juge convenable, un pays dans lequel la concurrence est illimitée et l'offre inépuisable. A donne à B 15 onces d'argent en échange d'une once d'or, les deux métaux étant les produits de capitaux identiques, ou d'une somme identique de travail. Pourquoi A agit-il ainsi? Pourquoi ne

donne-t-il ni plus ni moins de 15 onces d'argent en échange d'une once d'or ? La raison en est que A, en employant dans une autre branche d'industrie la même somme de travail et de capital qui a produit l'argent, peut se procurer lui-même une once d'or. Par la même raison, B ne donnera pas plus d'une once d'or en échange de 15 onces d'argent, parce que B, en appliquant la même somme de travail et de capital qui a produit l'or à la production de l'argent, peut se procurer lui-même 15 onces de ce dernier métal. Théoriquement, il n'est donc pas nécessaire de supposer une augmentation ou une diminution effective, dans la quantité de l'un ou l'autre de ces métaux.

Supposons encore qu'une somme égale de travail et de capital est nécessaire pour produire 20 quarts de blé et 10 onces d'or : un quart de blé s'échangera contre une demi-once d'or, ou vaudra une demi-once d'or, c'est-à-dire qu'en supposant que nos règlements monétaires soient observés, le prix du blé sera de 38 schell. 11 pence le quart. Mais supposons, en outre, que, par suite de la découverte de mines nouvelles et plus abondantes, des capitaux identiques produisent 20 onces d'or et ne produisent pas une quantité de blé plus considérable qu'auparavant, un quart de blé, sous l'influence de ce changement, s'échangera contre une once entière de métal ; en d'autres termes, le prix du blé sera le double de ce qu'il était auparavant, soit 77 schell. 10 pence le quart. Pour expliquer

cette élévation de prix, il n'est pas nécessaire de supposer une augmentation survenue, dans l'intervalle, dans la quantité d'or monnayé ou du numéraire.

Le cas qui se présente est celui-ci : Je possède un capital déterminé ; ce capital produira un quarter de blé ou une once d'or. Je suis libre d'employer ce capital à mon choix. Je puis le consacrer à l'exploitation d'une mine ou à des travaux agricoles, suivant que je le jugerai convenable à mes intérêts. Tout autre membre de la société est également libre de choisir entre les deux emplois. Quelques-uns appliqueront leur capital au premier, d'autres au second. Celui qui exploite une mine connaît ce fait, et il sait aussi que s'il demandait plus qu'un quarter de blé en échange d'une once d'or, personne ne le lui donnerait, *parce que* chacun possède le *pouvoir* de se procurer cette quantité de métal à l'aide d'une application semblable de son capital ou de son travail. Il n'est pas nécessaire de supposer un déplacement effectif du travail ou du capital, ou une augmentation réelle dans la quantité des deux denrées. La *faculté potentielle*, si l'on peut s'exprimer ainsi, la puissance, la faculté d'opter est suffisante. Si l'on objecte qu'échanger de l'or en lingot contre du blé est autre chose qu'échanger du blé contre de l'or monnayé, je me contenterai de vous rappeler que je regarde comme admise cette partie de mon hypothèse qu'il existe un établissement monétaire libre et ouvert à tous, régi par des règlements convenables, ainsi que la liberté

commerciale la plus complète. Des poids égaux d'espèces monnayées et de lingots au titre légal étant choses identiques, si un quarter de blé s'échange contre une once d'or, il devra s'échanger également contre 3 liv. sterl. 16 schell. 10 pence 1/2, ou bien d'autres denrées qui sont égales entre elles *ne sont pas* identiques l'une à l'autre.

Si vous n'êtes pas convaincu par les cas hypothétiques que je vous ai présentés, considérez un peu la hausse de prix qui s'est déjà opérée dans l'Australie, où l'on n'a pas encore établi d'hôtel des monnaies; dans un pays où l'on ne peut se procurer d'or monnayé qu'en le tirant d'Europe, où les banquiers apportent un soin jaloux dans leurs émissions de papier hypothéquées sur de l'or non essayé, et où conséquemment, jusqu'à ces derniers temps, on a éprouvé la rareté de l'agent monétaire circulant. Cependant en Australie, nous dit-on, le kilogramme de pain, après une récolte abondante, se vend déjà quatre fois son ancien prix. Et par quelle raison, vous demanderai-je? Pourquoi le prix de la main-d'œuvre dans toutes les branches de l'industrie a-t-il subi une hausse aussi prodigieuse? Pourquoi l'agent de police de Melbourné ne reste-t-il plus à son poste? Pourquoi le gardien de prison abandonne-t-il ses clefs, s'il n'est séduit par un salaire double ou triple de son salaire primitif? *Par la raison* qu'en partant pour le mont Alexandre, à une distance de 70 milles, et creusant la terre pour découvrir de l'or, ils savent qu'en moyenne ils peuvent gagner le double ou le

triple de leur ancien salaire, avec un surcroît raisonnable pour compenser l'incertitude et les difficultés de leur nouveau travail. Pourquoi le fermier donne-t-il 25 schellings au lieu de 5 schellings au maréchal pour ferrer son cheval, ou au sellier cinq fois le prix qu'il payait jadis un harnais? *Parce que* le maréchal ferrant et le sellier savent l'un et l'autre qu'ils ont le *pouvoir*, en abandonnant leur propre industrie et se rendant aux mines, de gagner cinq fois plus qu'auparavant. Pourquoi, à son tour, le maréchal ferrant paye-t-il le porc quatre fois plus cher qu'autrefois? *Parce que* le prix de la nourriture des porcs, de même que celui de la nourriture des hommes, a quadruplé. Et pourquoi le prix des subsistances a-t-il haussé à ce point? *Parce que* le fermier, le jardinier qui approvisionnent les marchés, l'éleveur, le berger, le cultivateur, le meunier, le boulanger, le boucher, tous ceux qui de quelque manière contribuent à la production des denrées alimentaires, ont le *pouvoir* d'obtenir plus d'argent dans un temps et avec un capital donné, en devenant orpailleurs et laveurs d'or dans les gisements en apparence inépuisables, ouverts aujourd'hui à leurs efforts industriels, qu'ils ne pourraient s'en procurer, dans le même laps de temps et avec le même capital, en continuant à exercer leur ancienne profession aux prix basés sur l'ancienne échelle (1).

(1) « Les chances de succès pour l'ouvrier agricole, le patron ou le garçon de boutique, dit M. Fairfax, sont

Par ces raisons, il me semble qu'on ne peut soutenir que la quantité effective de l'or, dans les pays où l'or est l'étalon du numéraire, ne donne pas lieu par lui-même directement et instantanément, et sans le secours d'une augmentation dans la circulation monétaire, à une élévation des prix généraux. Je ne puis douter un seul moment, qu'une augmentation dans la circulation du numéraire, sans aucun changement dans les frais de production des éléments de la monnaie, ne doive temporairement élever les prix et faire affluer le numéraire d'un pays dans un autre, jusqu'à ce qu'il trouve son niveau. Mais il me sem-

« étonnantes. Je n'en citerai qu'un exemple. Il m'a été rap-
 « porté par le révérend M. Mackenzie, passager venu de
 « Sydney en Angleterre, et je suis certain que ce n'est là
 « qu'un échantillon de l'augmentation de prix pour toute
 « espèce de main-d'œuvre. Voici ce qu'il dit : Ayant vu
 « se briser par hasard une partie du harnais de l'un des
 « chevaux que je montais, j'ordonnai à mon domestique
 « de le porter à la boutique d'un sellier pour le faire ré-
 « parer. J'accompagnai mon domestique. Nous allâmes
 « de boutique en boutique et nous entrâmes dans trois
 « ou quatre avant d'y trouver un seul homme ; tous
 « étant partis pour les mines, les boutiques étaient aban-
 « données aux soins de leurs femmes ou de leurs filles. A
 « la fin nous avisâmes une boutique de sellier dans laquelle
 « j'aperçus un petit garçon de neuf ou dix ans, qui nous
 « dit qu'il pourrait réparer le harnais brisé, ce qu'il fit en
 « quelques minutes. Je le considérais pendant qu'il était à
 « l'œuvre, et, lorsqu'il eut fini je lui demandai ce que je de-
 « vais, m'attendant qu'il me dirait : *un schelling*. Mais sa ré-
 « ponse fut : « Une demi-couronne, monsieur, si vous le vou-
 « lez bien. — C'est bien cher, lui répliquai-je, mon petit

ble aussi peu contestable qu'une réduction dans les frais de production, même sans cette augmentation, n'ait une action directe et indépendante. On peut regarder comme une conséquence certaine qu'une augmentation dans la circulation devra suivre, en pareille circonstance, la réduction de ces frais, ainsi que cela se voit aujourd'hui en Australie (1). Tout

« garçon, pour quelques points à faire que cela vous a coûté.
 « — Mais, monsieur, me dit cet exemplaire en miniature
 « de l'espèce humaine, vous devez faire attention que tous
 « les hommes sont allés aux mines, et que, *nous* qui restons
 « à la maison pour faire le travail qu'on nous demande,
 « nous devons le faire payer en conséquence. » Le raison-
 « nement était logique et concluant. Je ne dis pas un mot,
 « et j'ouvris ma bourse. Je payai 2 schellings 6 pence, et, en
 « me retirant, je demeurai convaincu que ceux qui restent
 « à la maison et demeurent enchaînés à leur industrie doi-
 « vent participer largement aux profits du chercheur d'or.
 « En janvier dernier, j'ai payé 30 schellings par semaine,
 « soit à raison de 78 liv. st. par an, avec la nourriture, un
 « conducteur de bœufs que j'aurais pu louer l'année der-
 « nière pour environ 30 liv. st. par an. Lorsque l'engage-
 « ment de cet individu expira, on lui offrit 3 liv. st. par
 « semaine, soit 156 liv. st. avec la nourriture, pour con-
 « duire des bœufs de Melbourne au mont Alexandre. Je
 « connais un ouvrier charpentier à la journée auquel on
 « offrit à la même époque 4 liv. st. par semaine avec la nour-
 « riture et un travail constant; il refusa et se rendit aux
 « mines. » (Voy. une brochure intitulée *les Colonies aus-
 traliennes*, etc., par JOHN FAIRFAX, esquire, propriétaire et
 éditeur associé du *Sydney Morning-Herald*, p. 47-48.)

(1) Depuis la réception des renseignements que j'ai rapportés, l'Angleterre a remis 2,000,000 de souverains pour l'Australie, outre les sommes emportées par les émigrants. (Voy. le *Times* du 13 septembre 1852.)

ce que je prétends établir, c'est que *c'est* là une conséquence et non une cause.

J'ai dit que la hausse et la baisse dans la valeur locale de l'or lui fera éprouver un mouvement de flux et de reflux jusqu'à ce qu'il trouve son *niveau*. Mais vous ne devez jamais oublier que les frais nécessaires pour se procurer l'or, à l'égard de toutes les nations qui emploient ce métal comme élément de leur monnaie, *forment ce niveau*; que c'est le point autour duquel oscille la valeur, le point central du repos et du mouvement continu, et qu'en considérant dans son ensemble le monde comme un immense marché, rien ne devra généralement, et d'une façon permanente, élever ou diminuer la valeur des métaux précieux, qu'un changement permanent dans les conditions de leur production.

Mais, s'il en est ainsi, me direz-vous, pourquoi l'or et l'argent des mines d'Amérique, qui furent découverts sous le règne de Henri VII, n'exercèrent-ils une influence très-sensible sur les prix généraux en Europe que vers le milieu du règne d'Elisabeth, quatre-vingt-dix ans après? C'est là une question très-importante et en même temps très-difficile. Je me propose d'essayer de la résoudre, dans les huit lettres suivantes, de la seule façon dont elle puisse l'être, c'est-à-dire par un examen attentif des faits historiques.

LETTRE X.

Des mines d'Amérique, et du prix des denrées en Europe. —
État de la question.

Avant de vous embarrasser l'esprit d'une multitude de chiffres et de détails relatifs aux prix d'une époque aussi éloignée de nous que celle qui embrasse l'espace écoulé entre la première découverte des Indes occidentales en 1492, et la hausse générale des prix en Europe, laquelle commença vers 1574, et continua jusque vers 1636, suivant Adam Smith, ou 1650, suivant le baron de Humboldt (le meilleur auteur peut-être à consulter sur ce sujet), il est nécessaire de vous offrir un fil conducteur pour vous guider à travers le labyrinthe, en vous présentant une courte exposition préliminaire du sujet en discussion.

Je me propose d'examiner, aussi exactement que me le permettront les rares matériaux mis à ma disposition, l'état de l'agent monétaire en circulation, et des prix :

1° Pendant la période qui précéda immédiatement la découverte de l'Amérique ;

2° Pendant la période qui s'écoula entre 1492 et 1545, époque où les riches mines d'argent du Potosi commencèrent à verser leurs trésors sur les marchés de l'Europe ;

3° Pendant la période écoulée depuis la décou

verte des mines du Potosé jusqu'en 1574, époque où le procédé de l'amalgamation devint d'un usage général dans les pays producteurs d'argent ;

4° Pendant la période écoulée entre 1574, époque où commença la première hausse générale des prix, et 1650, année dans laquelle, suivant Humboldt, l'élévation continue des prix semblerait avoir cessé.

La question se pose donc en ces termes : Si, pendant la *seconde* période, celle qui suivit immédiatement la découverte des trésors de l'Amérique, nous trouvons qu'une augmentation considérable a eu lieu dans la masse des métaux précieux qui circulaient auparavant dans le monde commercial, bien qu'il n'y ait eu en même temps qu'une augmentation faible ou nulle des prix généraux, ceci nous fournira une présomption contre les conclusions de ceux qui affirment que le simple accroissement dans la quantité des métaux fut la cause particulière de l'élévation des prix postérieurs.

En outre, si, pendant la durée de la *troisième* période, celle qui suivit la découverte des mines du Potosé, au moment où furent jetées sur le marché des quantités d'argent inouïes jusqu'alors, et qui continuèrent pendant longues années à affluer du nouveau monde dans l'ancien, il n'en est pas résulté une hausse très-remarquable ou très-sensible dans les prix généraux, la présomption sur laquelle j'ai déjà appelé votre attention sera considérablement fortifiée.

Et pareillement, si, pendant la *quatrième* période, celle qui suivit l'adoption générale des procédés d'amalgamation, l'accroissement continu de la quantité d'argent (différent en cela de celui qui eut lieu pendant les deux périodes primitives) a été accompagné d'une hausse considérable et constante des prix, nous possédons ce qu'on peut regarder, à mon avis, comme une preuve présomptive très-forte, que l'élévation des prix qui se produisit alors devait être attribuée à une cause propre à cette quatrième période, à savoir la diminution dans les frais de production de l'argent, et que l'augmentation dans la quantité de ce métal, au lieu d'être une cause, était simplement un résultat indirect.

De plus, si, pendant le siècle qui a suivi 1650, époque à laquelle les prix sont censés avoir atteint leur maximum d'élévation, des augmentations encore plus considérables que celles qui avaient eu lieu jusqu'alors se sont opérées dans la quantité de l'argent, sans aucun changement sensible dans le prix de production, et si nous voyons qu'à la même époque les prix généraux ne dépassent pas ceux de la période qui précède immédiatement; et en dernier lieu, si, après 1750, une *seconde réduction dans les frais de production* a été suivie d'une *seconde hausse générale* des prix en Europe, il me semble alors, suivant mon humble jugement, qu'il ne sera pas simplement probable, mais bien prouvé d'une manière certaine et concluante, que l'élévation des prix dans les deux cas, et leur maintien à un niveau plus élevé,

devaient être attribués, non pas à l'augmentation de la quantité des métaux, mais à la diminution de leurs frais de production, et que l'argumentation sera alors aussi complète que le permet la nature du cas.

Je dis autant que le permet la nature du cas ; parce que, ainsi que je vous l'ai déjà fait remarquer, bien que nous assistions quelquefois au phénomène d'un accroissement de quantité indépendant d'une diminution dans les frais de production, nous ne voyons jamais, dans le cas d'une denrée non produite sous le régime du monopole, une réduction dans les frais de production qui ne soit suivie immédiatement d'une augmentation de quantité. La découverte de mines plus productives n'est, en réalité, qu'une autre manière d'exprimer la réduction des frais de production, puisque, si les mines ne produisaient pas, avec les mêmes frais de main-d'œuvre, une quantité plus considérable de métaux, elles *ne seraient pas* plus productives.

En creusant la terre pour découvrir l'or d'alluvion, ou lavant les sables aurifères, on trouve presque toujours le métal à l'état vierge et souvent plus pur que l'or au titre légal de nos établissements monétaires. Le prix dépend donc presque entièrement de la quantité produite par une somme donnée de travail manuel, ou de travail manuel aidé des plus simples et des plus grossières applications de la mécanique. Mais en ce qui concerne l'argent, métal dont nous allons nous occuper d'une manière plus

directe, le cas est différent. L'argent ne se trouve presque jamais pur ou à l'état natif, mais combiné avec d'autres métaux ou d'autres substances minérales ; et il exige non-seulement du travail, mais des machines plus ou moins compliquées et l'application de procédés chimiques et métallurgiques entraînant l'emploi de matières coûteuses, pour le séparer du minerai et le raffiner suffisamment pour les besoins de la monnaie ou de l'orfèvrerie.

Sous ce rapport, l'argent ressemble davantage au fer, dont le prix de production, ainsi qu'on le sait généralement, dépend tout autant de la dépense et de la proximité du combustible et de certaines autres circonstances que de la richesse du minerai. On ne peut mettre en doute un seul instant que ce prix de production ne soit le régulateur constant de la valeur du fer. Considérez un peu les résultats du système perfectionné, imaginé, je crois, d'abord par M. Neilson à Glasgow, et mis en pratique dans les usines de fer de la Clyde, pour augmenter la production du fer, en ne faisant que la même dépense de matières premières, et qui consiste à chauffer préalablement l'air introduit dans le fourneau pour accélérer la combustion. Lorsque les premières expériences furent tentées en 1830, l'air était chauffé jusqu'à 300 degrés du thermomètre de Fahrenheit. En 1831, M. Dixon, directeur des usines de fer de Calder, substitua le charbon brut au coke qu'on employait précédemment comme combustible, en chauffant l'air en même temps jusqu'à 600 degrés

Fahrenheit. L'expérience réussit complètement ; et le résultat obtenu, c'est qu'on retire aujourd'hui trois fois autant de fer qu'autrefois en employant un poids donné de charbon de terre (1). Ce perfectionnement suivi des quelques autres a réduit le prix du fer (et conséquemment sa valeur par rapport à toutes les autres denrées) à moins d'un tiers de ce qu'il était au dernier siècle.

Des effets analogues accompagnèrent l'introduction, vers la fin du *xvi^e* siècle, du procédé perfectionné ayant pour but de séparer l'argent de son minerais par l'amalgamation avec le mercure. L'argent étant alors l'étalon de notre monnaie, rôle que remplit l'or aujourd'hui, ne pouvait changer de prix ; mais sa valeur par rapport aux autres denrées descendit à la moitié, au tiers, et finalement au quart de la valeur précédente ; en d'autres termes, la valeur de toutes les denrées estimées en argent fut doublée, triplée et enfin quadruplée. Je reviendrai plus tard sur ce fait ; mais je le cite aujourd'hui, afin que vous ne soyez point trompé par une fausse analogie. L'or est un métal dont on peut tirer profit, presque à l'instant même où on l'extrait des entrailles de la terre, à l'instant même où on lave les sables qui le contiennent. Les frais de production consistent principalement dans l'opération manuelle de creuser la terre pour l'y trouver, et ce serait, je crois, s'abuser gros-

(1) Brochure du docteur CLARK d'Aberdeen. — Procès-verbaux des séances de la Société royale d'Édimbourg, 2 février 1835.

sièrement que de s'imaginer qu'il doive s'écouler vingt ou trente ans, comme cela a eu lieu pour les mines d'argent du Potosé, avant que la découverte des mines d'or ne réagisse sur les prix.

LETTRE XI.

État de la circulation de l'agent monétaire. — Prix de la main-d'œuvre et des denrées, antérieurement à la découverte de l'Amérique.

Après avoir fait ces remarques préliminaires, qui vous expliqueront suffisamment, je l'espère, l'objet et le but de mon argumentation, je consacrerai cette lettre tout entière à vous donner une idée, aussi exacte qu'il me sera possible, de l'état général de l'agent de circulation et des prix, pendant la période immédiatement antérieure à la découverte de l'Amérique.

M. Jacob, dans sa remarquable histoire des métaux précieux, calcule que la masse totale d'or et d'argent en circulation dans l'Europe, à l'époque de la découverte de l'Amérique, ne dépassait pas 34,000,000 de livres st., et que les augmentations annuelles qui eurent lieu à ce moment ne faisaient que suffire à la consommation de chaque année (1).

Quant aux prix généraux antérieurs à la découverte de l'Amérique, les renseignements sont telle-

(1) JACOB, *Histoire des métaux précieux*, t. II, p. 53.

ment insuffisants que je me bornerai à parcourir l'espace d'environ un siècle et demi commençant à 1350, époque où fut promulgué le *statut des ouvriers* (la vingt-cinquième année du règne d'Édouard III). Une peste meurtrière venait de ravager l'Angleterre et le reste de l'Europe, enlevant près du tiers de la population, et ce statut fut promulgué dans le but injuste et impolitique d'empêcher la hausse du prix de la main-d'œuvre qui résultait de la diminution de la population. Il disposait « que les maîtres charpentiers, maçons, couvreurs en tuiles et autres couvreurs de maisons, ne devaient pas demander un salaire supérieur à 3 pence par jour, et les autres seulement 2 pence ; que les maîtres maçons taillant la pierre ne pouvaient demander plus de 4 pence, et les autres maçons 3 pence, et leurs aides 1 penny et demi par jour ; un moissonneur, la première semaine d'août, 2 pence ; tous ces salaires alloués sans la nourriture (1). »

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. I^{er}, p. 330.

En 1350, en admettant qu'une livre d'argent monnayée représente 1 liv. st. 2 schell. 6 pence, voici quels seraient les prix, en les évaluant à peu près en monnaie de nos jours, l'argent étant estimé, en nos monnaies d'or actuelles, à raison de 5 schellings l'once.

	liv. st.	sch.	pence.
Maîtres charpentiers, etc., la journée.....	>	>	8
Ouvriers ordinaires, environ.....	>	>	5 1/2
Maîtres maçons.....	>	>	10 3/4
Autres maçons.....	>	>	8
Aides-maçons.....	>	>	4
Moissonneurs.....	>	>	5 1/2

De 1339 à 1416, le prix moyen du quarter de blé (en monnaie de nos jours) paraît avoir été de 1 liv. st. 5 schellings 9 pence $\frac{1}{3}$. La moyenne, de 1423 à 1451, a été de 1 liv. 1 schell. 3 pence $\frac{1}{2}$ (1).

L'évêque Fleetwood rapporte qu'en 1439, un prêtre célibataire pouvait s'entretenir décemment avec 5 liv. st. par an (2), somme équivalente à 10 liv. st. de nos jours. Le traitement d'un juge de paix était de 20 liv. st. par an, ce qui équivalait à 40 liv. st. de notre monnaie actuelle (3). En 1442, Henri VI constitua des terres pour l'entretien de cinq étudiants de l'université d'Oxford au taux de 10 pence par semaine (4), soit 20 liv. st. en monnaie de nos jours.

Le prix moyen du blé pour les 39 années qui expirèrent avec 1491, ou plutôt les prix pour les années que Fleetwood a citées dans son *Chronicum preciosum*, réduits en monnaie de nos jours, n'excèdent pas 14 schell. 1 penny.

Le taux du salaire en 1446 est indiqué comme il suit dans cet ouvrage : un *bailli* de l'agriculture en Angleterre, à cette époque, avait, outre sa nourriture, un salaire annuel de 1 liv. st. 3 schell. 4 pence, et de plus 5 schellings par an pour son habillement.

Un garçon de ferme ordinaire avait 15 schell. On donnait au *premier* charretier et au berger 1 liv. st. par an avec la nourriture, et à chacun

(1) Voir le tableau annexé à la *Richesse des nations* (édit. de MAC CULLOCH), t. I, p. 414 et 415.

(2) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. I, p. 459. — (3) *Ibid.*

— (4) *Ibid.*

d'eux 4 schell. pour leur habillement; à une servante 10 schell. avec la nourriture et 4 schell. pour s'habiller. De plus, un maçon libre ou un maître charpentier avait 4 pence par jour avec la nourriture, et 5 pence 1/2 sans la nourriture. Un maître couvreur en tuiles, un manœuvre, gagnaient 3 pence avec la nourriture et 4 pence 1/2 sans être nourris. Une ouvrière recevait 2 pence 1/2 avec la nourriture et 4 pence 1/2 sans être nourrie (1).

En 1465, « Edouard IV accorde à dame Marguerite, sa sœur (qui fut depuis duchesse de Bourgogne), une allocation annuelle de 400 marcs (équivalant à 800 marcs d'aujourd'hui, soit 553 liv. st.) pour son habillement et ses autres

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. I, p. 468. — Une livre pesant d'argent, représentant alors, monnayée, 1 liv. sterl. 10 schell., les prix suivants seraient les prix en monnaie de nos jours, en évaluant l'argent, comme plus haut, à raison de 5 schell. l'once :

	liv.	st.	sch.	pence.
Honoraires d'un bailli, par an.....	2		6	8
Pour son vêtement.....	»		10	»
Garçon de ferme, par an.....	1		10	»
Charretier et berger, salaire annuel.....	2		»	»
Habillement.....	»		8	»
Servante, par an.....	1		»	»
Maçon libre, etc., la journée avec la nourriture	»		»	8
— — sans la nourriture	»		»	11
Couvreur en ardoise, manœuvre, la journée avec la nourriture.....	»		»	6
Sans la nourriture.....	»		»	9
Une ouvrière, le salaire journalier avec la nourriture.....	»		»	5
Sans la nourriture.....	»		»	9

« besoins personnels, ainsi qu'il convient, dit-il, à la
 « dignité de notre couronne, à notre propre dignité
 « et à celle de notre sœur, et, pour les gages et les
 « autres dépenses qu'exige l'entretien des femmes
 « attachées à sa personne, nous y joignons une al-
 « location annuelle dont elle jouira jusqu'à l'épo-
 « que où nous lui ferons contracter un mariage pro-
 « portionné à son rang (1). »

En 1470, sept navires espagnols, en destination de la Flandre, ayant été capturés par des navires anglais, les propriétaires des navires capturés se plaignent à Henri VI, qui venait de remonter sur le trône, en indiquant, sous la foi du serment, le montant et la valeur de leurs cargaisons et les prix auxquels leurs marchandises se seraient vendues en Flandre.

La nomenclature en est curieuse :

Un navire de 100 tonneaux, avec ses aménagements, évalué à				liv.	st.	s h
				107	10	
Id.	70 tonneaux de marchandises,		évalués à	70	»	
Id.	120	—	—	110	»	
Id.	110	—	—	140	»	
Id.	40	—	—	70	»	
Id.	110	—	—	150	»	
Id.	120	—	—	180	»	

Leur vin de Bordeaux, ils l'affirment par serment, se serait vendu en Flandre, à 5 liv. st. par tonne ; leurs vins de Rome et leurs vins *bâtards*, 4 liv. st. ;

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. I, p. 485.

leur fer, 4 liv. st. 10schell. par tonne(1). A cette époque, une livre d'argent représentait monnayée 1 liv. st. 17 schell. 6 pence; en 1474, la solde journalière des chevaliers à l'armée était de 2 schell., celle des hommes d'armes, de 1 schell.; des archers, 6 pence; la paye d'un duc était de 13 schell. 4 pence; celle d'un comte, de 6 schell. 8 pence; celle d'un baron, de 4 schell.; celle du médecin attaché à la personne du roi de 2 schell.; des chirurgiens de l'armée, de 1 schell. (2).

En 1495, trois ans après la découverte de l'Amérique, il parut un statut pour régler les salaires. On y voit que le prix du travail journalier ordinaire était de 4 pence ou 4 pence $\frac{1}{2}$ sans la nourriture, ce qui équivaut à 6 pence $\frac{3}{4}$ de notre monnaie actuelle (3).

Ces documents épars vous donneront en quelque sorte une idée générale de l'échelle des prix en Angleterre avant la découverte de l'Amérique, et dans ma prochaine lettre je m'occuperai de les comparer avec les documents que je pourrai trouver sur les prix en vigueur, avant et après la découverte des riches mines du Potosé, mais antérieurement à l'introduction des procédés d'amalgamation, à la découverte des mines de mercure de Huancavelica et à la baisse qui en résulta dans les frais de production de l'argent.

(1) *Ibid.*, t. I, p. 496.

(2) ANDERSON, *Histoire du commerce*, p. 502.

(3) F. M. EDEN, *État du paupérisme*, t. III, p. 89.

LETTRE XII.

Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Période de 1492 jusqu'à la découverte du Potosé en 1545.

En comparant les documents que nous possédons sur les prix en Angleterre dans la période écoulée entre 1492 et 1545, avec les documents de la période que nous avons déjà soumise à l'examen, vous trouverez que la valeur monétaire des deures a baissé plutôt qu'elle n'a haussé, malgré les quantités d'or et d'argent versées annuellement par l'Amérique sur les marchés de l'Europe. Suivant Humboldt (1), la moyenne annuelle de la quantité des métaux précieux, de 1492 à 1500, s'éleva à 52,083 liv. st. et, de 1500 à 1545, à 625,000 liv. st., ce qui donne pour ces 53 années un total de 28,541,664 liv. st., somme peu différente de la masse totale qui était en circulation en Europe précédemment, et que M. Jacob suppose avoir été à peu près équivalente au chiffre de la consommation annuelle.

Conséquemment, en ce qui concerne le simple accroissement de la quantité, nous devons nous attendre au moins à *quelque* hausse dans les prix généraux. Mais le contraire paraît avoir eu lieu. Malheureusement, sur les 53 années en question, on n'a

(1) *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, liv. IV, chap. XI.

conservé les prix du blé que pour six années, savoir :

	Prix du quarter en monnaie du temps.			Prix en monnaie d'aujourd'hui.		
	liv. st.	sch.	pence.	liv. st.	sch.	pence.
En 1494...	»	4	»	—	»	6
1496...	»	4	»	—	»	5
1497...	1	»	»	—	1	11
1499...	»	4	6	—	»	6
1504...	»	5	8	—	»	8
1521...	1	»	»	—	1	10
Pour les six années.				4	6	6
Moyenne....				0	14	5

Sans doute les conclusions tirées d'une moyenne d'années aussi restreinte ne peuvent être très-satisfaisantes. Cependant, même ainsi limitée, cette moyenne ne confirme pas l'idée que l'élévation des prix ait été une conséquence de l'augmentation dans la quantité des métaux précieux.

Il est fâcheux que nous n'ayons point de renseignements sur le prix du travail journalier sous le règne de Henri VII, postérieurs à ceux de 1495 que je vous citais dans ma dernière lettre, et qu'ils nous manquent absolument pour les règnes de Henri VIII, d'Edouard VI et de Marie. En 1514, le *Chronicum preciosum* établit la paye journalière d'un constructeur de navires à 5 schellings avec la nourriture et 7 schellings sans la nourriture; celle d'un tailleur de pierres à 4 schellings avec la nourriture et

6 schellings sans la nourriture et donne le même salaire à un habile ouvrier en clous (1). En monnaie de nos jours, ces salaires s'élèveraient à 6 pence 1/2 7 pence 1/2 et 9 pence, et ils ne dépassent pas de beaucoup ceux qui sont indiqués dans le statut des travailleurs promulgué 104 ans auparavant.

Dans le *Rymer's Fædera* (2), nous trouvons la nomenclature des biens rendus en 1530 par Henri VIII au cardinal Wolsey. Entre autres *articles*, on y voit figurer 80 chevaux avec leur équipement, estimés 150 liv. st., soit 1 liv. st. 17 schellings 6 pence par cheval, ce qui équivaut aujourd'hui à 2 liv. st. 16 schellings 3 pence ; quatre mules de selle avec le harnais, estimées à 60 liv. st. ou 15 liv. chacune, ce qui équivaudrait à 22 liv. 10 schellings de nos jours. 6 mules pour le transport, estimées 40 liv. st., soit chacune 6 liv. st. 13 schellings 4 pence, ce qui équivaut à 10 liv. st. de notre monnaie actuelle ; 62 bœufs, estimés 80 liv. st., soit par tête 1 liv. st. 5 schellings 9 pence 3/4, ce qui équivaut aujourd'hui à 1 liv. st. 18 schellings 8 pence 1/2 ; et enfin 80 moutons, estimés 12 liv. st., soit par tête 3 schellings ce qui équivaut à 4 schellings 6 pence de nos jours.

Autant que ces évaluations peuvent servir de critérium pour les prix généraux, nous pouvons les comparer aux prix des moutons et des bœufs qu'on trouve portés sur un tarif approuvé par Edouard II

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. II, p. 29.

(2) *Ibid.*, *Ibid.*, XIV, 375.

et son Conseil, à la suite d'une pétition adressée par le parlement anglais en 1315 ; à cette époque il fut prescrit par ordonnance que le bœuf de première espèce, qui n'aurait pas été nourri avec des céréales, ne se vendrait que 16 schellings, ce qui équivaut à 2 liv. st. 8 schellings de notre monnaie actuelle, et dans le cas contraire 24 schellings au maximum, ce qui équivaut aujourd'hui à 3 liv. st. 12 schellings ; un mouton gras avec la laine 20 pence, ce qui équivaldrait aujourd'hui à 5 schellings, et sans la laine 14 pence, ce qui équivaut en monnaie à 3 schellings 6 pence de nos jours (1).

Ces prix semblent avoir été considérés dans ces temps anciens comme modérés et raisonnables ; et cependant ils sont supérieurs à ceux du règne d'Henri VIII, plus de cinquante ans après la découverte des mines d'Amérique.

Stow fixe le prix d'un bœuf en 1531 à 1 liv. st. 6 schellings 8 pence, soit 2 liv. st. de notre monnaie actuelle ; et d'un mouton à 2 schellings 10 pence, ce qui équivaut aujourd'hui à 4 schellings 3 pence ; cette évaluation ne diffère pas sensiblement de celle que nous trouvons dans l'inventaire de Wolsey.

Dans la vingt-troisième année du règne de Henri VIII, en réponse à une exhortation qui lui est adressée pour l'engager à donner la somme de 100,000 liv. st. qu'il avait accordée au roi, à la condition d'être exempt du *præmunire*, le bas clergé.

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, vol. I, p. 284.

fait valoir cette raison « que vingt *nobles* (ce qui équivaut à environ 10 liv. st. de notre monnaie actuelle) ne sont que le strict nécessaire pour un prêtre et que leur pauvreté les forçait de refuser (1) », et pourtant c'est là un grand progrès relativement aux *cinq livres st. par an* dont nous parle Fleetwood comme d'un revenu suffisant pour un prêtre célibataire en 1439. En 1533 un statut dispose que personne ne devra recevoir au delà d'un demi-penny pour une livre de bœuf ou de porc, ni plus de trois liards pour le mouton ou le veau (2).

Ces renseignements sont loin d'être aussi complets et aussi satisfaisants qu'on pourrait le désirer ; mais, tels qu'ils sont, et en l'absence de témoignages contraires, ils semblent incompatibles avec l'idée que les prix aient haussé, au moins dans une proportion notable, après la découverte de l'Amérique et avant les importations considérables d'argent fournies par les mines plus riches du Potosé.

Mexico fut envahi en 1519, et la conquête du Pérou fut achevée en 1539. En 1545 on découvrit les mines du Potosé, et c'est à partir de cette époque que l'on commence à se plaindre du prix élevé des denrées alimentaires. Mais il faut examiner si ces plaintes doivent être attribuées réellement, ainsi qu'on l'a supposé, à la plus grande abondance de métaux, ou aux altérations des monnaies qui flétrirent les

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. I, p. 284.

(2) *Ibid.*, *ibid.*, t. II, p. 56.

règnes de Henri VIII et de son fils et qui forment une série de fraudes, les plus honteuses qui se soient jamais commises dans aucun siècle ou dans aucun pays.

Je me propose de traiter ce sujet dans ma première lettre en y joignant des documents sur le tarif des prix, de 1545 à 1574.

LETTRE XIII.

Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Période écoulée depuis la découverte du Potosi en 1545 jusqu'à la hausse des prix vers 1574.

Les tableaux des prix d'Oxford, dont nous sommes redevables à M. Loyd, ne remontent pas plus loin que 1583, et, en l'absence de documents directs et concluants, on a souvent eu recours à des ouvrages traitant d'autres matières, qui contiennent des allusions incidentes à la hausse des prix à cette époque; on a cité entre autres les sermons de l'évêque Latimer, prononcés devant le roi Edouard VI. Le premier de ces sermons, qui fut prononcé dans les chapelles latérales de l'église Saint Paul, à Londres, le 17 janvier 1548, est rapporté particulièrement par M. Jacob (1), qui cite le passage suivant où Latimer fait allusion à l'histoire de sa famille : « Mon père était un *yeoman* et ne possédait aucune

(1) *Histoire des métaux précieux*, t. II, p. 77 et 78.

« terre en propre; il occupait seulement une ferme
 « de trois ou quatre livres par an, et du produit de
 « cette ferme il n'entretenait que six individus. Il
 « avait un champ sur lequel pouvait paître une cen-
 « taine de moutons, et ma mère trayait une tren-
 « taine de vaches. Il put fournir, et il fournit en
 « effet au roi un harnais, et il vint lui-même avec
 « son cheval sur les lieux pour recevoir sa solde du
 « roi. Je puis me rappeler que je bouclai moi-
 « même son harnais lorsqu'il partit pour la plaine
 « de Blacktheab. Il me mit à l'école; je n'aurais pu
 « sans cela devenir capable de prêcher aujourd'hui
 « devant Sa Majesté. Il maria mes sœurs et leur
 « donna en dot cinq livres (vingt nobles) à chacune,
 « et les éleva dans des sentiments de piété et la
 « crainte du Seigneur. Il se montra hospitalier en-
 « vers ses voisins pauvres, et fit plus d'une fois
 « l'aumône aux indigents; et tout cela se fit avec le
 « revenu de la ferme susdite. Celui qui la possède
 « maintenant paye seize livres par an, ou davantage,
 « et ne peut rien faire pour son prince, ni pour
 « lui-même, ni pour ses enfants, ni donner un verre
 « de boisson aux pauvres. »

M. Jacob, à propos de ce passage, fait le com-
 mentaire suivant : « Cette augmentation de revenu,
 « que l'évêque établit en termes qui ne se font pas
 « remarquer par leur précision, est cependant di-
 « gne d'attention. L'époque où son père afferma
 « la ferme en question (située dans le Lincolnshire),
 « à raison de trois ou quatre livres par an, peut se

« rapporter à l'époque de la bataille de Blackheath,
« qui fut livrée sous le règne de Henri VIII, en
« 1497, c'est-à-dire cinquante ans avant la prédica-
« tion de ce sermon, lorsque la même ferme était af-
« fermée seize livres ou au delà. Cette augmentation
« dans la rente de la terre s'élevant à 400 ou 500 0/0
« doit être cependant, jusqu'à un certain point,
« plus apparente que réelle, à cause des altérations
« considérables qui s'opérèrent, pendant cet inter-
« valle, dans la valeur des monnaies. Sous le règne
« de Henri VII, avec une livre pesant d'argent, on
« frappait quarante-cinq pièces d'un schelling, et
« vingt schellings formaient une livre sterling. A
« l'époque du règne d'Edouard VI, où prêcha Lati-
« mer (car avant la mort de ce prince il y eut une
« amélioration), les espèces monnayées avaient été
« altérées, et avec une livre d'argent on frappait
« 72 schellings. La livre de 1497 ne valait que
« 26 schellings 8 pence de notre monnaie actuelle, et
« la livre de 1548 ne valait pas plus de 17 schellings
« 8 pence; et conséquemment l'augmentation no-
« minale de la rente, de 4 à 16 livres, n'était réelle-
« ment que de 5 livres 6 schellings 8 pences à
« 14 livres 2 schellings, c'est-à dire d'un peu plus
« de 160 0/0. C'est là une augmentation beaucoup
« plus probable que celle qu'on pourrait inférer
« des simples termes du sermon (1). »

Dans cet exposé, M. Jacob paraît s'être trompé

(1) JACOB, *Histoire des métaux précieux*, t. II, p. 78 et 79.

complètement sur la portée des chiffres. Sous le règne de Henri VII, avec une livre d'argent, on frappait, non pas 45 schellings, mais 37 schellings 6 pence. A l'époque du règne d'Edouard VI, pendant laquelle prêchait Latimer (en 1548), on frappait avec une livre pesant d'argent, non pas 72 schellings, mais 6 livres 12 schellings, et sur cette somme on prélevait 4 livres 4 schellings pour droit de seigneurage. La livre sterling de 1497 valait, non pas 26 schellings 8 pence, mais 31 schellings, et la livre sterling de 1548 valait, non pas 17 schellings 8 pence, mais 9 schellings 3 pence $\frac{3}{4}$ (1). Conséquemment, l'augmentation nominale de la rente de 4 à 16 était en réalité de 4 livres 5 schellings à 7 livres 9 schellings, soit environ 20 0/0, au lieu de l'augmentation imaginaire de 160 0/0, que M. Jacob porte au crédit du Potose. Une augmentation de 20 0/0 sur le revenu d'une ferme, isolément, à cinquante ans de distance, ne donne naturellement aucune indication relativement à la hausse ou à la baisse des prix généraux.

« L'évêque, ajoute M. Jacob, ignorait évidemment
 « que l'influence de l'or et de l'argent importés du
 « nouveau monde produisait une augmentation pro-
 « gressive dans les prix, et comme d'autres individus,
 « à cette époque, il recherchait avec plus de zèle

(1) V. HARRIS, *Sur l'argent et la monnaie*, II^e partie, p. 2.
 — L'argent est supposé ici à 5 shill. 2 pence l'once, prix de la monnaie fabriquée avant 1816.

« que de sagacité la cause de ce phénomène extraor-
 « dinaire. Ce phénomène, il l'attribue (et il regarde
 « cela comme un grand malheur) à la clôture des
 « terres, au libre pacage des moutons, aux reven-
 « deurs, aux accapareurs et à toute autre cause que
 « la cause véritable, qu'il avait complètement perdue
 « de vue ou ignorée, dans la chaleur de sa haine
 « contre ses voisins. »

Je soupçonne que le jugement de Latimer n'était pas en défaut autant que l' imagine le commentateur ; le zèle de ce dernier s'attaquait à bon droit à l'une des fraudes les plus éhontées dont l'histoire fasse mention. En 1497, la livre sterling en argent équivalait à 31 schellings de notre monnaie actuelle ; en 1548, elle équivalait seulement à 9 schellings trois pence $\frac{3}{4}$; et en 1551, grâce à une nouvelle altération et à une nouvelle dépréciation, les monnaies d'argent n'étaient plus guère que de simples jetons, la livre sterling ne valait plus que 4 schellings 7 pence $\frac{3}{4}$! L'avilissement arriva à un tel point, que la valeur monétaire de l'argent fut élevée à la moitié de celle de l'or ; on frappa alors la même quantité de pièces de monnaie avec une livre d'or et 2,011 d'argent fin. Avec une livre d'argent, dont on faisait l'année précédente 7 liv. st. 4 schellings, on frappa 14 liv. st. 8 schell. ! Latimer, bien que prédicateur de la cour, n'ignorait ni cette fraude, ni les conséquences qui en résultaient.

Écoutez ses sarcasmes dans un sermon qu'il prononça en mars 1549, et qui paraît avoir échappé à

l'attention de M. Jacob. « Nous possédons, dit-il, « aujourd'hui un joli petit schelling, un très-joli « schelling, assurément. Je n'en ai qu'un, je crois, « dans ma bourse, et l'autre jour je le cédaï presque « pour un vieux sou, et c'est pour cette valeur, je « l'espère, que quelques personnes prendront les « schellings. Je ne puis découvrir le titre de l'ar- « gent; mais il y a une belle maxime imprimée : « *Timor Domini fons vitæ vel sapientiæ.* » Dans le « sermon suivant, il s'exprime en ces termes. « On « m'a toujours accusé d'être séditieux. Et savez- « vous pourquoi? J'ai eu le malheur, dans mon « dernier sermon, de faire quelques plaisanteries sur « le nouveau schelling, pour récréer mon auditoire, « et de raconter comment j'aurais volontiers cédé « mon schelling tout neuf contre un vieux sou; pour « ce fait, j'ai été noté comme orateur séditieux. J'ai « maintenant trouvé un confrère, un complice de sé- « dition. Et quel est-il? Le prophète Isaïe. Je n'ai parlé « que d'un joli petit schelling, mais il s'adressait à « Jérusalem sur un autre ton, et il eut la hardiesse de « se mêler de ses monnaies. Orgueilleuse et hautaine « cité, lui dit-il; *argentum tuum versum est in sco-* « *riam*; ton argent est changé, en quelle matière? « en scorie, *in scoriam?* en laitier. Ah! misérable « séditieux! qu'avait-il à voir à la fabrication de la « monnaie? que n'abandonnait-il le blâme, en pa- « reille matière, à quelque directeur de la police? « Ton argent n'est qu'une vile scorie, ton argent « n'est pas de bon aloi, il est altéré, il est transformé.

« Tu as là de bon argent ! En quoi cela regardait-il
« Isaïe ? Merci de moi ! il découvrit dans ce système
« un texte théologique ; il les menaça de la ven-
« geance divine ; il pénétra jusqu'au fond de la
« question , qui était l'avarice. Il s'aperçut qu'il y
« avait là deux points : ou que l'avarice était la cause
« (et c'était son devoir de la blâmer), ou d'ailleurs
« que cela tendait au dommage du pauvre peuple ;
« car l'abaissement de l'argent métallique faisait
« renchérir toutes les denrées du royaume. Isaïe
« l'imputait aux Juifs comme un crime. Assurément
« on peut l'appeler un maître séditieux ; n'était-ce
« pas un séditieux de leur dire ainsi la vérité à leur
« face (1) ? »

J'ai cité en entier ces singuliers passages qui tendent peut-être à tempérer l'aridité de la discussion que je poursuis en ce moment, et je l'ai fait surtout dans le but de vous démontrer, que la cause réelle de la hausse apparente des prix qui s'est produite pendant la première moitié du xvi^e siècle doit être attribuée, ainsi qu'elle l'était alors généralement, aux honteuses altérations commises dans le poids et le titre des monnaies, et non aux quantités plus considérables de métaux provenant des mines du nouveau monde. Si l'argent était aujourd'hui notre seul étalon légal et que demain il fût rendu un acte du Parlement, ordonnant qu'une pièce de trois pence fût reçue couramment pour un schelling,

(1) Cité par HARRIS, II^e partie, p. 8.

dès ce jour même, les prix des denrées quadruplèrent. Mais ce serait exactement la même chose qu'ordonner d'allier la quantité d'argent fin, contenue dans une pièce de trois pence, à un métal de moindre valeur et d'en faire frapper un schelling. La dimension et l'alliage de la pièce monnayée ne sont rien, la valeur réside exclusivement dans la quantité de métaux précieux qu'elle contient. Les créanciers, les détenteurs d'annuités, les créanciers hypothécaires, les propriétaires de terres, toutes les classes de la société, excepté les débiteurs, seraient frustrés, tous les contrats stipulés en espèces seraient éludés par ce moyen, mais les prix nominaux hausseraient ; et la terre qui se loue aujourd'hui 4 liv. st. se louerait 16 liv. st., tout comme du temps de l'évêque Latimer. Je n'ai pas besoin, sans doute, d'ajouter que le propriétaire de la terre ne retirerait aucun profit de cette fraude ; après une déception si désastreuse ses 16 liv. st. ne lui procureraient pas une plus grande quantité de denrées que ne le faisaient autrefois ses 4 liv. st. ; ses quatre pièces de trois pence, quelque nom que vous leur donniez, ne lui permettraient d'acheter que ce qu'il aurait acheté autrefois pour un schelling.

Avant la fin de 1551 ces abus furent réformés, et les monnaies reprirent une valeur plus que quadruple de la monnaie altérée de la même dénomination. Le titre légal, adopté à ce moment, se rapproche tellement de celui qui fut établi plus tard d'une façon permanente dans l'acte 43 du règne d'Elisabeth,

qu'il est inutile de fatiguer votre attention pendant la dernière partie de cet examen, à remarquer la différence entre la valeur ancienne et la valeur actuelle de la monnaie.

Malheureusement, sur les vingt-neuf années qui s'écoulèrent entre la découverte du Potosé et la hausse générale des prix en Europe, l'évêque Fleetwood n'a conservé que les prix de onze années, et ce qui est très-remarquable, on n'en trouve pas moins de dix où le prix du blé est porté à 8 schell. le quarter. Fleetwood explique que le prix ne resta pas exactement à ce chiffre, mais les variations sont tellement insignifiantes, que c'est à ce prix même que dans les dix années en question, les propriétaires convinrent d'évaluer le blé, en passant leurs baux avec les fermiers.

Si le but de Fleetwood a été, ainsi qu'il nous semble, de présenter seulement les années où les prix ont été plus bas ou plus élevés que de coutume, nous pouvons présumer, d'après son silence, qu'aucune hausse générale n'eut lieu dans la valeur monétaire du blé. La moyenne des onze années dont il fait mention est de 8 schellings 10 pence $\frac{1}{2}$.

En 1548, d'après les Mémoires ecclésiastiques de Strype, le blé se vendait 6 schell. 8 pence le quarter; l'orge, la drèche, le seigle, 5 schell.; les pois et les fèves, 4 schell.; mais l'ignoble altération des monnaies qui eut lieu, à cette époque, ne nous permet pas d'établir un calcul exact sur la valeur actuelle de ces chiffres.

En 1553 (première et deuxième années du règne de Philippe et Marie), il fut rendu un acte ordonnant, « que lorsque le prix ordinaire de blé n'excédera pas « 6 schellings 8 pence par quarter, celui du seigle « 4 schellings, et celui de l'orge 3 schell. par quarter, « ces trois espèces de céréales peuvent être exportées « en tous pays, excepté chez les ennemis du roi et « de la reine (1). »

Nous pouvons conclure de cet acte que ces prix étaient regardés comme ordinaires ou moyens, ou du moins comme raisonnables et modérés. Le prix réel du blé en 1533, ainsi que nous l'apprenons par le *Chronicon preciosum*, était de 8 schell. par quarter.

En 1554 la reine Marie accorde 20 marcs, soit 13 liv. sterl. 6 schell. 8 pence, pour la pension et l'entretien annuel d'un étudiant en droit (2).

Le prix d'un bon mouton en 1557 est fixé par Fleetwood à 2 schell. 6 pence, prix inférieur à celui porté sur l'inventaire de Wolsey en 1530, et à celui du tarif d'Edouard II, en 1315 (3).

En 1559, la reine Elisabeth donnait à son médecin ordinaire un traitement de 100 liv. sterl. par an; mais les traitements des professeurs dans les deux universités restèrent à 40 liv. sterl., chiffre fixé par Henri VIII (4).

C'est vers 1563, je pense, que nous commen-

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. II, p. 96.

(2) *Ibid.*, p. 97. — (3) *Ibid.*, p. 103. — (4) *Ibid.*, p. 106.

cons à découvrir quelques faibles indices de la hausse générale et soutenue des prix, qui était près de se produire ; en effet, par une ordonnance de cette année (la cinquième du règne d'Elisabeth), l'exportation est permise, lorsque le blé atteint 10 schell. le quarter, le seigle, les pois et les fèves 8 schell. ; la drèche 6 schell. 8 pence. Nous pouvons en conclure que ces prix étaient alors considérés comme ordinaires ou modérés. La même année, dans un traité passé entre l'Angleterre et l'Ecosse pour la punition des vols commis sur les frontières, les prix sont fixés comme il suit pour les bestiaux et les moutons :

Un bœuf au-dessus de quatre ans.....	40 sch.
Une vache.....	30
Un bœuf au-dessus de deux ans.....	30
Un vieux mouton.....	6
Un porc (ou un jeune mouton).....	3

Ces prix, en faisant la part de la différence dans la valeur des espèces monnayées, ne dépassent que faiblement ceux que nous avons déjà cités (1).

En 1563 fut promulgué le premier statut pour le soulagement des pauvres ; et il en fut rendu un second destiné à régler le salaire des domestiques ; ce dernier établit « que le salaire fixé dans les anciens actes est maintenant devenu insuffisant à

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. II, p. 117 et 118

« raison de l'augmentation de prix de toutes les den-
« rées nécessaires à la vie depuis cette époque (1). »
Ceci nous semble fournir la preuve incontestable,
que l'élévation progressive des prix généraux avait
alors commencé, élévation qui paraît si manifeste
dans les dix années postérieures et dont je cherche-
rai bientôt à examiner les causes.

Humboldt (2) a calculé que la quantité moyenne
annuelle des métaux précieux pendant la période que
nous avons examinée, s'était élevée à 2,291,666 liv.
sterling, ce qui, pour les 28 années expirant en
1573, donne un total de 64,166,548 liv. sterling,
somme presque équivalente à la masse existant pri-
mitivement avant la découverte de l'Amérique,
telle qu'elle a été évaluée par M. Jacob, en y ajout-
tant toutes les quantités importées après la décou-
verte et antérieurement à l'année 1545.

J'espère avoir ainsi établi parfaitement les pro-
positions qui m'ont servi de point de départ (3) en
prouvant :

1° Que pendant la période qui a suivi immé-
diatement la découverte des mines de l'Amérique,
une augmentation considérable eut lieu dans la
masse des métaux précieux qui circulaient aupara-
vant dans le monde commercial, mais que cette
augmentation ne fut accompagnée que d'une aug-

(1) ANDERSON, *Histoire du commerce*, t. II, p. 119.

(2) *Essai politique*, liv. IV, chap. XI.

(3) Voir plus haut, Lettre X.

mentation insignifiante, ou même nulle, des prix généraux en Angleterre ; et

2° Que pendant la période qui s'écoula entre la découverte du Potosé et la réduction considérable qui eut lieu dans les frais de production de l'argent, période pendant laquelle la masse des métaux précieux reçut encore de nouveaux accroissements, il n'y eut pas de hausse générale des prix marquée ou sensible.

LETTRE XIV.

Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Période de 1574 à 1650, époque à laquelle paraît avoir cessé la première hausse des prix qui suivit la découverte des mines.

Nous sommes arrivés maintenant au moment où les prix généraux ont atteint un niveau beaucoup plus élevé, niveau qu'ils ont toujours conservé depuis (bien que, naturellement, à travers de nombreuses variations).

Le prix moyen du blé, ainsi que nous l'avons vu, était (en monnaie de nos jours) :

	liv.	st.	sch.	d.
De 1339 à 1416, de.....	1	5	9	1/3
1423 à 1451.....	1	1	3	1/3
1453 à 1492.....	»	14	1	
1494 à 1545.....	»	14	5	
1551 à 1562.....	»	8	10	1/2

Pour 1575 et les quatre années qui précèdent, dans lesquelles les prix sont mentionnés (1), la moyenne paraît avoir été de . . . 1 l. s. 2 s. 2 d.

En 1583 le prix était de . . . » 17 2

Ceci nous donne les prix d'une année quelconque ; si l'on divise le reste de la période en intervalles décennaux, on trouve les moyennes suivantes :

	liv.	st.	sch.	d.
De 1584 à 1593 (inclusivement)	1	1	3	1/2
1594 à 1603 —	1	14	2	
1604 à 1613 —	1	9	9	
1614 à 1623 —	1	14	10	1/2
1624 à 1633 —	1	18	10	1/4
1634 à 1643 —	2	»	5	1/2
1644 à 1653 —	2	6	4	1/4

Dans le même temps qu'avait lieu en Europe cette élévation considérable des prix, la quantité moyenne annuelle des métaux précieux (en prenant pour base l'évaluation de M. Humboldt (1) était :

De 1545 à 1600, de 2,291,666 liv. st., ce qui donne pour les 27 années, expirant en 1600.	liv. st. 61,874,982
De 1600 à 1700, la quantité annuelle est évaluée à 3,333,333 liv. st., ce qui, pour les 53 années restantes de la période en question, donne.....	176,666,649
Ensemble.....	<u>238,541,631</u>

(1) Voir MALTHUS, *Principes d'économie politique*, 2^e édit., p. 241.

(2) *Essai politique*, liv. IV, chap. XI.

Or, nous avons vu que dans les deux périodes antérieures soumises à notre examen (à savoir celles de 1492 à 1545 et de 1545 à 1573), l'augmentation dans la quantité des métaux précieux *n'a pas* produit une hausse générale des prix. Ici nous avons une augmentation encore plus considérable, qui *est* accompagnée de cette hausse. Dans les périodes antérieures nous trouvions les mêmes antécédents, mais sans qu'ils eussent cette conséquence. Si la hausse des prix, pendant cette dernière période, était spécialement le résultat produit par l'augmentation des quantités, pour quelle raison un pareil effet n'était-il pas sensible auparavant, au moins dans une certaine proportion? Des causes semblables doivent produire des effets semblables. Si le prix des céréales avait triplé par suite de ce fait, que la quantité d'argent avait augmenté dans une proportion triple, pourquoi n'avait-il pas doublé, lorsque la quantité d'argent avait doublé? N'y a-t-il pas là quelque raison de douter que ces phénomènes se trouvent dans les relations de cause et d'effet, et ne vaut-il pas la peine de rechercher si tous deux ne sont pas des effets indirects résultant d'une cause qui leur est commune, c'est-à-dire un changement dans les frais de production, une modification dans les relations des métaux à l'égard du travail et du capital qui les produisaient? C'est là une cause, ainsi que nous l'avons vu lorsqu'il s'est agi d'autres denrées, tout à fait suffisante pour produire cet effet, pour expliquer une altération de la valeur relative, indépendamment

d'un changement quelconque dans les quantités relatives réelles des métaux et des denrées, prises en masse.

En poursuivant cet examen, nous devons maintenant détourner un moment notre attention de l'Europe et des prix européens, pour la reporter sur l'Amérique et les opérations ayant pour but l'exploitation de mines, opérations qui se continuèrent pendant la période dont nous avons parlé.

Jusqu'en 1525, l'Europe reçut peu d'argent de l'Amérique. Les importations consistèrent principalement dans la quantité d'or que les premiers conquérants purent obtenir des indigènes par la persuasion ou la violence. Ceux-ci semblent y avoir attaché peu de valeur. Après la conquête du Mexique et du Pérou, on entreprit avec ardeur l'exploitation des mines d'argent, et la quantité de ce métal importée en Europe dépassa les importations d'or, dans la proportion de 60 à 1. L'argent était alors l'étalon de la monnaie dans toutes les contrées de l'Europe.

Ce métal, ainsi que je l'ai déjà dit, se trouve rarement, au moins en quantités considérables, à l'état natif; il se combine ordinairement, en petites proportions, avec d'autres substances minérales. Le Cerro de Potosi donnait, dit-on, primitivement, 50 0/0 d'argent pur, c'est-à-dire la moitié du poids du minerai. Mais la richesse des minerais diminua à mesure qu'on poussa plus avant les travaux d'exploitation.

Humboldt nous apprend que, de 1574 à 1589, la richesse moyenne de ces mines diminua dans la proportion de 170 à 1. La quantité moyenne d'argent extraite au Mexique d'un quintal de minerai (100 liv. pesant) était, dit-on, de trois à quatre onces. La nature et les qualités diverses des minerais, les opérations et les procédés nécessaires pour les arracher aux entrailles de la terre et en séparer ensuite l'argent, sont exposés avec soin par Humboldt dans son admirable *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne* (1), auquel je dois vous renvoyer, mon dessein n'étant pas d'entrer ici dans tous ces détails. Quelques explications sont cependant indispensables.

De 1545 à 1571 les minerais du Potosé étaient tous traités par le fondage. Voici la description du procédé : Des fourneaux portatifs avaient été construits sur les montagnes qui environnent la ville de Potosé, où le vent soufflait avec impétuosité. Ces fourneaux étaient des tuyaux cylindriques d'argile, très-grossièrement faits et percés d'un grand nombre de trous. Les Indiens jetaient dans ces tuyaux, couche par couche, du minerai d'argent, de la galène et du charbon de bois, et le courant d'air qui pénétrait par les trous dans l'intérieur du fourneau excitait la flamme et lui donnait une intensité considérable. Si le vent soufflait trop fort et que l'on consumât trop de combustible, on reportait les fourneaux dans des endroits plus bas.

(1) Liv. IV, chap. xi.

Les masses argentifères, ainsi obtenues, étaient soumises de nouveau à la fusion dans les cabanes des Indiens. Le feu était mis en activité par dix ou douze individus à la fois, au moyen de tuyaux de cuivre de la longueur d'une verge ou deux, et percés d'un très-petit trou à l'extrémité inférieure; mais il restait toujours dans les *scories*, une quantité considérable d'argent qui ne se combinait pas avec le plomb (1).

C'est à l'aide de ces méthodes grossières que furent obtenues les premières quantités d'argent qui arrivèrent sur les marchés d'Europe. Mais un perfectionnement important était à la veille de s'accomplir, perfectionnement qui augmenta considérablement la quantité d'argent et diminua, dans une proportion correspondante, les frais de production nécessaires pour se le procurer.

« L'application de l'amalgamation aux minerais
 « argentifères et l'emploi du procédé ingénieux en
 « usage aujourd'hui, auquel nous sommes redeva-
 « bles de la plus grande partie des métaux précieux
 « existant en Europe, ou qui ont reflué de l'Europe
 « sur l'Asie, ne remontent pas plus loin que l'année
 « 1587. Ce procédé fut découvert au Mexique par
 « un mineur de Pachuca, nommé Bartholome de
 « Medina. D'après les documents conservés dans les
 « *Archives des dépêches générales des Indes*, et les re-
 « cherches de don Juan Diaz de La Calle, il ne peut
 « rester de doute sur le véritable auteur de cette

(1) HUMBOLDT, *Essai politique*, liv. IV, chap. XI.

« découverte, attribuée tantôt au chanoine Henri-
« quez Garces, lequel, en 1566, commença à ex-
« ploiter les mines de mercure du Huancavelica, et
« tantôt à Fernandez de Velasco, qui, en 1571, in-
« troduisit l'amalgamation au Pérou. Il n'est pas
« aussi certain, cependant, que Medina, né en Eu-
« rope, n'eût pas déjà fait des expériences sur ce
« procédé avant d'arriver à Pachuca. L'amalgama-
« tion à froid fut trouvée si avantageuse au Mexique,
« qu'en 1562, cinq ans après la première décou-
« verte du procédé de Medina, il y avait déjà trente-
« cinq ateliers à Zacatecas, dans lesquels les mine-
« rais étaient traités par le mercure (1). »

On ne peut estimer trop haut l'importance de cette découverte pour l'industrie minière, mais on ne peut guère établir exactement dans quelle mesure elle réduisit les frais de production de l'argent. La réduction, toutefois, doit avoir été très-considérable. Suivant Humboldt, la proportion d'argent extraite de ces minerais à l'aide du mercure était dans le rapport de 3 1/2 à 1 comparée à celle produite par le procédé du fondage (2). La quantité d'argent, en réalité, varie directement avec la quantité de mercure, et la valeur du premier de ces métaux dépend autant du prix du mercure, que la valeur du fer dépend du prix des matières combustibles. « La quantité d'ar-
« gent, dit Humboldt, ne dépend pas tant de l'a-

(1) HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne* (traduct. de BLAK), t. III, p. 253.

(2) HUMBOLDT, *ibid.*, t. III, p. 250.

« bondance et de la richesse intrinsèque des minerais,
 « que de la facilité avec laquelle les mineurs se pro-
 « curent le mercure nécessaire pour l'amalgama-
 « tion (1). »

Il n'existe sur le globe qu'un petit nombre de mines de vif-argent. Après cette découverte, l'Amérique en tira des quantités très-insuffisantes et à grands frais, principalement d'Almaden en Espagne.

Enfin en 1567, on découvrit, au Pérou, la fameuse mine de Huancavelica (2), dont le cinabre avait été longtemps employé par les Incas pour se tatouer. L'exploitation de cette mine par la couronne d'Espagne ne commença qu'au mois de septembre 1570, un an avant que Fernandez de Velasco n'introduisit au Pérou le procédé de l'amalgamation (3). Les mineurs du nouveau monde se procurèrent ainsi abondamment une substance qui, de toutes, leur était

(1) HUMBOLDT, *Essai politique*, t. III, p. 375.

(2) C'est de cette mine qu'ont été extraites, entre 1570 et 1645, les quantités suivantes de mercure :

De 1570 à 1576.....	9,137 quintaux.
1576 à 1586.....	60,000
1586 à 1589.....	31,500
1590 à 1598.....	59,850
1599 à 1603.....	20,000
1604 à 1610.....	19,000
1611 à 1615.....	30,000
1616 à 1622.....	59,463
1623 à 1645.....	96,000

(3) HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 310.

la plus nécessaire pour les mettre à même de continuer leurs opérations.

Velasco ayant proposé au vice-roi du Pérou d'introduire au Potosé le procédé de l'amalgamation, réussit dans sa tentative en 1571, et sur la quantité de mercure produite par la mine de Huancavelica, vers la fin de xvi^e siècle, plus de 6 à 7 mille quintaux furent consommés dans l'exploitation des mines du Potosé (1). Les minerais qui avaient été abandonnés pendant les premières années, comme trop peu productifs pour être soumis à la fusion dans les fourneaux portatifs, furent alors exploités avec bénéfice. On se mit de nouveau en quête de vieilles voitures à bras, pour transporter les minerais qu'on avait abandonnés jadis comme improductifs, et qu'on soumit alors à l'action de nouveaux procédés.

Maintenant, remarquez bien les *dates* de ces découvertes et de ces perfectionnements, et reportez-vous encore une fois aux prix des céréales en Angleterre.

De 1545 à 1571, l'argent est extrait des mines par le procédé du *fondage*, et nous voyons que les mines les plus riches, seulement, peuvent être mises en valeur par ce procédé, en même temps que la richesse moyenne des mines américaines ne dépasse pas trois ou quatre onces d'argent par quintal de minerai. En 1554 (par les statuts 1 et 2 de

(1) HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 377.

Philippe et Marie, chap. v), l'exportation du blé est interdite, excepté dans le cas où le prix du froment n'excède pas 6 schell. 8 d., le seigle 4 schell. et l'orge 3 schell. par quarter, la monnaie étant presque à notre titre actuel.

En 1557, un mineur mexicain découvre la méthode pour traiter par le mercure les minerais argentifères. En 1558 (par l'acte I d'Elisabeth, chap. 11), le blé s'élève à 23 schell. par quarter, mais l'exportation des céréales est encore permise, lorsque le prix du froment ne s'élève pas au-dessus de 6 schell. 8 d., le seigle au-dessus de 4 schell. et l'orge de 3 schell. par quarter. Ces derniers prix paraissent cependant pouvoir être considérés comme une moyenne raisonnable, à la fois, pour les producteurs et pour les consommateurs.

En 1562 nous trouvons 35 mines exploitées au Mexique, où l'on mettait en pratique l'*amalgamation à froid*. En 1563 (par le 5^e statut d'Elisabeth), l'exportation des céréales est autorisée lorsque le prix du froment n'excède pas 10 schell., le seigle, les pois et les fèves 8 schell., et la drêche 6 schell. 8 d. par quarter. Ces prix étaient donc alors regardés comme raisonnables et modérés, ainsi que l'avaient été antérieurement ceux de 6 schell. 8 d., 4 et 3 schell.

En 1570, on commence à exploiter la riche mine de vif-argent de Huancavelica dans l'Amérique du sud, et en 1571 on introduit au Pérou le procédé de l'amalgamation auquel on soumet les minerais du Potose.

En 1573 (par le 8^e statut d'Elisabeth), vers l'époque de la fête de Saint-Pierre aux Liens, le blé se vendait à Londres à raison de 3 schell. 3 d. le boisseau; mais peu de temps après le prix haussa jusqu'à 4 schell. 4 d., 5 schell. 6 d., 6 schell. 6 d. et 7 schell. 9 d. (ce qui équivalait à 26 schell., 34 schell. 8 d., 44 schell., 52 et 62 schell. le quarter), prix qui se maintinrent longtemps encore; et cependant *il ne manquait rien à celui qui ne manquait pas d'argent* (1). Suivant Fleetwood, en 1574, le prix du blé était à 40 schell. le quarter; en 1587, à 3 schell. 4 d.; le salaire journalier ordinaire en 1575 était de 8 d.

En 1586 et 1590 on découvrit de nouvelles méthodes d'application du mercure à l'exploitation des mines (2), et l'on commença à employer l'amalgamation à chaud. En 1593 (par le 35^e statut d'Elisabeth, chap. vii), l'exportation du froment était permise lorsque le prix ne dépassait pas 20 schell. le quarter, prix regardé alors comme juste et raisonnable, ainsi que l'avait été celui de 10 schell. en 1563. Ce prix, en 1604 (par le statut de Jacques I^{er}, chap. xxv), s'élève à 26 schell. 8 d.; en 1623 (par le 21^e statut du même roi, chap. xxviii), à 32 schell., et en 1627 (par le 3^e statut de Charles I^{er}, chap. iv), il reste au même taux; tandis

(1) *Véritable Relation des enchérissements de subsistances et des disettes les plus remarquables*, etc., 1748, cité par M. JACOB, dans son *Histoire des métaux précieux*, t. II, p. 74.

(2) HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*.

qu'une ordonnance de Cromwell (en 1656) le porte à 40 schell. le quarter. En 1601, le taux du salaire journalier était de 10 pence ; en 1651 il monta à 1 schell. 2 pence (1). En un mot, il

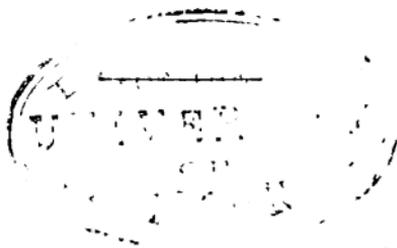
(1) On a la preuve que cette hausse de prix ne fut pas restreinte à l'Angleterre, ni aux céréales uniquement, par le tableau suivant des prix en France, extrait et abrégé par M. JACOB, d'après un livre publié à Paris, en 1746, par DUPRÉ DE SAINT-MAUR, et qui a pour titre : *Essai sur les monnaies, ou Réflexions sur le rapport entre l'argent et les denrées* :

ARTICLES.	ANNÉE.	PRIX.			ANNÉE.	PRIX.		
		l.	st.	sc. d.		l.	st.	sc. d.
Le setier de blé.	1492	»	15	»	1588	8	14	»
Mouture du setier.	»	»	1	2	1587	»	5	10
Un pigeon.	1494	»	»	6	1588	»	7	2
Un lapin.	»	»	3	»	»	»	17	»
Un chapon.	»	»	3	»	»	»	17	»
Un cochon.	»	»	6	»	»	4	2	»
Le cent de harengs.	»	»	16	8	1587	3	10	»
Le setier de blé.	1495	»	11	5	»	6	5	»
Id.	1499	1	6	8	1588	9	»	»
Id.	1500	1	10	»	1573	14	15	»
Id.	1501	1	10	»	1575	6	13	4
Un chapon.	»	»	3	»	1578	»	19	»
Une livre de chandelles.	1502	»	1	»	1587	»	7	6.
Une pinte de vin.	»	»	»	4	1577	»	3	»
Id. d'huile.	»	»	1	10	»	»	11	»
Une voie de bois à brûler.	»	»	18	4	1575	4	15	»
Un minot de charbon.	1503	»	1	7	1572	«	8	»
Une livre de beurre.	»	»	»	10	1578	»	5	6
		8	10	4		62	15	4

Cette hausse de prix, qui dépasse, dans une si grande proportion, celle qui eut lieu en même temps en Angleterre, était due en partie à l'altération des monnaies d'argent dans la période intermédiaire.

semble que la valeur des céréales aurait augmenté, avec chaque perfectionnement dans le mode d'exploitation des mines, ou, ce qui revient au même, avec chaque diminution dans les frais de production de l'argent.

J'espère avoir maintenant suffisamment établi la troisième proposition avancée dans ma dixième lettre, à savoir que pendant la quatrième période, celle qui suivit l'adoption générale de l'amalgamation, l'accroissement continu de la quantité d'argent (différant en cela de l'accroissement qui eut lieu dans les deux premières périodes) fut accompagné d'une hausse considérable et permanente des prix ; et qu'ainsi nous avons de très-fortes raisons pour conclure que l'élévation générale des prix qui se produisit alors devait être attribuée à une cause particulière à cette quatrième période, c'est-à-dire à la diminution des frais de production de l'argent, et que l'augmentation de quantité, au lieu d'être la cause efficiente de la hausse des prix, n'était simplement qu'un résultat indirect.



LETTRE XV.

Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Siècle embrasant l'intervalle de 1650 à 1750, époque d'une seconde hausse générale des prix.

Vous devez vous rappeler que ma quatrième proposition était : « Que pendant le siècle qui succéda
« à 1650, époque où les prix, suivant Humboldt, pa-
« raissent avoir atteint leur maximum de hausse, les
« augmentations dans la quantité d'argent devinrent
« plus considérables qu'on ne les avait encore vues,
« sans qu'aucun changement important eût lieu
« dans les frais de production, et que les prix géné-
« raux *ne dépassèrent pas* ceux de la période im-
« médiatement précédente; et, *en dernier lieu*,
« qu'une seconde réduction dans les frais de pro-
« duction de l'argent, qui eut lieu à la moitié du
« xviii^e siècle, fut suivie d'une seconde hausse des
« prix. »

Ceci me semble compléter l'argumentation et rendre positivement certain que la hausse des prix dans les deux cas, et leur maintien à un niveau plus élevé, doivent être attribués, non pas à une augmentation dans la quantité des métaux, mais à la diminution de leurs frais de production.

En nous reportant encore aux tables d'Oxford et prenant les moyennes de dix années, les prix du

froment, pendant le siècle postérieur à 1653, sont les suivants :

	liv. st.	sch.	d.
De 1654 à 1663.....	2	3	3 1/4
1664 à 1673.....	1	13	6 3/4
1674 à 1683.....	1	19	8 3/4
1684 à 1693.....	1	13	11
1694 à 1703.....	2	2	6
1704 à 1713.....	1	18	9 3/4
1714 à 1723.....	1	13	8
1724 à 1733.....	1	14	3 1/4
1734 à 1743.....	1	13	10 1/2
1744 à 1753.....	1	9	9 1/2

On le voit, ces prix ne dépassent pas les prix moyens de la période de 1563 à 1653; mais les importations de métaux précieux pendant le siècle que nous examinons furent beaucoup plus considérables.

Humboldt évalue les augmentations dans la quantité des métaux précieux, de 1600 à 1700, à 3,333,333 liv. st. par an, ce qui, pour 47 ans, donnerait un total de..... liv. st. 156,066,651

Et, de 1700 à 1750, à 4,687,500 liv. st. par an, ce qui donnerait, pour 50 ans, un total de..... 234,375,000

Et, pour les trois années suivantes, à 7,354,106 liv. st. par an..... 22,062,498

Ce qui donne l'énorme somme de.... 413,104,149

Cependant il paraît que les prix généraux ne furent pas sensiblement affectés par ces augmenta-

tions, sans précédents, de la quantité des métaux précieux.

Nous avons vu que le salaire, en 1601, était de 10 pence par jour; et Arthur Young (1) n'évalue le prix moyen de la main-d'œuvre, pendant tout le xvii^e siècle, qu'à 10 pence 1/2. Il réduit les prix du blé, tels qu'ils sont mentionnés dans les tables de Windsor, à la moyenne suivante :

	Par quarter.		
	liv.	st.	d.
Pendant le xvii ^e siècle, à.....	1	18	2
— le xviii ^e siècle, à.....	1	18	7

Ce qui ne donne qu'une hausse de 5 pence par quarter (2), en comprenant dans la moyenne les prix plus élevés qui signalèrent la dernière partie du xviii^e siècle, prix dont je vais m'occuper tout à l'heure. Il ne paraît donc y avoir aucune raison de conclure que l'importation considérable et continue de l'argent ait produit aucun effet sur les prix, après la hausse considérable et sensible qui eut lieu à la fin du xvi^e siècle, hausse qui résulta, ainsi que nous l'avons vu, de la réduction dans les frais de production.

Hume, qui écrivait en 1778, fait observer « qu'il « paraît avoir existé deux époques où les prix ont « haussé considérablement en Angleterre, à savoir : « sous le règne d'Elisabeth, époque à laquelle on a

(1) *Annales de l'agriculture*, n^o 270, p. 88.

(2) *De la valeur progressive de la monnaie*, p. 75.

« calculé qu'ils avaient doublé, et dans le siècle actuel. Entre ces deux périodes, ajoute-t-il, il semble « qu'il y ait eu stagnation (1) ». La raison qu'il donne de ce fait, « c'est que l'industrie, pendant la « période intermédiaire, semble avoir progressé « aussi rapidement que la quantité d'or et d'argent, « et qu'elle a maintenu le prix des denrées presque « de pair avec la valeur monétaire » (2). Le fait établi par Hume est incontestable; mais la raison qu'il en donne semble ne reposer que sur une pure supposition. Comment voit-on que l'industrie se soit plus maintenue de pair avec la quantité d'argent, depuis le règne d'Elisabeth jusqu'à celui de George III, qu'elle ne le fit du règne de Henri VII à celui d'Elisabeth; et pourquoi, sous ce rapport, l'argent serait-il différent de toutes les autres denrées? En ce qui concerne sa valeur, pourquoi différerait-il du fer et des autres métaux, dont la valeur permanente, quelle que soit leur quantité relativement à l'industrie, hausse ou baisse en même temps que leurs frais de production? Vous voyez le fer, à une certaine époque, se payer 6 liv. st. la tonne, à une autre époque 2 liv. st., à une troisième époque rester à un prix constant. Serait-ce une raison suffisante pour avancer que, pendant la période intermédiaire, la quantité d'or et d'argent paraît avoir augmenté aussi rapidement que celle du fer, et avoir conservé une valeur presque égale à celle de la mon-

(1) *Histoire d'Angleterre*, append. III. — (2) *Ibid.*

naie? Assurément non. S'il est clairement démontré que la baisse de 6 liv. st. à 2 liv. st. est résultée de la réduction des frais de production du fer, la conclusion naturelle, en ce qui concerne la période intermédiaire, serait que, pendant cette période, les frais sont restés les mêmes.

Mais on peut affirmer que l'élévation des prix, en Angleterre, ne dépendit pas des quantités de lingots importées des mines d'Amérique en Europe, mais de la proportion de ces lingots qui fut convertie effectivement en espèces dans notre pays. Or, quelles furent les quantités de métaux transformées en monnaie?

	liv. st.
La quantité des monnaies frappées en Angleterre, de 1599 à 1619, s'éleva à.....	4,779,314 (1)
De 1619 à 1638, elle s'éleva à.....	6,900,042
De 1638 à 1657.....	7,733,521 (2)
	<hr/>
En tout, à.....	19,412,877

Hume établit, suivant l'autorité du docteur Davenant, qui avait compulsé les registres de la Monnaie, que la somme totale d'espèces frappées entre 1558 et 1659, était de.....

19,832,476

Ce qui ne laisserait, pour la période entre 1558 et 1599, que.....	519,599
--	---------

Si le problème ne peut être résolu en se rappor-

(1) HUME, *Histoire d'Angleterre*, append. au règne de Jacques I^{er}.

(2) *Ibid.*, chap. LXII.

tant aux importations de lingots, ces chiffres qui indiquent la somme de métaux convertis en espèces monnayées en Angleterre ne nous aideront pas assurément à trouver la solution. Si par suite d'une fabrication de monnaies qui ne s'élève guère qu'à un demi-million, de 1558 à 1599, les prix en Angleterre ont été triplés, pourquoi seraient-ils restés stationnaires, comparativement, de 1599 à 1657, avec une fabrication de plus de 19 millions ?

Finalement, considérez ce sujet sous quelque jour et de quelque point de vue que vous vouliez l'envisager, il nous faut toujours revenir aux *frais de production* comme au régulateur suprême du prix des denrées.

LETTRE XVI.

Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Période écoulée depuis 1750 jusqu'à la suspension des paiements en espèces en 1797.

Enfin, après un long intervalle de plus de cent ans, pendant lesquels les prix étaient restés presque stationnaires, malgré les augmentations inouïes jusqu'à ce jour de la richesse métallique de l'Europe, au milieu du XVIII^e siècle, nous assistons à une autre élévation permanente et générale des prix qui n'est guère moins frappante que celle de la fin du XVI^e siècle. La hausse considérable qui s'était produite dans le prix des céréales et des autres sub-

stances alimentaires, à l'époque même qui précéda la publication de la *Richesse des nations* en 1776, est signalée par Adam Smith, qui l'attribue cependant plutôt à une suite de mauvaises récoltes à cette époque, qu'à une baisse de valeur des métaux précieux. « Quant au prix du blé lui-même, dit-il, il a « été pendant les 64 premières années de ce siècle, « et avant cette succession récente et extraordinaire « de mauvaises récoltes, un peu plus bas qu'il n'avait « été pendant les 64 années du siècle précédent. Ce « fait est attesté non-seulement par les tableaux du « marché de Windsor, mais par les règlements « publics de tous les comtés de l'Ecosse, et par les « tarifs de plusieurs marchés en France, recueillis « avec beaucoup de soin et d'exactitude par « MM. Messance et Dupré de Saint-Maur. L'évidence « est plus complète qu'on n'aurait pu l'espérer, dans « une question naturellement si difficile à éclaircir. « Quant au prix élevé du blé, pendant ces dix ou « douze dernières années, on peut l'expliquer suffisamment par les mauvaises récoltes, sans supposer aucune dégradation dans la valeur de l'argent « (métallique). Conséquemment l'opinion que la valeur de l'argent baisse continuellement, ne semble « reposer sur aucune observation solide relativement « aux prix, soit du blé soit des autres denrées alimentaires (1). »

Ce qui paraît avoir trompé cet observateur si pé-

(1) *Richesse des nations*, liv. I, chap. xi. Collect. des principaux économistes ; édit. GUILLAUMIN.

nétrant, à l'égard du phénomène qui s'offrait alors à son observation immédiate, c'est « que la hausse
 « du prix des denrées alimentaires, qui avait donné
 « lieu à tant de raisonnements et de conversations,
 « n'affectait pas toutes ces denrées également (1). »
 Or, *théoriquement* on ne peut nier « que toute
 « hausse dans le prix monétaire des marchandises,
 « qui est due entièrement à la dégradation de la va-
 « leur de l'argent (ou du métal qui constitue la me-
 « sure de la valeur), affectera toutes les marchan-
 « dises également et élèvera leur prix en général (2). »
 Mais alors elle ne produira ce résultat que, *toutes les circonstances restant les mêmes*. Si les frais de production des denrées sont diminués en même temps et dans la même proportion que sont diminués les frais de production des métaux précieux, il n'y aura aucun effet produit sur le prix de ces denrées. Si, d'un autre côté, les frais de production diminuent dans quelques branches d'industrie, tandis qu'ils restent les mêmes ou deviennent plus élevés dans toutes les autres, dans l'un des cas la dégradation de la valeur de l'argent n'aura que peu ou point d'effet, tandis que dans l'autre les prix seront augmentés ou diminués. *Dans la pratique*, pendant qu'une baisse se produit dans la valeur des métaux précieux, *toutes choses ne restent pas les mêmes en*

(1) *Richesse des nations* (édit. de MAC CULLOCH), vol. I, p. 394.

(2) *Richesse des nations*.

général; les frais de production baissent dans quelques branches d'industrie, s'élèvent ou restent stationnaires dans quelques autres; et c'est pourquoi on ne voit jamais se produire une baisse ou une hausse, dans la valeur de *toutes* les denrées en même temps. Et cependant ce fait, loin d'infirmes, corrobore plutôt la doctrine de Smith, qui établit que le changement dans la valeur réelle des métaux précieux, augmente ou diminue le prix de *toutes* les denrées d'une façon identique et générale, lorsque les frais de production des denrées elles-mêmes ne changent pas. Le changement dans la valeur des métaux précieux réagit sur les prix de toutes les denrées; mais dans quelques cas cette influence est contre-balancée, dans une proportion plus ou moins grande, par des causes qui agissent en sens inverse; et conséquemment, dans ces cas, la hausse ou la baisse des prix ne peut pas être *apparente*.

Envisageant à une distance plus éloignée les phénomènes qui se manifestaient pour la première fois aux regards d'Adam Smith, nous pouvons aujourd'hui les considérer plus largement et d'une façon plus étendue. Depuis cette époque aussi, les recherches de Humboldt, ce grand voyageur philosophe, ont répandu des flots de lumière sur cette matière si importante, si intéressante et si compliquée; et nous pouvons maintenant affirmer avec certitude, que la hausse extraordinaire des prix, en général, qui eut lieu à la moitié du dernier siècle, et qui exerça une influence si sensible dans ce pays,

vers la fin de la guerre d'Amérique, était due à la diminution de la valeur des métaux.

Et d'abord, comparons les prix de la première moitié avec ceux de la dernière moitié du xviii^e siècle, en prenant pour guide les tables d'Oxford, et réduisant les prix, ainsi que nous l'avons fait antérieurement, aux moyennes de dix années. Nous avons déjà vu que les prix moyens du quarter de froment étaient :

	liv.	st.	sch.	d.
De 1704 à 1713.....	1	18	9	3/4
1714 à 1723.....	1	13	8	
1724 à 1733.....	1	14	3	1/4
1734 à 1743.....	1	13	10	1/2
1744 à 1753.....	1	9	9	1/2

Pendant la dernière moitié du siècle, les prix moyens ont été :

	liv.	st.	sch.	d.
De 1754 à 1763.....	1	15	8	1/2
1764 à 1773.....	2	10	6	3/4
1774 à 1783.....	2	9	7	3/4
Et de 1784 à 1797 (l'année de la suspension des paiements en espèces), de	2	16	3	3/4
La moyenne générale pour tout le siècle a été.....	2	4	1	1/2
La moyenne de la première moitié....	1	13	8	1/4
La moyenne de la dernière moitié....	2	8	6	3/4

En comparant les trente années expirant en 1695 avec les trente années finissant en 1795, M. Jacob établit par des calculs, que l'augmentation des prix, pendant la dernière période, a varié de 1 liv. st.

18 schell. 8 pence, à 2 liv. st. 10 schell. 3 pence, soit environ 30 0/0 (1).

Cette hausse des prix ne se borna pas à l'Angleterre. En Espagne, le prix moyen du froment, au marché de Séville, de 1711 à 1726, était de 14 réaux 31 maravédís la fanègue ; de 1727 à 1752, il s'éleva à 17 réaux 22 maravédís, tandis que de 1765 à 1785, il était à 26 réaux 11 maravédís (2). A Dantzick, le prix moyen du froment, de 1700 à 1725, était de 135 florins par barrique de 10 quarts, de 1775 à 1800, il monta jusqu'à 337 florins par barrique, faisant ressortir ainsi une augmentation de près de 150 0/0 sur les prix de la première période (3).

Et l'augmentation n'eut pas lieu sur le blé seulement. M. Jacob donne un résumé des prix des articles de provision fournis à l'hôpital de Chelsea, pendant les trois années finissant en 1732, et les trois années expirant en 1793 ; on voit par ce document que l'augmentation sur le pain, le bœuf, le mouton, le fromage et le beurre a été de 20 0/0, et qu'elle a été encore plus considérable sur les pois, le gruau et le charbon (4).

(1) JACOB, *Histoire des métaux précieux*, t. II, p. 216.

(2) *Ibid.*, p. 207. — (3) *Ibid.*, p. 218 et 219.

(4) Consultez encore le Tableau des prix convenus pour les articles de provision, etc., à l'hôpital de Greenwich, que nous a donné M. MAC CULLOCH, dans son estimable *Dictionnaire du commerce* (p. 1060-61), et vous y trouverez la preuve de cette même élévation des prix, pendant la dernière moitié du XVIII^e siècle. Le prix de la viande, qui était en 1750 de 1 liv. st. 6 schell. 6 pence par quintal, s'était

ordinaire, pendant le xviii^e siècle, avait été de 10 pence $\frac{1}{2}$. En 1725, les juges de paix de Manchester fixèrent le taux du salaire à 1 schell. par jour pour les meilleurs ouvriers agricoles, depuis la moitié de mars jusqu'à la moitié de septembre, et à 10 pence pour les ouvriers ordinaires; tandis que de 1766 à 1770, Arthur Young n'évalue le salaire du travail journalier ordinaire qu'à 7 schell. 4 pence $\frac{1}{2}$ par semaine (pendant toute l'année), soit à peu près 1 schell. 2 pence $\frac{1}{2}$ par jour (1).

Le prix ordinaire de la main-d'œuvre s'éleva dans une proportion correspondante. Arthur Young a calculé que le salaire moyen du travail journalier

élevé en 1775 à 1 liv. st. 13 schell. 5 pence, et en 1795 à 2 liv. st. 2 schell. 10 pence. Le prix du beurre, qui était en 1750 de 5 pence $\frac{4}{8}$ la livre, s'éleva en 1775 à 6 pence $\frac{3}{4}$, et en 1795 à 8 pence $\frac{1}{4}$. Le prix du fromage, qui était en 1750 de 3 pence $\frac{1}{4}$, s'éleva en 1795 à 5 pence $\frac{1}{4}$. Le prix des pois, qui en 1750 était de 3 schell. 6 pence le boisseau, s'éleva en 1775 à 7 schell. 6 pence, et en 1795 à 9 schell. 6 pence. Le gruau monta de 4 schell. le boisseau en 1750, à 5 schell. 3 pence en 1775, et à 6 schell. 4 pence $\frac{3}{4}$ en 1795; et les autres articles augmentèrent à proportion: tandis que le salaire des menuisiers ne s'éleva que de 2 schell. 8 pence par journée en 1750, à 2 schell. 10 pence en 1795; celui des briqueteurs, de 2 schell. 6 pence, à 3 schell.; celui des maçons, de 2 schell. 8 pence, à 2 schell. 10 pence; celui des plombiers, de 2 schell. 6 pence, à 3 schell. 3 pence. Le prix d'une paire de souliers monta, de 3 schell. 9 pence, à 4 schell.; le charbon de terre, de 1 liv. st. 7 schell. 7 pence $\frac{1}{2}$, à 1 liv. st. 19 schell. 9 pence le *chaldron*.

(1) Voir MALTHUS, *Économie politique*, 2^e édit., p. 250.

L'augmentation qui eut lieu dans le prix des denrées alimentaires doit avoir exercé une influence sensible sur le bien-être des classes laborieuses ; nous voyons, en effet, qu'en 1775, la taxe des pauvres qui, avant 1750, ne dépassait pas 730,000 liv. st., s'éleva alors à 1 million 1/2, c'est-à-dire qu'elle avait plus que doublé dans l'espace de 15 ans (2).

LETTRE XVII.

Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — État des mines depuis 1750.

Voyons maintenant quelles étaient, en Europe, à la seconde moitié du XVIII^e siècle, les causes de cette hausse notable et générale des prix que j'ai signalée dans ma dernière lettre. Pour nous en rendre compte, nous devons retourner au nouveau monde et à l'ouvrage de Humboldt.

La quantité moyenne annuelle (de métaux précieux); qui, de 1700 à 1750, avait été de 4,687,500 liv. st.,	liv. st.
soit, pour 50 ans, de.....	234,375,000
s'éleva, de 1750 à 1800, jusqu'au chiffre de 7,354,166 liv. st., soit, pour les 50 années, de	367,708,300
Différence entre la première et la dernière moitié du XVIII ^e siècle.....	133,333,300

(2) PORTER, *Progrès de la nation*, p. 86 (édit. de 1847).

C'était là, sans nul doute, une augmentation très-considérable dans la quantité, mais elle n'explique pas l'élévation des prix ; car nous avons vu que pendant la première époque, une augmentation de plus de 31 0/0 dans la quantité annuelle des métaux n'avait pas produit un pareil résultat, et qu'à une autre époque, les prix restèrent stationnaires, bien que la quantité fût augmentée de plus de 40 0/0. Il serait donc contraire à tous les principes de saine logique et de légitime induction, de conclure que, dans ce cas, l'augmentation de près de 57 0/0 dans la quantité existante des métaux précieux, fut la cause de la hausse considérable des prix qui se manifesta pendant l'époque que nous examinons en ce moment.

D'un autre côté, nous avons vu, à une époque antérieure, que l'élévation générale des prix avait pour cause propre la diminution dans les frais de production de l'argent. Examinons donc s'il ne s'est pas trouvé, de nouveau, une diminution analogue dans les frais de production, après un laps de temps de plus d'un siècle, à laquelle on puisse rapporter comme résultats indirects, et l'augmentation dans la quantité d'argent, et la hausse des prix qui se manifestèrent à la seconde moitié du xviii^e siècle.

De 1750 à 1803, il y eut des importations considérables d'or, métal qui est produit, ainsi que nous le verrons plus tard, sous l'empire d'autres conditions que l'argent.

On a calculé que le produit des seules mines d'or

du Brésil, pendant cette période, s'était élevé à 1 million $3/4$ liv. st. par année, et les frais de production de l'argent étaient réduits considérablement à la même époque. « Lorsque le prix du mercure, dit « Humboldt, a baissé progressivement, l'exploitation « des mines a continué à devenir plus productive. « En 1590, sous le vice-roi don Luiz de Velasco II, « un quintal de mercure se vendait au Mexique « 187 piastres. Mais, au xviii^e siècle, la valeur de « ce métal avait tellement diminué, qu'en 1750, la « cour le distribua aux mineurs à raison de 82 piastres. Entre 1767 et 1776, son prix était de 62 piastres le quintal. En 1777, sous l'administration du « ministre Galvez, un décret royal fixa le prix du « mercure d'Almaden à 41 piastres 2 réaux, et celui d'Allemagne à 63 piastres. De 1762 à 1781, « les exploitations opérées dans la Nouvelle-Espagne, « à l'aide de l'amalgamation, consommèrent la « quantité énorme de 191,405 quintaux, dont la « valeur en Amérique s'éleva à plus de 60 millions « de livres tournois, chiffre qui équivaut à 2,400,000 « liv. sterl. » (1)

Cette réduction considérable dans les frais de production des matières principales et les plus coûteuses employées dans l'exploitation des mines, non-seulement diminua la valeur de l'argent par rapport aux denrées, mais encore donna un nouvel élan à la production et augmenta notablement la

(1) HUMBOLDT, *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*.

quantité produite de ce métal. « La riche mine de
 « Valenciana, qui, pendant quarante ans, avait
 « donné à ses propriétaires un bénéfice net variant
 « de 85,000 à 125,000 liv. st. par an, avait été ex-
 « ploitée avec peu d'ardeur jusqu'à l'année 1760,
 « et après dix années de travail et de dépenses, lors-
 « qu'on atteignit la portion riche des filons, elle
 « continua, pendant plus de quarante ans, de rap-
 « porter plus de 500,000 liv. sterl. en or et en ar-
 « gent. Le riche district de Guanaxuato, qui, dans
 « les années antérieures à 1766, ne donnait annuel-
 « lement que 380,000 onces d'argent, en produisit,
 « dans les dernières années de sa prospérité, plus de
 « 1,500,000 onces. Le gisement minifère de Catorce
 « ne fut découvert qu'en 1773, mais il donna une
 « quantité très-considérable d'or et d'argent tout
 « ensemble, jusqu'en 1798, époque où la valeur
 « des mines déclina. La veine de Biscaina, bien

t. III, p. 282 et 283. — Il donne le tableau (1) suivant pour prouver l'influence que le prix du mercure exerce sur la consommation qui en est faite :

PÉRIODES.	PRIX PAR QUINTAL.	TOTAL DE LA CONSOMMATION.
De 1762 à 1766	82 piastres	37,750 quintaux.
1767 1771	62	42,000
1772 1777	62	52,000
1778 1782	41	59,000

¹ *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 285.

« qu'on ait commencé à l'exploiter au commen-
 « cement du xvi^e siècle, ne donna pas de pro-
 « duits énormes jusqu'en 1762; cependant, dans
 « les douze années qui suivirent cette époque, le
 « propriétaire de cette mine réalisa un bénéfice
 « de plus d'un million sterling, et, sur une part
 « de cette somme, il put offrir au roi d'Espagne
 « deux vaisseaux de guerre, dont l'un de 120 canons,
 « et lui prêter en outre plus de 200,000 liv. st.,
 « qui ne lui furent jamais remboursées. Les mines
 « du district de Zacatecas se trouvaient, vers l'année
 « 1750, dans un tel état d'abandon que la quantité
 « d'argent fournie ne s'élevait guère au delà de
 « 100,000 liv. st.; mais, au bout de quelques an-
 « nées, les efforts et l'activité d'un individu nommé
 « Laborde avaient plus que décuplé ce chiffre (1). »
 Tels furent les effets remarquables du meilleur mar-
 ché et de la plus grande abondance du mercure, sur
 le produit des métaux précieux et sur le prix des
 denrées livrées à la circulation par leur intermé-
 diaire.

Vous devez comprendre maintenant pour quelle
 raison l'augmentation dans la quantité des métaux
 pendant la dernière moitié du xviii^e siècle réagit
 sur les prix, tandis que l'augmentation à l'époque
 antérieure n'exerça pas une influence semblable.

Dans le premier cas, il y eut plus de métaux pro-
 duits, mais avec une moindre dépense propor-

(1) JACOB. *Histoire des métaux précieux*, t. II, p. 152
 et 153.

tionnelle de travail et de capital ; dans le second, il y eut aussi plus de métaux produits, mais la production additionnelle ne fut accompagnée d'aucune diminution dans les frais. C'est pourquoi il arriva que, dans le premier cas, une quantité déterminée de toutes les denrées s'échangea pour une quantité plus considérable d'argent, parce que la même somme de travail ou de capital qui produisait la denrée aurait pu, appliquée à l'exploitation des mines, produire une quantité plus considérable d'argent ; et que, dans l'autre cas, elle ne s'échangea pas contre une quantité d'argent plus considérable qu'auparavant, parce qu'une quantité identique de travail ou de capital n'aurait pas produit plus que la quantité d'argent originaire, ni aude là de la quantité primitive des autres denrées à échanger par l'intermédiaire de l'argent.

Cet examen rapide, et à quelques égards superficiel et incomplet, des prix pendant les trois siècles qui suivirent la découverte des mines américaines, aura pleinement répondu à l'objet que je me suis proposé, s'il a servi à vous convaincre que les frais de production sont seuls et en dernière analyse le régulateur constant de la valeur relative des substances qui constituent la monnaie, et conséquemment de la valeur de la monnaie elle-même ; et que, si la masse d'argent extraite des riches gisements du nouveau monde n'a pas produit d'effet notable sur les prix généraux pendant les soixantedix ou quatre-vingts ans qui ont suivi la découverte,

c'est qu'il s'écoula soixante-dix ou quatre-vingts ans avant la découverte, ou du moins avant l'adoption dans la pratique, de méthodes moins dispendieuses et plus productives pour extraire le métal des minerais et l'approprier aux besoins du commerce.

Existe-t-il des causes semblables, existe-t-il des causes quelconques qui puissent retarder l'effet des découvertes récentes et merveilleuses des mines d'or sur la valeur monétaire de la main-d'œuvre et des denrées ? C'est là une question d'un intérêt pratique et urgent, dont il est impossible de méconnaître l'importance pour toutes les classes de la société. Je me propose de la discuter dans mes deux prochaines lettres.

LETTRE XVIII.

De l'or. — Conditions de sa production comparées avec celles de la production de l'argent. — De la Californie et de l'Australie. — Nouveaux renseignements. — Hausse remarquable dans le prix du travail et des denrées depuis la découverte des gisements aurifères.

Le succès obtenu dans l'exploitation des mines d'or dépend moins que celui de l'exploitation des mines d'argent, de l'abondance des matériaux tels que le mercure et de l'application aux mines d'un capital considérable, ainsi que du perfectionnement des procédés chimiques et mécaniques. On trouve généralement l'or soit à l'état vierge, soit combiné seulement avec d'autres métaux. Lorsqu'on suit la trace de la gangue on le découvre la plupart du temps dans les veines du quartz, où il se présente sous la forme de fils, de lames minces ou de blocs, mais en fragments si petits, comparés à la masse du rocher sur laquelle il se trouve disséminé, que les dépenses nécessaires pour travailler le quartz sont ordinairement tout à fait hors de proportion avec la quantité d'or de gangue que l'on obtient.

De plus, en creusant profondément, le *rendement* n'augmente pas. Les filons des autres métaux, lorsqu'on les suit à une plus grande profondeur, deviennent

souvent plus productifs. Il n'en est pas de même relativement à l'or. Plus vous poussez en avant, moins le métal devient abondant proportionnellement, et souvent il cesse complètement d'apparaître (1); aussi l'exploitation des mines de quartz n'a presque jamais été avantageuse. La nature, le temps et les saisons nous viennent plus en aide pour nous fournir l'or, que la science et la mécanique. Sous l'influence des causes naturelles, les rocs arides qui contiennent l'or sont désagrégés. Le sommet et la surface des montagnes se détachent et s'affaissent, et, dans les débris, le sable, le gravier, dans ces amas confus, lavés par la pluie et les torrents qui les entraînent dans les vallées, on ramasse de l'or en plus grande abondance, relativement au travail mis en œuvre, qu'on ne pourrait en arracher aux entrailles des rochers, qui le recèlent, en les soumettant eux-mêmes au bocard et aux machines à broyer. Depuis Job jusqu'à nos jours, on a surtout obtenu l'or par le lavage des terrains d'alluvion. « Assurément il y a *une veine pour l'argent*, et une place pour l'or là où on l'affine. Quant à la terre, c'est d'elle que sort le blé; ses pierres contiennent le saphir, et on y trouve *de la poussière d'or*. »

Lorsqu'on s'occupe d'extraire l'or de gangue des veines du quartz, on a besoin d'employer des ma-

(1) Voir un très-remarquable article : *la Sibérie et la Californie*, par sir R. MURCHISON, dans le numéro du *Quarterly Review* de septembre 1850.

chines compliquées et dispendieuses; et lorsqu'on trouve l'or allié à d'autres métaux, tels que l'argent, le cuivre et le fer, on a recours à l'amalgamation, à la coupellation, à la fusion avec le plomb, ou à d'autres procédés métallurgiques. La plus grande partie de l'or du commerce, peut-être les neuf dixièmes, s'obtient à l'état de grande pureté, seulement en creusant la terre et la soumettant au lavage; on emploie aussi l'amalgamation avec le mercure lorsque l'or se présente mêlé en portions très-faibles avec d'autres substances.

Dans les districts de l'Oural et dans la Sibérie, d'où nous en tirons aujourd'hui environ quatre millions annuellement, on recueille l'or surtout, sinon entièrement, des dépôts d'alluvion. On exploite par veines les mines de Gongo-Soco, et les autres mines du Brésil, mais sans profit. La plus grande partie de l'or de l'Amérique du sud se recueille comme en Russie, dans les sables et dans les terrains d'alluvion aurifères. Il en a été de même jusqu'à ce jour en Californie, bien que récemment on se soit préparé à grands frais à exploiter les mines de quartz sur une vaste échelle, et qu'on espère ainsi réussir. Nos mines d'Australie, qui ont été mises en exploitation depuis le mois de mai 1851, ne font pas exception à la règle. Dans les anses et dans les vallées, dans les lits abandonnés des rivières, des cours d'eau, dans le sable, le gravier ou l'argile, dans les fentes des roches on trouve l'éclatant trésor, tantôt en grains et en lames minces, tantôt en blocs; et

dans certains cas on a trouvé des masses isolées d'une grosseur inouïe jusqu'à ce jour (1).

(1) La relation suivante de la découverte d'un *quintal pesant d'or*, que nous empruntons au *Sydney Morning Herald* du 18 juillet 1851, est curieuse et mérite d'être conservée.

« Bathurst est de nouveau en proie à la folie. Le délire
 « de la fièvre d'or est revenu avec un accroissement d'in-
 « tensité. On se rencontre, on se regarde stupidement, on
 « tient des discours sans suite et l'on se demande avec sur-
 « prise ce qui va arriver. Chacun a vu cent fois un sac de
 « farine de 100 livres; 100 livres de sucre ou de pommes
 « de terre, c'est là un fait quotidien; mais un quintal d'or,
 « c'est un mot qui n'est guère connu dans la langue an-
 « glaise. Cela dépasse la limite ordinaire de nos idées, c'est
 « une chose, en quelque sorte, matériellement incompré-
 « hensible, mais nous avons vérifié de nos propres yeux,
 « lundi dernier, que cette chose existait bien réellement.

« Quelques jours auparavant, M. Suttor avait jeté dans
 « la conversation quelques insinuations voilées sur l'exis-
 « tence probable d'un individu pouvant extraire en un seul
 « jour *la valeur de quatre mille livres d'or*. On ne pensa pas
 « qu'il parlât sérieusement. On crut qu'il fabriquait quel-
 « que *puff* innocent à l'usage de son district et des mineurs
 « du Turon. Le dimanche on commença à se dire, bas à
 « l'oreille, par la ville, que le docteur Kerr, beau-frère de
 « M. Suttor, avait trouvé *un quintal d'or*. Quelques-uns le
 « crurent, mais les habitants de la ville, en général, et
 « parmi eux l'auteur du présent article, traitèrent cette
 « nouvelle d'exagération ridicule, et le porteur de la nou-
 « velle, de mauvais plaisant qui accordait aux habitants de
 « Bathurst une dose exorbitante de crédulité. Le jour sui-
 « vant résolut la question. Vers deux heures de l'après-
 « midi, deux grisons attelés à un tandem conduit par

Pour obtenir l'or des dépôts d'alluvion, on n'emploie point de machines compliquées et l'on n'a be-

« W.-H. Suttor, parurent à l'extrémité de William-Street. En
« quelques minutes ils furent entraînés vis-à-vis le bureau
« du *Free-Press*, et ce qui révéla d'abord le fait prodigieux
« aux regards des spectateurs, ce furent deux morceaux mas-
« sifs du précieux métal, brillant dans leur pureté vierge,
« comme s'ils venaient à l'instant même d'être arrachés
« aux entrailles du roc solide. La nouvelle indirecte s'étant
« répandue assez généralement dans la matinée que cette
« capture importante devait, le jour même, arriver en ville,
« les habitants s'étaient tenus sur le *qui vive*, et en moins
« de temps, pour ainsi dire, que je n'en ai pris pour l'é-
« crire, 150 personnes s'étaient rassemblées autour du char
« qui portait la merveille du jour, avides de contempler le
« morceau monstre qui n'en formait, dit-on, qu'une partie.
« Les deux morceaux en question furent *généreusement* sus-
« pendus en l'air pendant environ vingt minutes au milieu
« de la foule réunie. L'étonnement, la surprise, l'incrédulité,
« l'admiration et tous les autres sentiments de même
« nature du cœur humain se peignaient sur les traits de
« tous les assistants de la manière la plus remarquable.
« Ces sentiments furent loin de s'affaiblir, lorsqu'on aper-
« çut, dans l'intérieur de la voiture, une boîte carrée en étain
« qui semblait le sanctuaire où reposait le reste du *quintal*
« *d'or*. Ayant satisfait avec bonté la curiosité de la popula-
« tion, M. Suttor nous invita à accompagner les personnes
« de sa société à la Banque d'Union de l'Australie pour as-
« siser à l'intéressante opération du pesage. Nous accep-
« tâmes gaiement, et aussitôt les chevaux partirent à un
« trot rapide, accompagnés des acclamations de la mul-
« titude.

« En quelques instants la boîte d'étain et son contenu
« furent placés sur la table de la chambre du conseil. En

soin que d'un faible capital. En général on ne se fie point au travail salarié. Chaque individu travaille

« présence de MM. David Kennedy, directeur, W. H. Sutor, T. J. Hawkins et de l'heureux propriétaire, le docteur Kerr, on commença le pesage : le docteur Machattie remplissait l'office de peseur et M. Ferrand celui de greffier. Les deux premiers lingots dont nous avons déjà parlé pesaient chacun séparément 6 livres 4 onces 1 denier et 6 livres 13 deniers; il y avait, en outre, 16 lingots de 5 livres 4 onces chacun bon poids, ce qui formait un total de 102 livres 9 onces 5 deniers (1). Le docteur Kerr nous apprit qu'il avait conservé comme specimens, des lingots de plus de 3 livres, de telle sorte que le poids total trouvé était de 106 livres (106 livres), extraites en une seule fois des entrailles de la terre. Et maintenant nous allons donner quelques détails sur cette capture extraordinaire, qui avait tourné et mis en émoi toutes les têtes de la ville et du district.

« Il y a quelques jours, un indigène *civilisé*, autrefois attaché à la mission de Wellington et qui était au service de Will. J. Kerr, esq. de Wallawa depuis près de sept ans, revenait à l'habitation de son maître, apportant la nouvelle qu'il avait découvert sur son chemin, en conduisant son troupeau, une masse d'or considérable, au milieu d'un amas de quartz. L'or étant le sujet général des conversations, la curiosité de ce noir enfant de la forêt avait été excitée; armé d'un tomahawk il s'était amusé à explorer la contrée avoisinant la terre de son maître, et c'est ainsi qu'il avait fait sa découverte. Son attention avait été d'abord attirée vers cette place fortunée par la vue d'une tache d'une substance jaune brillante, à la surface d'un bloc de quartz, sur lequel il frappa avec son tomahawk et dont il brisa un fragment. C'est à ce mo-

(1) *Penny-weight*, poids de 1,555 grammes.

pour son propre compte ; un pic, une bêche, une boîte à lavage ou sas mobile sont tous les instruments nécessaires.

« ment que la splendide conquête frappa ses regards. Son
« premier soin fut de courir à l'habitation et de révéler sa
« découverte à son maître, auquel il peignit éloquentement
« tout l'or qu'on pouvait recueillir. Ainsi qu'on peut le sup-
« poser, le digne docteur ne perdit pas de temps ; il se ren-
« dit sur les lieux de toute la vitesse de ses chevaux, et bien-
« tôt les trois blocs de quartz, contenant le *quintal d'or*, fu-
« rent dégagés du gisement où, chargés d'une richesse in-
« connue, ils reposaient depuis des milliers d'années, at-
« tendant la main de l'homme civilisé qui devait les trou-
« bler dans leur repos. Le plus gros des blocs avait environ
« 1 pied de diamètre et pesait brut 75 livres. On en retira
« 60 livres d'or pur. Avant d'être isolé il était magnifique-
« ment encastré dans le quartz. Les deux autres blocs étaient
« un peu plus petits. La masse aurifère pesait, autant qu'on
« pouvait en juger approximativement, de 2 à 3 quintaux.
« Ne pouvant la transporter commodément, le docteur Kerr
« brisa les morceaux en petits fragments, et il fit en cette cir-
« constance une très-grande faute. Comme spécimens, ces
« blocs éblouissants eussent été hors de prix. Rien de connu
« jusqu'alors n'aurait pu soutenir la comparaison ; s'il s'en
« fût établi une, elle eût été tout entière en sa faveur. S'il
« faut en croire la description qu'il fait de ces blocs dans leur
« état primitif, le monde n'avait encore rien vu de pareil.

« Le plus pesant des deux gros morceaux ressemblait en
« quelque sorte à un gâteau ou à une éponge ; il était formé
« de molécules d'une forme cristalline, ainsi que presque
« toute la masse aurifère... Le second morceau, plus gros,
« était plus uni et les molécules, plus condensées, semblaient
« avoir subi l'action de l'eau. Le reste était brisé en frag-
« ments variant de 2 à 3 livres et au-dessous, et ce qu'il

L'or, en un mot, tel qu'il nous est fourni aujourd'hui par les dépôts d'alluvion, est peut-être plus directement et plus immédiatement le produit du

« y avait de très-remarquable, c'est qu'ils étaient presque
« entièrement dégagés de quartz ou de matière terreuse.
« Lorsqu'ils furent tous accumulés sur la table, ils offrirent
« un magnifique spectacle et brillèrent d'un éclat bien fait
« pour troubler la cervelle de tout homme qui n'est pas
« armé d'un sang-froid stoïque.

« Le lieu où ce trésor énorme a été découvert demeu-
« rera célèbre dans les annales aurifères de ces districts ;
« c'est pourquoi nous le décrivons aussi exactement que
« nous le permettront nos moyens d'information. En pre-
« mier lieu, les blocs de quartz formaient une masse iso-
« lée; ils étaient à la distance d'environ 100 verges d'un
« filon de même matière qui s'étend dans toute la longueur
« de la colline à partir de Murro-Creek. Cette localité
« forme le commencement d'un plateau onduleux très-fer-
« tile; elle est contiguë à un cours d'eau qui ne manque
« jamais dans la baie dont nous avons parlé plus haut. Elle
« est située à la distance d'environ 53 milles de Bathurst,
« 18 de Mudgee, 30 de Wellington et 18 du point le plus
« rapproché de la rivière Macquarie, et à peu près 8 milles
« en deçà de la principale *station* du docteur Kerr. La con-
« trée environnante a été explorée avec assez de soin de-
« puis la découverte, mais à l'exception de la poudre (d'or)
« on n'y a trouvé aucuns nouveaux indices de métal.

« En récompense de services aussi importants, le doc-
« teur Kerr a fait don au nègre et à son frère de deux trou-
« peaux de moutons, de deux chevaux de selle et d'une
« certaine quantité de rations de vivres; il y a joint un at-
« telage de bœufs pour défricher une portion de terrain
« sur laquelle ils doivent semer du maïs et des pommes de
« terre. L'un des frères, monté sur un bon cheval escortait

travail de l'homme ; il représente plus spécialement le salaire que toute autre denrée.

« Le dépôt le plus riche de beaucoup, dit le vice-gouverneur Latrobe, dans sa dépêche au secrétaire de la colonie, en date du 10 octobre 1851, se trouve dans les petites veines d'une argile bleue, qui se trouvent superposées à ce qu'on appelle la *terre de pipe*, terre dans laquelle on ne découvre aucune trace de métal. Le minerai est, suivant toute apparence, entièrement pur. Il se trouve quelquefois dans des morceaux de diverses dimensions, roulés ou rongés par l'eau, dont le poids varie depuis un quart d'once, une demi-once jusqu'à deux ou trois onces, quelquefois enchâssés dans des cailloux ronds de quartz, substance qui paraît avoir été sa gangue primitive ; d'autres fois, sans aucun mélange, en fragments irrégu-

« la petite société à la ville et ne paraissait pas médiocrement fier de la part qu'il prenait à l'événement.

« Nos lecteurs en possèdent maintenant un récit exact dans tous ses détails. Ces détails ont été obligeamment fournis par M. Suttor et le docteur Kerr, et l'on peut en conséquence ajouter complètement foi à leur exactitude. Depuis qu'ils ont été proclamés, quelques *gentlemen* de notre connaissance ont donné des preuves non équivoques de folie passagère, et le système nerveux de la société prise en masse a reçu un grave ébranlement. Si le résultat était le moins du monde proportionné à la population de Sydney, les hôtes de Bedlam pourraient être à bon droit considérés comme partie intégrante de la société. »

« liers arrondis ou polis, ou bien en masses irrégulières en fusion, de métal vierge d'une grande beauté, pesant dans quelques cas sept ou neuf onces. On le trouve aussi combiné avec des cailloux de quartz, ou des graviers de diverses dimensions, auxquels il s'est allié évidemment, dans l'état de fusion et à la surface de masses détachées de grès ferrugineux; mais on le trouve surtout en grande abondance dans les terres, d'où on l'extrait par le lavage, sous forme de grains arrondis ou aplatis, pareils à du gravier tamisé et à du sable de grosseur variée. On voit souvent ces grains entremêlés de morceaux plus gros, soit à l'état pur, soit combinés avec du quartz, ainsi que je l'ai rapporté plus haut. Je n'ai point rencontré dans cette localité d'échantillons de ce qu'on appelle l'*or en coquille* (scale gold). Les couches de terre bleue aurifère, dont j'ai tracé la position générale, sont très-irrégulières dans leur gisement, et ont rarement plus de 4 ou 5 pouces d'épaisseur. A chaque moment elles apparaissent, disparaissent, s'interrompent et s'amincissent. Le voisinage le plus rapproché d'une riche veine, dans une exploitation contiguë, ne peut donner aucune assurance certaine que le travail du mineur aventureux sera récompensé par des résultats semblables. Je puis vous donner une idée de la valeur de ce gisement particulier lorsqu'on le rencontre, en vous affirmant que j'ai assisté, pendant mon inspection, au lavage d'une portion de cette terre

« contenue dans deux plats d'étain, d'environ
« 20 pouces de diamètre; le rendement n'a pas été
« au-dessous de 8 livres pesant d'or pur; et j'ai vu
« deux ou au moins trois pouces cubes d'or de cette
« même terre donner quatre onces d'or (1). »

Les frais de production de l'or dépendent donc principalement de la productivité du travail manuel appliqué directement aux travaux de fouille et de lavage. La besogne est pénible, sans contredit, et les bénéfices plus précaires et plus variables que dans d'autres industries. Mais la part faite à ces mécomptes, on est étonné de voir combien les gains des ouvriers, dans toutes les branches d'industrie, s'équilibrent d'eux-mêmes. Les travailleurs des autres professions ne tardent pas à connaître la rémunération moyenne que peuvent gagner les mineurs, en balançant un mois ou un an l'un avec l'autre (2). Si leur industrie est moins pénible, plus

(1) *Nouveaux renseignements relatifs à la découverte récente des mines d'or en Australie*, présentés au Parlement le 14 juin 1852, p. 44.

(2) Nous trouvons l'évaluation approximative indiquée ci-dessous de la moyenne du gain des mineurs, dans un article remarquable : *Sur les découvertes d'or*, inséré dans le *Quarterly Review*, de septembre dernier. « En prenant la
« quantité actuelle expédiée par navire de Melbourne, jus-
« qu'à la fin de mars dernier, et mettant en compte la quan-
« tité que l'on suppose restant sur les mines et attendant
« un départ de navire, il paraîtrait qu'on a recueilli envi-
« ron 700,000 onces d'or à Victoria. A raison de 3 liv. st.
« par once cela formerait une valeur de 2,100,000 liv. st.

stable et accompagnée de moins de risques et de fluctuations, ils consentent volontiers à gagner moins qu'ils ne pourraient le faire en s'employant comme mineurs, mais seulement moins, suivant leur calcul, en proportion du surcroît de peine, de fatigue et d'inconvénients auxquels ils échappent en continuant leurs anciens travaux. S'il faut en croire des documents récents, c'est ainsi que des ouvriers robustes, en Californie, reçoivent 100 dollars (environ 20 liv. st.) par mois, avec de larges rations, tandis qu'un quartier de froment et quatre onces de minerai d'or, évalués d'après le travail qu'ils coûtent, sont de même valeur (1). Dans la Nouvelle-Galles du Sud et à Vic-

« Les autorisations données à la même date s'élevaient au
« chiffre de 49,386. En divisant la quantité d'or par ce nom-
« bre, on obtient 42 liv. st. 10 schellings comme gain men-
« suel moyen de chaque mineur autorisé; mais comme un
« grand nombre d'individus ont échappé au paiement du
« droit de *licence*, les gains réels des chercheurs d'or doi-
« vent avoir été bien moindres. Dans la Nouvelle-Galles du
« Sud, l'exécution des règlements de l'autorité a été obser-
« vée plus strictement. La quantité d'or recueillie jusqu'à
« la fin de mars peut être estimée à 300,000 onces et la va-
« leur à 960,000 liv. st. Les autorisations accordées s'éle-
« vaient au chiffre de 30,781, et en suivant la même règle
« ces chiffres donnent 31 liv. st. 3 schellings comme
« moyenne mensuelle, ce qui probablement se rapproche
« beaucoup de la vérité. Les commissaires les mieux infor-
« més parlent ordinairement de 1 liv. st. par jour comme
« gain journalier d'un mineur. » (*Quarterly Review*, nu-
« méro de septembre 1852, p. 521.)

(1) *Quarterly Review*, numéro de mars 1852, p. 497.

toria, où le salaire des bergers et des garçons de ferme était autrefois d'environ 25 liv. st. par an avec les rations, ce salaire est aujourd'hui doublé ou triplé.

Je ne m'arrêterai point à signaler les documents nombreux qui ont été adressés aux journaux de la métropole, aux journaux de la province et des colonies, par des aventuriers isolés pendant ces douze derniers mois, et que j'ai là sous les yeux par centaines (1). Je me bornerai surtout aux sources offi-

(1) Nous empruntons les extraits suivants à une lettre particulière d'un officier indien en congé de convalescence, qui a été publiée dernièrement dans le *Times* :

Melbourne, 18 juin.

« On trouve l'or en quantités plus considérables que jamais. A mesure que l'hiver avance, la nourriture et les choses nécessaires à la vie augmenteront de prix. Elles sont déjà à un prix très-élevé, les routes sont coupées, et les criques et les rivières sont grossies. On peut supposer qu'il se trouve dans les différentes mines en exploitation plus de 40,000 individus. Le prix de toutes les denrées est exorbitant. Tout individu possédant quelque numéraire peut en un seul mois le doubler très-facilement et très-sûrement. Relativement à ceux qui ont des revenus de 150 ou 200 liv. st. par an, les ouvriers des industries les plus vulgaires sont dans une meilleure position. Un charretier se fait communément 12 liv. st. par semaine ; ses dépenses ne montent guère qu'à 4 liv. st. Un conducteur de *cab* ou plutôt de voiture se fait de 30 à 40 liv. st. par semaine, plus de 1,400 liv. st. par an. Les maçons et les charpentiers reçoivent 1 liv. st. par jour et ne travaillent même pas à ce prix. Aucun ouvrage entrepris ne

cielles d'information, et je vous rapporterai les dépêches contenues dans les *Documents relatifs à la dé-*

« se continue. Toutes les constructions de maisons ou d'é-
« difices publics en cours d'exécution sont interrompues.
« Personne ne peut se procurer de domestiques. Le Pre-
« mier Juge me racontait que le sien l'avait quitté depuis
« plusieurs mois. Ce fut son fils qui nous ouvrit la porte, et
« je crois que sa femme (comme un grand nombre de da-
« mes ont dû le faire) lave elle-même son linge. Le gouver-
« neur n'a pas de domestiques; tout individu est tellement
« indépendant que personne ne veut louer ses services pour
« faire une besogne quelconque, si l'on ne lui donne le sa-
« laire qu'il demande. Si vous entrez dans un magasin et
« que vous vouliez diminuer quelque chose sur les prix
« exorbitants des marchands, ils vous répondent tranquil-
« lement que vous pouvez aller ailleurs et qu'ils n'ont be-
« soin de vous rien vendre. Une voie d'eau coûte 18 schel-
« lings, une charge de bois 4 liv. st., une paire de bottes
« 4 liv. st., une paire de souliers 2 liv. st.; les bottes à ge-
« nouillères, dont on fait grand usage aux mines, se payent
« 7 liv. st. Les pistolets ce qu'on veut. Il y a quelque temps
« il arriva une cargaison dont le prix de facture était éva-
« lué 60 liv. st.; en huit jours elle fut vendue tout entière;
« le bénéfice réalisé s'élevait à près de 700 liv. st. Le voyage
« aux mines s'effectue ordinairement de la manière sui-
« vante: trois ou quatre personnes se réunissent, achètent
« une charrette et deux ou trois chevaux, chargent la
« charrette de ce qui est nécessaire pour vivre et travailler
« pendant deux ou trois mois, à leur volonté. Quelques in-
« dividus se font un profit net de 300 ou 400 liv. st. par
« mois, quelques-uns moins; d'autres ont dépassé ce chif-
« fre. Il y a ici à l'hôtel un individu qui revient des mines,
« il n'était parti que depuis six semaines et s'est fait un
« bénéfice net de 3,600 liv. st.; mais le véritable moyen

couverte récente de mines d'or en Australie, présentées aux deux chambres du Parlement, par ordre de Sa Majesté, en juin dernier.

« de gagner de l'argent consiste, si l'on possède un capital
« quelconque, à acheter de l'or. Aux mines, l'or se vend
« de 2 liv. st. 15 schellings à 2 liv. st. 17 schellings l'once;
« à Melbourne, on le vend 3 liv. st. 5 schellings. L'or est
« expédié par convoi; on peut en réaliser la valeur et la
« recevoir en souverains par le retour du convoi; on peut
« donc, deux fois par mois, gagner de 8 à 10 schellings par
« once d'or. C'est ainsi que les banques et toutes les mai-
« sons (de commerce) gagnent des sommes immenses. Le
« convoi arrive toutes les semaines. Il a rapporté la der-
« nière fois plus d'or qu'il ne l'avait encore fait, plus de
« 55,000 onces. Il y a aussi un convoi particulier qui ap-
« porte des quantités énormes; des individus en rappor-
« tent aussi des masses considérables.

« Les chevaux de trait se vendent tous immédiatement,
« aussitôt qu'on entend dire qu'il y en a à vendre. Nous
« avons une charrette et nous cherchons à nous procurer
« deux chevaux de charrette pour partir. Nous espérons
« partir hier, mais nous n'avons pu nous procurer de che-
« vaux. Tout était prêt; nous avons une petite tente, des
« ustensiles de cuisine, un sas mobile, des pioches, des
« pelles, etc., et une charrette. Tous les articles sont à un
« prix modéré, excepté le dernier, qui coûte 40 liv. st. On
« demande 60 liv. st. pour un cheval de charrette *passable*;
« il y a six mois ils se vendaient 10 et 15 liv. st.; on nous
« en offrit hier un attelage pour 185 liv. st., et nous refu-
« sâmes d'en donner ce prix. Une charrette est absolument
« nécessaire pour voiturier le minerai au lavage et trans-
« porter nos effets. Si demain nous pouvons nous procurer
« un cheval, nous partirons lundi pour les mines; nous irons
« à Bendigo et nous tenterons la fortune pendant un mois.

Le vice-gouverneur de Victoria, dans sa dépêche du 3 décembre 1851, peint le progrès et les résultats de l'heureuse recherche de l'or dans cette partie de l'Australie comme tendant « à désorganiser complé-
« tement tout le système de la société. La découverte
« de l'or dans son état de pureté, ajoute-t-il, non-
« seulement au-dessous de la surface, mais le plus
« souvent à la surface même de la terre, n'exigeant
« que peu ou point de travail pour le recueillir;
« et les gains énormes réalisés dans beaucoup de
« cas, après quelques jours ou même quelques
« heures seulement de travail, dont on voit la
« preuve évidente dans les sommes énormes expé-
« diées par le convoi du gouvernement et par des
« particuliers, ne pourraient avoir d'autre résultat ;
« et en ce moment on peut se demander réelle-

« Le loyer des maisons est énorme; pour l'une des qua-
« tre ou cinq chambres qui les composent on paye 350 ou
« 400 liv. st. Tous les pauvres employés du gouvernement,
« depuis le gouverneur lui-même, sont ruinés, et si leur
« traitement ne s'accroît de l'augmentation de revenu qu'ils
« tireront des mines, un grand nombre d'entre eux se trou-
« veront réduits à la position la plus pénible. La moyenne
« du traitement varie entre 300 et 400 liv. st. par an,
« somme inférieure au loyer des plus petites maisons. On
« ne peut avoir de logements au-dessous de 5 liv. st. par
« semaine. D'après cette dépense vous pouvez imaginer ce
« que doivent être les autres. » (Pour des détails encore
plus récents, voir la note à la fin de ce volume.)

(1) *Nouveaux documents relatifs à la découverte récente des mines d'or en Australie*, présentés au Parlement, le 14 juin 1852, p. 51.

« ment comment s'accompliront les actes plus rai-
« sonnables de la société et même les fonctions de
« l'Etat. »

Dans sa dépêche suivante, en date du 19 décembre 1851, M. Latrobe s'exprime ainsi (1) : « La
« quantité d'or recueillie sur les gisements auri-
« fères du mont Alexandre se calcule aujourd'hui
« par quintaux, et arrive dans les villes par le
« convoi du gouvernement ou les transports parti-
« culiers, à raison probablement de 2 tonnes par se-
« maine ; telle a été du moins la proportion pendant
« la dernière quinzaine. On calcule que 20,000 in-
« dividus environ sont réunis aux principaux gi-
« sements de ce district, qui sont maintenant au
« nombre de quatre et disséminés sur la contrée en-
« vironnante dans un espace de 20 milles carrés.
« La plus grande partie de ceux qui exploitent
« les mines actuellement réalisent des bénéfices
« immenses, et de tous côtés abondent des preu-
« ves incontestables de la facilité avec laquelle les
« classes laborieuses acquièrent des richesses con-
« sidérables. Une livre pesant d'or par jour est une
« faible rémunération pour le travail de plusieurs
« individus réunis ; un grand nombre d'entre eux
« peuvent compter assurément sur cinq ou six
« livres ; il y a un grand nombre d'exemples de
« 50 livres ramassées en quelques heures de travail.
« On en a extrait des quantités considérables à la

(1) *Nouveaux documents, etc.*, p. 62.

« surface même du sol. Lors même que le minerais
 « est situé au-dessous de la surface, déposé sous la
 « couche d'alluvion, immédiatement au-dessus et
 « dans les fissures des rochers schisteux, le travail
 « nécessaire pour le recueillir est insignifiant, com-
 « paré à ce qu'il en coûte à Ballarat. »

La conséquence de ces découvertes, sans précédents jusqu'à ce jour, d'or d'alluvion, a été une hausse considérable et subite du salaire, du prix des articles de provision et des produits coloniaux en général, et du traitement des employés de l'Etat et autres fonctionnaires. L'or, obtenu ainsi que nous venons de le rapporter, étant le produit direct du travail, sans l'intervention du capital (du moins d'un capital considérable), a produit l'effet auquel nous pouvions nous attendre, *à priori*, de faire hausser subitement le salaire (1), et par suite de la hausse

(1) Le taux comparatif des salaires en 1850 et en 1851 est établi de la manière suivante dans l'un des documents auxquels il est fait allusion dans la dépêche de M. Latrobe du 12 janvier 1852 : « Le salaire des tondeurs s'est élevé
 « de 12 schellings en 1850, à 20 schellings en 1851; celui
 « des moissonneurs, de 10 schellings à 20 et 25 par acre de
 « terre; des ouvriers ordinaires, de 5 à 15 et 20 schellings
 « par jour; des tonneliers, de 5 à 10 schellings; des con-
 « structeurs de navires, de 6 à 10 schellings; des foulons, de
 « 3 schellings 6 pence à 7 et 8 schellings par jour; des matelots
 « de 4 à 9 liv. st. par mois (on offrait à ces derniers de 50
 « à 100 liv. st. pour faire voile vers l'Angleterre); des chauffeurs, de 12 à 20 liv. st. par mois; des cuisiniers, de 20 et
 « 25 schellings à 2. et 3 liv. st. par semaine; des garçons

du salaire, le prix de toutes les denrées de la colonie.

L'Australie offrant le premier exemple historique

« d'hôtel, de 20 schellings à 40 et 50 par semaine; des garçons d'écurie, de 21 à 50 schellings par semaine; des domestiques mâles à la ville, de 25 et 30 liv. st. à 50 et 70 liv. st. par an, et l'on ne pouvait même en trouver à ce salaire exorbitant; celui des domestiques mâles à la campagne, de 20 et 25 à 35 et 40 liv. st.; des commis à la vente, des commis de magasin, etc., de 25 et 35 schellings à 40 et 70 schellings par semaine; des portiers, de 12 et 15 schellings à 25 et 35 par semaine; des servantes, de 25 0/0; des commis de banquiers et maisons de commerce, de 20 à 50 0/0; d'artisans, etc., de 80 à 120 0/0.

« De décembre 1850 à décembre 1851, les prix des articles de consommation avaient haussé dans les proportions suivantes : Le pain de 4 livres, de 5 pence à 1 schelling 4 pence et 1 schelling 8 pence; le beurre, de 1 schelling 2 pence à 2 schellings et 2 schellings 6 pence; le fromage de 8 pence et 1 schelling 4 pence à 2 schellings 3 pence. Le prix de la viande fraîche avait doublé; celui de la viande salée avait monté de 1 penny 1/2 à 2 pence 1/2; celui du jambon, de 8 pence et 1 schelling à 1 schelling 6 pence et 2 schellings 6 pence; celui du porc, de 6 et 8 pence à 2 schellings par livre; des poules et des canards, de 3 schellings et 3 schellings 6 pence à 5 et 6 schellings la paire; des pommes de terre, de 8 à 12 et 15 schellings le boucaut; le tabac, de 2 schellings 6 pence et 4 schellings à 7 et 8 schellings par livre; les épiceries généralement, de 25 0/0; les légumes, de 50 à 100 0/0; les liqueurs spiritueuses, le vin, la bière, etc., de 30 à 50 0/0; les articles de confiserie, de 50 0/0; les fruits, de 100 0/0.

« Nous donnons ci-dessous le taux de l'augmentation

de la découverte de riches gisements aurifères au sein d'une société civilisée et intelligente, possédant déjà un capital et jouissant d'une industrie organisée et protégée par un gouvernement stable et des institutions libres, nous sommes placés dans la position la plus favorable pour observer l'influence qu'exercent des augmentations considérables de richesse métallique sur la valeur monétaire du travail et des denrées. Les phénomènes dans la proportion où ils se sont développés jusqu'à ce jour, se sont manifestés exactement dans l'ordre qu'on pouvait prévoir. En premier lieu nous avons eu une hausse dans le prix monétaire du travail colonial ; puis dans le prix des articles de provision et des autres produits immédiats du travail (1), et en dernier lieu, et après

« (pour cent) de quelques-uns des articles d'approvisionnement fournis, en vertu de traités, pour le service du gouvernement de Victoria. Chandelle, 60 0/0 ; bœuf frais, 33 1/3 0/0 ; porc salé, 25 0/0 ; pain, 50 0/0 ; thé, environ 21 0/0 ; sucre, 10 0/0 ; savon, 20 0/0 ; lait, 75 0/0 ; fers neufs pour chevaux, 150 0/0 ; dépenses pour réformer les vieux 350 0/0 ; impressions, 100 0/0 ; la sellerie, 75 0/0. On ne peut obtenir de *soumissions* pour les bottes et les souliers ; les vieux meubles, ajoute-t-on, se vendent avec une augmentation d'environ 75 0/0 sur le prix ancien des meubles neufs. A peine trouve-t-on un artisan qui veuille travailler ; le petit nombre de ceux qui travaillent reçoivent une augmentation, sur le salaire primitif, qui s'élève à 200 0/0 pour les charpentiers et 350 0/0 pour les forgerons. » (*Nouveaux documents*, etc., p. 80-81).

(1) Nous trouvons les prix suivants pour la main-d'œu-

un intervalle de temps plus considérable, nous pouvons nous attendre à voir une hausse dans la valeur monétaire des denrées importées dans la colonie, en même temps qu'une hausse correspondante des prix, en Angleterre et dans les autres pays dont nous tirons ces denrées. Il faudra plus de temps pour le développement de ce dernier résultat, mais il n'est pas moins certain qu'il aura lieu.

Cette vérité, que la hausse ou la baisse du salaire en argent, résultant d'un changement dans les conditions sous l'empire desquelles se produit le métal servant d'étalon à la monnaie, est accompagnée d'une hausse ou d'une baisse correspondante dans les prix en argent de tous les produits du travail, est admise par M. Ricardo, dont la doctrine établit que la hausse ou la baisse des salaires n'exerce aucune influence sur le prix des denrées. « La monnaie, dit-il, « étant une denrée d'une valeur variable, la hausse « du salaire en argent sera souvent produite par la

vre et les articles de provision dans le prix courant de Westgarth et compagnie, qui porte la date de Melbourne, 1^{er} juin 1852 : Journaliers, 8 à 10 schellings par jour; charpentiers, 20 schellings par jour; maçons et autres artisans, 12 à 15 schellings par jour; bergers, 40 à 50 liv. st. par an avec rations de vivres en sus; domestiques mâles, 60 liv. st. par an; servantes, 35 à 40 liv. st. par an; blé, 7 schellings le boisseau; avoine, 7 schellings d^o; orge, 6 schellings d^o; porc, 1 schelling 8 pence; fromage, 1 schelling; beurre, 1 schelling 6 pence à 1 schelling 9 pence par livre; pain de 4 livres, 1 schelling 4 pence; bœuf et mouton, 3 pence par livre.

« baisse dans la valeur de la monnaie. Une hausse
 « du salaire, *résultant de cette cause*, sera constam-
 « ment accompagnée d'une hausse dans le prix des
 « denrées ; mais en pareille circonstance on verra
 « que le travail et toutes les denrées n'ont pas varié
 « dans leurs rapports réciproques et que la varia-
 « tion s'est bornée à la monnaie (1). »

Et il dit encore : « Une hausse de salaire , résultant du changement dans la valeur de la monnaie, produit une réaction générale sur le prix (2). »

En Angleterre , et dans les pays où les métaux précieux sont des denrées d'importation , nous devons nous attendre à ce que l'ordre des phénomènes résultant des découvertes des mines d'or, sera l'inverse de ceux que nous voyons se produire en Australie et en Californie. En Europe il y aura probablement tout d'abord une hausse dans le prix des articles de provision et des denrées en général , suivie bientôt après d'une hausse correspondante dans le prix en argent de la main-d'œuvre.

Vous ne devez pas vous méprendre sur le sens de mes paroles, et supposer que j'aie dessein de défendre la doctrine étrange qui consisterait à établir que la valeur de l'or est déterminée par des lois différentes de celles qui régissent la valeur permanente de l'argent (métallique). Au contraire , rien n'est plus évident que ce fait , à savoir qu'une loi exacte-

(1) RICARDO, *Œuvres d'écon. politique*, édit. de M. Mac Culloch, p. 31. — (2) *Ibid.*

ment identique règle et doit régler la valeur de ces deux métaux. La cause productrice dans les deux cas est la même, et le résultat final est le même. Mais, en ce qui concerne le *temps* nécessaire pour produire ces effets, je pense qu'on doit faire une distinction ; et de ce que l'argent, denrée qui, ainsi que le fer, ne peut être produite sans le secours d'un capital considérable, et dont les frais de production, après la découverte des mines les plus riches de l'Amérique, furent réglés principalement par l'abondance relative du mercure et les progrès de la science et des arts industriels, n'a pas affecté sensiblement les prix généraux en Europe pendant plus de cinquante ans, vous ne devez pas en conclure sans réflexion qu'il s'écoulera le même temps, ou à peu près, avant que l'or, denrée produite sous l'empire de conditions très-différentes, et principalement à l'aide du travail direct, sans le secours d'un capital considérable, et qui se trouve presque à l'état vierge, donne lieu à une hausse de prix considérable, permanente et générale sur tous les marchés du monde.

LETTRE XIX.

Quantités d'or existant au commencement du siècle actuel. — Quantités produites depuis la découverte des gisements de la Russie, de la Californie et de l'Australie. — Monnayage de l'or; consommation de ce métal dans les arts. — Avenir probable.

Avant d'appeler votre attention sur les circonstances qui règlent la valeur permanente des métaux précieux dans les pays qui ne produisent point ces métaux, mais dans lesquels ils sont importés par suite des transactions commerciales, jetons un coup d'œil rapide sur la somme comparative des importations d'or au commencement de notre siècle, avant et après la découverte des gisements aurifères de la Russie, de la Californie et de l'Australie.

La somme totale des métaux précieux existant dans le monde, a été estimée par quelques personnes à 2,000 millions sterling, tandis que d'autres ont supposé que l'Europe et l'Amérique seules, en possédaient une masse s'élevant à plus de 1,700 millions (1).

(1) L'un des rédacteurs du *Morning Chronicle* évalue la quantité d'or existant en Europe et en Amérique au commencement de 1848 à environ 560 millions sterling, et la quantité d'argent à 1,170 millions, formant ensemble un total de 1,730 millions sterling.

La somme d'espèces métalliques en circulation dans l'univers a été évaluée diversement, suivant un chiffre variant de 340,000,000 à 400,000,000 liv. sterl., dont on suppose que les $\frac{3}{8}$ consistent en or, et les $\frac{5}{8}$ restant, en argent. Ces évaluations ne reposent sur aucune *donnée* à laquelle on puisse accorder confiance, et ne doivent être regardées que comme de simples conjectures. L'arithmétique politique est ici complètement en défaut. Nous pouvons former des hypothèses plus ou moins plausibles, mais nous ne pouvons faire davantage. La nature des faits ne comporte pas une évidence satisfaisante; et l'on ne peut tirer de conclusion assurée, de prémisses qui, malgré leur apparence d'exactitude mathématique, ne sont en réalité que des suppositions et des conjectures hasardées.

Le baron Humboldt évalue la production annuelle moyenne de l'or et de l'argent en Amérique, en Europe et dans l'Asie septentrionale, au commencement du siècle actuel, à un peu plus de 10 millions sterling; on a supposé que, sur cette somme, 2,612,200 liv. sterling consistaient en or. Le chiffre annuel de cette production resta identique, et même augmenta jusqu'en 1810, époque où éclata la guerre de l'indépendance. La lutte entre l'Espagne et ses colonies, les actes de violence, l'absence de sécurité et l'anéantissement des capitaux, qui en furent la suite, firent abandonner un grand nombre de mines, et amenèrent une diminution considérable dans le produit annuel. De 1810 à 1830, M. Ja-

cob évalue le produit moyen des mines américaines à un chiffre inférieur à la moitié de l'ancienne somme, soit 4,036,838 liv. sterling. Depuis cette époque la situation s'améliora, et M. Mac Culloch évalue (1) le produit annuel des mines américaines en 1843, à 5,600,000 liv. sterl.; en 1846, ce produit atteignit le chiffre de 6,563,179 liv. sterl.

Il y a plus de 30 ans que l'on a commencé à recevoir de la Russie des quantités d'or, et ces quantités ont toujours, depuis, augmenté progressivement. En 1837, le produit n'était que de 900,673 liv. sterl.; en 1847, il s'éleva à 3,700,000 liv. sterl. (2); en 1850, à 4,175,800 liv. sterl. (3); en 1851, le produit a été évalué seulement à 64,932 liv. troy (4). Mais, comme on exporte une quantité bien inférieure à celle que l'on recueille, il ne paraît y avoir aucune raison de conclure que la moyenne baisse sensiblement.

En septembre 1847, on découvrit en Californie des richesses aurifères dont l'histoire n'avait pas encore offert d'exemples. L'année suivante, les exportations d'or furent estimées, de 800,000 à 1,000,000 liv. sterl.; la troisième année, le chiffre augmenta jusqu'à 4,000,000; en 1850, il s'élève à 12,000,000, somme presque égale à l'évaluation du produit annuel de toutes les mines d'or et d'argent de l'uni-

(1) *Dict. du commerce*, voir l'art. *Métaux précieux*.

(2) *Supplém. au Dict. du comm.*, de MAC CULLOCH, art. *Or*.

(3) Tables de M. Birkmyre, *Times* du 21 mai 1852.

(4) *Hist. et stat. des mines d'or*, par R. HUNT, esq., p. 198.

vers, avant les découvertes faites en Californie; cependant, l'année dernière, les exportations dépassaient 17,000,000 liv. sterl., et, dans le cours de l'année actuelle, il ne paraît y avoir aucune raison pour mettre en doute qu'elles atteindront le chiffre fabuleux de 20 millions sterling (1)!

En février 1851, on découvrit de riches gisements sur le territoire de la Nouvelle-Galles du Sud, et en août suivant des gisements encore plus riches et en apparence inépuisables, dans la colonie de Victoria. Ils ont été, depuis cette époque, exploités par des milliers de travailleurs, et s'il faut en croire un écrivain bien informé, l'un des rédacteurs du *Times* (2), la production de l'or venant d'Australie, dans le cours de l'année actuelle ne s'élèvera pas probablement à moins de 6,000,000 de liv. sterl.; d'autres écrivains, s'appuyant sur des informations plus récentes, évaluent le produit probable à une somme bien supérieure (3).

(1) Voir les tableaux de M. Birkmyre dans le numéro du *Times* du 21 mai 1852. Le chiffre des dépôts *officiels* d'or venant de la Californie, aux divers hôtels de monnaies des États-Unis est établi, ainsi qu'on le verra ci-dessous dans la circulaire de MM. Hussey et c., en date du 30 juin 1852 :

1848.....	44,177	dollars.
1849.....	6,147,509	d°
1850.....	36,074,062	d°
1851.....	55,938,232	d° .

(2) *Times*, n° du 21 mai 1851, tables de M. Birkmyre.

(3) Voir le *Quarterly Review*, numéro de septembre 1852. Au moment où ces feuilles sont mises sous presse on pu-

Considérez donc la question telle qu'elle se présente. En 1846, deux ans avant la découverte des

blie le document suivant dans le *Times* : « Depuis environ
« deux ans la règle des nouvelles reçues de l'Australie a
« toujours été que les derniers renseignements parvenus,
« non-seulement confirmaient les premiers, mais encore
« rejetaient ceux-ci complètement dans l'ombre. Nous n'o-
« sons conjecturer combien de temps doit se prolonger
« cette progression ascendante, et cela même est inutile ;
« car il suffit de supposer que la production actuelle de
« l'or dûment constatée et suivant une marche régulière,
« telle qu'elle se comportait à la dernière date, continue
« pendant quelques années, sans nouvel accroissement. Il
« y en a assez pour justifier les spéculations les plus aven-
« tureuses, relativement aux résultats qui en découleront
« pour le commerce et la société. A la dernière date, le pro-
« duit d'une semaine d'un seul district aurifère, à 70 mil-
« les de Melbourne, était de 100,000 onces, ce qui équivaut
« à une valeur de 20,000,000 liv. st. par an ; et, suivant
« une estimation modérée, la totalité de la production an-
« nuelle de l'Australie ne serait pas au-dessous de 40,000,000
« liv. st. Il en est résulté, comme conséquence naturelle,
« que la société australienne est devenue une immense as-
« sociation de mineurs. A Victoria, au Port-Philippe (c'est
« ainsi qu'on l'appelle ordinairement), les hommes et quel-
« ques femmes d'un esprit résolu, au nombre d'environ
« 60,000 individus, s'occupaient des divers travaux indis-
« pensables pour ramasser de l'or, tandis que des milliers
« d'autres individus se consacraient aux travaux subsidiai-
« res. Les industries ordinaires étaient abandonnées. Les
« bestiaux étaient amenés aux mines, d'une distance de
« plusieurs centaines de milles, non comme autrefois pour
« être tondus à cause de leur laine, ou tués à cause de leur
« graisse, le reste étant mis au rebut ; mais bien pour être
« tués à cause de leur chair ; ce sont les peaux et la laine

mines de la Californie, le produit de toutes les mines d'or et d'argent de l'univers (sans y comprendre la Chine et le Japon) était de. 12,362,677

En 1850, 2 ans après cette découverte, il était de. 27,442,788

Augmentation sur 1846. 15,080,111

« qui se trouvent aujourd'hui les matières de rebut, qui ne
 « se vendent point et qu'en conséquence on brûle sur place.
 « Le salaire de toute espèce de travaux avait haussé pour
 « rester au pair avec les profits des *chasseurs* d'or; le prix
 « de transport de Melbourne aux mines était de 100 liv. st.
 « et plus par tonne. Il fallait donc un appât très-considé-
 « rable pour empêcher les matelots de désertir et pouvoir
 « faire sortir un navire du port.

« La population de Melbourne avait déjà augmenté dans
 « une telle proportion que des milliers d'individus vivaient
 « sous des tentes dans les champs environnants, et que le
 « cri universel était : Qu'il vienne encore de nouveaux ar-
 « rivants ! Nous possédons ici quelques moyens d'apprécier
 « jusqu'à quel point il était probable que cette attente fût
 « remplie. On a calculé que dans le cours de cette année
 « 100,000 individus ont quitté les Iles Britanniques pour se
 « rendre dans les diverses colonies australiennes ; et pres-
 « que tous, les premiers comme les derniers partis, se pro-
 « posaient de gagner, sinon les mines, au moins les villes
 « qui en sont le plus rapprochées. La plus grande partie de
 « ces 100,000 individus sont déjà en route sur la Méditer-
 « ranée et dans l'hémisphère méridional. Le reste suivra
 « certainement. Ce que nous avançons là ce ne sont point
 « des probabilités, mais des faits réels. »

Les nouvelles les plus récentes sont rapportées en ces termes dans l'article *Cité*, numéro du *Times* du 23 novembre

(*Times* du 21 mai 1852. — *Tableau de M. Birkmyre*). En 1852, suivant les estimations les plus mo-

1852 : « Les avis reçus par l'*Aigle* de Port-Philippe (Victoria), vont jusqu'au 2 septembre; ils sont de près de deux « mois postérieurs à ceux qui nous sont déjà parvenus; « mais en l'absence d'un relevé des sommes d'or transportées à Melbourne chaque semaine, il devient impossible « de se procurer à l'aide de ces avis une évaluation exacte « du produit général. Ils indiquent, cependant, qu'il n'y « avait pas eu de diminution et que l'animation et la confiance de tous les habitants de la colonie augmentaient « chaque jour. La seule semaine pour laquelle on donne le « total des sommes transportées par le convoi est celle qui « finit le 7 août; à cette époque elles s'élevaient à 105,000 onces. Par suite des départs irréguliers du convoi du gouvernement, des quantités considérables avaient été transportées par des particuliers. Le total des exportations « dirigées sur l'Angleterre, depuis la date des premières « découvertes jusqu'au 31 juillet, était de 1,265,640 onces, « soit environ la valeur de 5,000,000 liv. st., venant de Victoria; tandis que le total des exportations arrivées de la « Nouvelle-Galles du Sud jusqu'au 14 août n'était que de « 2,007,012 liv. st. au prix colonial de 65 schellings par « once, soit à peu près 2,500,000 liv. st., valeur actuelle. « La plus grande partie de cette somme venait cependant « de Victoria, de sorte qu'il n'y avait pas de comparaison « entre la production respective des deux colonies. Une « nouvelle somme qui ne s'élevait pas à moins de 1,000,000 « liv. st. avait été également *acheminée* de Victoria au port « d'Adélaïde dans l'Australie méridionale. Les habitants de « ce port étaient généralement très-heureux dans leurs recherches; ce qui tenait à leur ancienne familiarisation « avec les travaux des mines, et l'on cite l'exemple d'un individu ayant réalisé 6,000 liv. st. dans une seule mati-

dérées, on atteint très-vraisemblablement le chiffre de 43,000,000 liv. st., ce qui fait ressortir une aug-

« née; on annonçait sans cesse de nouveaux gisements. On
 « citait parmi les plus productifs un endroit appelé Koo-
 « rong, à 30 milles environ de Bendigo, et un autre appelé
 « la crique d'Anderson, dans le voisinage de Melbourne. On
 « en cite encore d'autres dans le voisinage de Ballarat,
 « comme réalisant les plus hautes espérances. Le prix de
 « l'or avait monté à 67 schellings 6 pence par suite de l'ar-
 « rivée d'environ 200,000 liv. st. en espèces monnayées
 « (dont la plus grande partie était venue par le paquebot le
 « *Chusan*, de la compagnie péninsulaire et orientale, parti
 « d'Angleterre le 15 mai), et de l'attente de nouvelles quan-
 « tités. Les succès obtenus par les mineurs et la probabilité de
 « l'établissement, *en dernière analyse*, d'un hôtel des mon-
 « naies, prévenaient la tendance à faire des ventes précipi-
 « tées. La rapidité avec laquelle toutes les classes accumu-
 « laient la richesse, se manifestait, dans une disposition crois-
 « sante à entreprendre la réalisation de desseins importants
 « et dispendieux. La législature de Victoria avait adopté un
 « bill pour la construction d'un rail-way dont le trajet de-
 « vait s'étendre de Melbourne à Victoria; d'après les prévi-
 « sions ce rail-way devait coûter près de 1,000,000 liv. st. Il
 « existait un autre projet pour relier Melbourne au port de
 « la baie d'Hobson par une ligne de peu d'étendue, et con-
 « struire une jetée où les navires du plus fort tonnage
 « pourraient décharger leurs marchandises; le capital pro-
 « posé à cet effet était de 100,000 liv. st. On avait, en ou-
 « tre, le dessein d'établir une nouvelle banque qui devait
 « s'appeler la Banque de Victoria, au capital d'un mil-
 « lion sterling.

« On avait encore soumis à la législature de la Nou-
 « velle-Galles du Sud la construction d'un rail-way, de
 « Sydney à Melbourne, comprenant une distance de 600 mil-

mentation sur 1846 de 30,637,323 et sur 1850 de 15,557,212 liv. st. Le produit de la Californie

« les. Les derniers avis reçus d'Angleterre à Port-Philippe allaient jusqu'au 2 juin, mais le paquebot-malle « d'Australie entrait en rade au moment même où l'*Aigle* « en sortait avec des nouvelles de Plymouth, jusqu'au 5 de « ce mois. Les dernières nouvelles venues de Sydney par le « navire arrivé aujourd'hui vont jusqu'au 23 août. On de- « vait y présenter le lendemain une motion pour l'établis- « sement d'un petit hôtel de monnaies, et l'on espérait que « cette motion passerait immédiatement, de manière que « l'on pourrait faire venir immédiatement les matériaux « d'Angleterre. Le port Jackson avait été déclaré port libre; « on avait reçu l'autorisation royale pour la demande faite « de cet acte. Suivant les nouvelles reçues de Honolulu, on « pouvait s'attendre à l'arrivée d'une masse d'émigrants « des îles Sandwich. On avait reçu des nouvelles de l'Aus- « tralie méridionale avant le départ de l'*Aigle*; on appre- « nait que la découverte de mines d'or, depuis si longtemps « désirée, avait eu lieu dans cette colonie; on avait décou- « vert un gisement très-étendu, à une distance d'environ « 15 milles d'Adélaïde, au sud-est. La plupart des essais « tentés à la surface du sol avaient été très-satisfaisants. On « continuait à recevoir du mont Alexandre des remises « considérables au bureau d'essai d'Adélaïde, et l'on avait « le projet de fabriquer des *jetons* de 20 schellings, l'es- « sayeur du gouvernement ayant reçu des instructions pour « engager l'état-major et les machines nécessaires à cet ef- « fet. Les actions de la mine de Burra-Burra se soutenaient « bien et le prix paraissait se tenir entre 130 et 135.

« Le *Pelham* est arrivé aujourd'hui de Sydney, il en est « parti le 17 juillet avec 27,761 onces d'or, estimées à peu « près à 111,000 liv. st. L'*Océanie*, parti à peu près à la « même date a été également annoncé; mais on ne peut « affirmer exactement la somme qu'il a apportée. »

seule, depuis le commencement des exploitations de mines en 1848 jusqu'au 30 juin 1852, est évalué par les individus qui sont sur les lieux à 174,780,877 dollars, soit en estimant le dollar à 4 schell., à 34,956,175 liv. st. (1).

Ces quantités, inouïes jusqu'à ce jour, ont augmenté de plus de 30 millions sterling la masse métallique possédée par les banques d'Angleterre, de France et de New-York en 1848.

Suivant M. Birkmyre, « la moyenne de la fabrication annuelle de pièces d'or pendant les 30 premières années de ce siècle a été en Angleterre de 1,700,000 liv. st., en France, de 1,300,000; aux États-Unis de 55,000; ce qui forme un total de 3,055,000. » Nous donnons ci-dessous un tableau de la fabrication récente des monnaies d'or dans ces mêmes pays, depuis l'année où eut lieu la découverte des mines d'or de la Californie.

ANNÉE.	ANGLETERRE.	FRANCE.	ÉTATS-UNIS.	TOTAL.
	Liv. sterl.	Liv. sterl.	Liv. sterl.	Liv. sterl.
1848	2,451,999	1,234,472	786,565	4,473,036
1849	2,177,000	1,084,382	1,875,158	5,136,540
1850	1,491,000	3,407,691	6,662,854	11,561,545
1851	(10 mois.)	10,077,252	12,919,695	»

De novembre 1850 à juin 1851, la banque d'Angleterre a émis 9,500,000 souverains, et depuis no-

(1) Circulaire de MM. Hussey, Bend et Hale de San-Francisco, 30 juillet 1852.

vembre 1851, 3,500,000 souverains et demi-souverains (1).

La consommation annuelle des métaux précieux a été évaluée diversement et a donné lieu à de grandes dissidences d'opinions. J'incline à prendre pour guide l'évaluation de M. Mac Culloch plutôt que celle de M. Jacob. En 1843 M. Mac Culloch estimait la valeur annuelle des métaux précieux employés dans les arts, à 6,050,000 liv. st.; sur ce chiffre il supposait qu'un cinquième, soit 20 0/0, était obtenu par la fonte de la vieille vaisselle, etc. Il fixe donc à 4,840,000 liv. st., la consommation réelle de ces métaux pour les besoins du luxe; il ajoute 1 0/0, de la somme employée pour le frai et la perte par suite d'incendies et de naufrages. Supposant que la somme d'espèces en circulation dans le monde est de 340,000,000 liv. st., nous devons donc déduire 1 0/0, soit.

3,400,000	
Ajoutant le chiffre de la consommation annuelle cité plus haut pour les usages autres que la monnaie, soit	4,840,000
nous avons alors une consommation annuelle de	8,240,000
en regard d'un produit annuel de .	43,000,000
	<hr/>
ce qui laisse une accumulation annuelle pour la fabrication de la monnaie de	34,760,000

(1) *Histoire et statistique de l'or*, par M. HUNT, Esq., p. 203 et 204.

somme presque triple du produit brut annuel antérieur aux nouvelles découvertes.

Il paraît impossible qu'un individu, quel qu'il soit, habitué à réfléchir sur de pareils sujets, puisse douter, avec quelque apparence de raison, que l'affluence des quantités extraordinaires d'un métal qui forme le seul étalon régulateur de notre monnaie, l'agent intermédiaire général de nos échanges et la mesure ordinaire des transactions commerciales, un métal en vue duquel tous les contrats pécuniaires sont stipulés et se trouve appréciée la valeur de toutes les denrées, un métal d'ailleurs (différent en cela de l'argent) produit par les moyens les plus simples, dans un état tel qu'on peut le jeter sur le marché, le lendemain du jour où il a été extrait des entrailles de la terre ou soumis au lavage en le séparant des sables aurifères, et sans d'autres frais, pour ainsi dire, que le travail manuel appliqué à le recueillir, que cette affluence, dis-je, si elle continue, ne produise une hausse des prix, en Angleterre et dans tous les pays employant l'or comme type monétaire *légal*, dans une proportion dont l'histoire moderne ne fournit aucun exemple (1).

(1) Il semble également qu'il y a peu de raison de mettre en doute que, pendant une longue suite d'années, de semblables quantités d'or continueront à être versées sur le marché. Les travailleurs émigrent aujourd'hui vers les régions aurifères par milliers, en même temps que les espaces ouverts à leur activité semblent illimités. M. Lyman, dans ses *Notes sur les régions aurifères de la Californie*, s'ex-

LETRE XX.

Production de l'argent. — Valeur de ce métal relativement à l'or.

C'est un fait d'une haute signification, que la production de l'argent augmente et que ses frais de production diminuent, avec l'affluence inouïe d'un métal dont la valeur est plus considérable. De cette

prime en ces termes : « La région où se trouvent les mines d'or forme une bande longitudinale de 10 à 40 milles en largeur et se développant dans la longueur sur une distance de plusieurs centaines de milles; d'actives opérations sont déjà en voie d'exécution (en 1849) sur une surface d'au moins 4 ou 500 milles. » Les gisements de l'Australie sont également très-considérables, si même ils ne le sont davantage. « A en juger, dit M. Latrobe, d'après la prédominance des couches géologiques dans lesquelles on a trouvé l'or jusqu'à ce jour, et si abondamment, sur toute l'étendue de la colonie dans sa longueur et sa largeur, je ne puis assigner de limite aux découvertes ou aux résultats que produira l'ouverture des filons. » (Dépêche du 19 décembre 1851.)

M. Hardy, principal commissaire aux mines d'or, s'exprime ainsi dans son rapport officiel : « Dans tout le cours de la rivière de Turon, la production de l'or semble être aussi régulière que celle du froment dans un champ ensemencé. En un mot, depuis le haut de la rive, en traversant le lit de la rivière (large de 50 à 100 yards), et dans toute l'étendue des 9 milles que j'ai inspectés, on peut

manière l'influence des découvertes de mines d'or sur le prix de l'argent sera retardée, mais l'influence

« compter absolument sur le résultat qu'on obtiendra
 « comme sur un salaire hebdomadaire, et 5,000 travail-
 « leurs ne seraient rien dans un pareil espace... Je ne pense
 « pas qu'il y ait un coin sur aucune partie du Turon sur
 « lequel un homme actif et vigilant ne puisse gagner
 « 10 schellings par jour; et la plupart peuvent gagner cha-
 « cun de 15 schellings à 1 liv. st. par jour. J'en connais un
 « grand nombre qui gagnent 2 liv. st. par jour; et il y a,
 « sur les bords de cette rivière, un terrain encore intact qui
 « peut être exploité avec avantage par quelques milliers d'in-
 « dividus. En réalité, je ne puis, quant à présent, assigner
 « de limite au nombre d'individus qui peuvent trouver
 « de l'emploi; car je me suis assuré par des observations
 « personnelles que les nombreuses criques (dont plusieurs
 « ont 10 ou 15 milles de long) dont les eaux vont se jeter dans
 « le Turon, produisent l'or à raison d'environ 10 schellings
 « par jour pour chaque individu. Trois hommes ont, au-
 « jourd'hui et les trois jours précédents, recueilli dans
 « cette localité 10 livres pesant d'or (la valeur d'environ
 « 400 liv. st.) en morceaux qui ne dépassaient pas le poids
 « d'une once. Le gain moyen des 200 individus qui ont pris
 « des *licences* pour ces criques ne s'élève pas à moins d'une
 « liv. st. par jour. » Ces renseignements sont confirmés
 par M. Stuckbury, géologue de la colonie; il ajoute: « qu'il
 « n'existe guère un ravin ou une crique qui après un exa-
 « men attentif ne soit reconnu produire de l'or. » Voir la
 brochure intitulée: *Les Colonies de l'Australie, leur forma-
 tion, leur progrès et leur situation actuelle*, par John Fair-
 fax, esq., propriétaire et éditeur associé du *Sydney-Mor-
 ning-Herald*, p. 43.

— On lit, dans le *Times* du 24 novembre 1852, les rensei-
 gnements suivants sur les quantités étonnantes d'or impor-

de celles-ci sur les prix des autres denrées, dans les pays où l'or est le type monétaire, n'en sera pas diminuée.

Avant la découverte de l'Amérique, la valeur de l'argent, relativement à celle de l'or, était comme 11,158 est à 1. Nous n'avons, aujourd'hui, aucun moyen de constater dans quelle proportion se trouvait alors la quantité de l'un des deux métaux à l'égard de l'autre. Jusqu'en 1525 les principales importations de l'Europe consistaient en or. Depuis cette époque jusqu'à la découverte des mines du Brésil, au com-

tées en ce moment de l'Australie : « Hier, trois navires sont
 « entrés dans la Tamise venant d'Australie et ayant à bord l'é-
 « norme chargement de sept tonnes d'or. L'un de ces navires,
 « *l'Aigle*, avait pour fret la somme la plus considérable de
 « ce précieux métal qui soit jamais arrivée sur un seul na-
 « vire, 150,000 onces (plus de six tonnes), représentant une
 « valeur de plus de 600,000 liv. st. *L'Aigle* a fait aussi la
 « traversée la plus rapide dont on puisse faire mention; il
 « a fait en soixante-seize jours le voyage de Melbourne aux
 « Dunes... Les autres navires sont *le Saphir*, venant de
 « Sydney, ayant à bord 14,668 onces, et *le Pelham*, venant
 « aussi de Sydney, avec 27,762 onces. *Le Maitland* est éga-
 « lement arrivé de la même destination il y a un ou deux
 « jours, avec 14,326 onces. Quelque énormes que soient les
 « richesses transportées par *l'Aigle*, le navire *la Didon*,
 « qu'on attend sous peu de jours, le surpassera de beau-
 « coup; il a, dit-on, à bord, 280,000 onces, soit environ dix
 « tonnes 1/2 du précieux métal; *le Neptune*, avec 17,000 on-
 « ces, *l'Andromaque*, avec 42,051 onces, et d'autres navires
 « avec des chargements aussi importants sont presque en
 « vue. »

mençement du xviii^e siècle, les importations d'argent dépassèrent celles de l'or dans le rapport de 60 à 1. Depuis, cette proportion se réduisit à 22 pour 1. Mais, de 1750 à 1800, elle s'éleva de nouveau à 40 pour 1 (1).

Depuis le règne de Charles II jusqu'à celui de George I^{er}, la valeur de l'or par rapport à l'argent ne fut pas fixée par l'autorité. L'argent était alors le seul étalon de notre monnaie, et la valeur de la guinée variait comme celle de toute autre denrée. Avant la réforme des monnaies d'argent, sous le règne de Guillaume III, elle variait de 20 à 30 schell. En 1717 le rapport de l'or à l'argent fut fixé par le gouvernement dans la proportion de 15,209 à 1 ; en d'autres termes, 21 schell. devinrent l'équivalent d'une guinée. Depuis, nous eûmes un double étalon, et les deux métaux furent considérés comme monnaie légale, l'or comme compte, et l'argent également jusqu'à la somme de 25 liv. st., et au poids, au prix de la fabrication, pour toute somme plus considérable. Suivant cette convention, l'or comparé à l'argent fut estimé au delà de sa valeur ; et, conséquemment, tous les débiteurs devinrent intéressés à payer en or plutôt qu'en argent. Les monnaies d'argent ayant leur poids complet furent ainsi repoussées du marché ou fondues, et dans la pratique, l'or arriva à devenir l'étalon d'après lequel toutes les va-

(1) HUMBOLDT. *Essai politique sur la Nouvelle-Espagne* (traduct. de Black), t. III, p. 435.

leurs étaient mesurées et toutes les conventions stipulées. En 1816, dans tous les paiements au-dessus de 40 schell., l'or était devenu la seule monnaie légale, et l'argent n'était qu'une monnaie de circulation secondaire, ayant avec l'or le même rapport que le cuivre avec l'argent. Depuis, une livre troy d'argent fut frappée en 66 schellings au lieu de 62, et le monnayage de ces pièces fut grevé d'un droit de seigneurage de $6\frac{14}{51}$ 0/0; en d'autres termes, l'individu qui porte à l'hôtel des Monnaies une livre d'argent n'en rapporte que 62 schellings sur 66 schell. que cette livre d'argent sert à fabriquer, et le gouvernement conserve la faculté de monnayer une quantité d'argent plus ou moins considérable, selon qu'il le juge à propos. Ainsi, le souverain contenant 123,274 grains troy d'or à 22 carats, c'est-à-dire 113,001 grains d'or pur, et le schelling contenant 87,2727 grains d'argent au titre légal, c'est-à-dire 80,727 grains d'argent pur, le rapport d'un métal à l'autre, à l'hôtel des Monnaies, est de 14,28784 à 1, soit environ $14\frac{3}{7}$ à 1. La monnaie d'argent a cessé aujourd'hui, par conséquent, d'être l'étalon de la valeur, et, de même que le cuivre, elle ne sert plus qu'à faciliter les échanges de peu d'importance. L'or est actuellement notre seul type monétaire; on l'échange à la Monnaie à raison de 3 liv. st. 17 schell. 10 pence $\frac{1}{2}$ par once, et la banque d'Angleterre l'achète à raison de 3 liv. st. 17 schell. 9 pence l'once, ou au titre de 22 carats $\frac{11}{12}$ d'or fin.

Au commencement du siècle actuel, la productio

de l'argent en Amérique était à celle de l'or comme 46 est à 1, tandis qu'en Europe la proportion n'était que de 40 à 1. En 1846, lorsque les importations de l'or de la Russie eurent atteint le chiffre d'environ 3 millions $1/2$, avant la découverte des gisements de la Californie, le produit des deux métaux est évalué à 727 tonnes d'argent et 42 tonnes d'or ; la quantité relative de l'un des deux métaux à l'égard de l'autre est donc comme 17 est à 1. Mais en 1850 le produit de l'argent a été de 978 tonnes, et celui de l'or de 134 tonnes ; la proportion s'est trouvée réduite conséquemment dans le rapport de 7 à 1 ; tandis qu'en 1851 le produit de l'argent est évalué à 1,002 tonnes, et celui de l'or à 180 tonnes ; la proportion est encore réduite, elle n'est plus que dans le rapport de 5 à 1 (1).

Jusqu'à présent, il n'y a eu que peu ou point de changement dans la valeur relative des deux métaux ; l'argent se vend encore sur le marché à raison de 5 schell., ou 5 schell. 1 penny l'once, et la monnaie d'argent continue à circuler en même temps que la monnaie d'or, bien qu'on commence à exporter la première en quantités considérables (2).

(1) Voir l'état présenté par M. Birkmyre, dans le numéro du *Times* du 21 mai 1852.

(2) Aussi longtemps que nos monnaies d'argent continueront à circuler concurremment avec les monnaies d'or, il ne semble pas qu'il y ait lieu de prévoir qu'aucun changement important dans le *prix* de l'argent doive avoir lieu. Ce fait, qu'on peut en tout temps obtenir 20 schellings en

En même temps que la quantité d'or fournie annuellement a été croissante, la quantité d'argent n'est pas restée stationnaire, bien que l'augmentation proportionnelle de ce dernier métal ait été bien inférieure à celle du premier. Et non-seulement c'est

échange d'un souverain, empêchera naturellement l'argent de hausser, au delà d'une limite déterminée, dans son rapport avec l'or. Mais combien de temps encore la monnaie d'argent continuera-t-elle à circuler concurremment avec la monnaie d'or, ceci est une question différente. Il ne paraît pas y avoir lieu de mettre en doute, qu'un déplacement considérable d'argent a déjà eu lieu en Angleterre et ailleurs. La somme d'argent dont la banque d'Angleterre était détentrice en septembre 1846 s'élevait à 2,710,077 liv. st., en y comprenant toutefois l'argent chinois. D'après le rapport pour la semaine expirant le 23 octobre dernier, la quantité d'argent était réduite à 19,154 liv. st. Le *Times* du 28 octobre établissait positivement que depuis le commencement de juillet dernier, « plus de 3 millions de pièces d'argent, formant une valeur de plus de 160,000 liv. st., avaient été émises de la Monnaie par l'intermédiaire de la banque, et que les mesures les plus énergiques avaient été adoptées dans l'établissement monétaire pour augmenter le chiffre de cette émission. » Cependant l'argent continue à être aussi rare que jamais. Si l'or doit continuer à rester l'unique mesure de la valeur, et que sa valeur doive continuer à baisser par rapport à l'argent, il semble tout à fait évident que nous ne pouvons conserver notre argent, à moins que les proportions du titre légal des deux métaux ne soient profondément modifiées. Le titre légal de l'argent doit être abaissé, ainsi qu'il l'a été en Amérique, mesure qui ne serait injuste à l'égard de personne, si l'on considère que depuis 1816 l'argent n'a été simplement qu'une mon-

ce qui a lieu, mais nous commençons à constater des signes d'une diminution constante dans les frais de production de l'argent. Pendant trois siècles on tirait surtout le mercure des mines d'Almaden en Espagne, d'Idria en Autriche, et de Huancavelica au Pérou. Mais dans ces dernières années, on a découvert des mines de mercure d'une grande richesse en Californie. Dans une dépêche du gouverneur de ce pays, publiée à Washington, en décembre 1850, voici ce qu'il dit : « La mine de vif-argent de New-
« Almaden, située à 12 milles de cette localité, est
« évaluée à plusieurs millions de dollars. En peu de
« jours on aura mis en œuvre vingt-six cornues, et
« l'on pourra extraire par jour 8,000 livres pesant,

naie auxiliaire de circulation, qu'il n'est monnaie légale que jusqu'à concurrence de 40 schellings, et que toutes les conventions pécuniaires ont été contractées en prenant pour base l'or uniquement. Nos monnaies d'argent ne sont aujourd'hui, en vertu de la loi, que de simples jetons pour faciliter des échanges minimes, et l'on pourrait en modifier la valeur, ainsi que celle des monnaies de cuivre, sans aucun préjudice pour le commerce. Il n'y a aucune nécessité que l'argent fasse l'office de monnaie légale pour une somme supérieure à 20 schellings. Si l'argent, d'après les proportions admises actuellement, est plus commode que l'or pour opérer des remises sur les pays qui conservent un double type monétaire, s'il continue plus longtemps que l'or à solder nos dettes dans ces pays, l'argent disparaîtra chez nous, quelque activité que la Monnaie apporte à la fabrication. Le métal qui acquerra une plus grande valeur repoussera toujours de la circulation le métal qui perdra de la sienne.

« valant de 6 à 8,000 dollars, ce qui fait plus de
« 2,000,000 de dollars par an. Ce n'est là que le
« produit d'une seule mine, mais de la mine la plus
« considérable. » On a déjà expédié de ces mines
des quantités considérables de mercure au Mexique
et dans l'Amérique méridionale, et des dispositions
ont été prises pour commencer l'exploitation de plu-
sieurs mines d'argent qui, jusque-là, n'avaient pu
être exploitées d'une manière profitable. Le prix du
vif-argent, qui, après la proclamation d'indépendance
des Etats de l'Amérique du Sud, s'était élevé à 130
et même à 160 dollars, le quintal, s'est trouvé de nou-
veau réduit à 50 dollars, prix auquel le minerai don-
nant environ 13 liv. st. par tonne peut être exploité
avec bénéfice (1).

L'influence de cette découverte, pour stimuler la
production et diminuer la valeur de l'argent, doit
être très-considérable, et c'est à cette influence et à
d'autres circonstances affectant les frais de produc-
tion de l'argent que nous devons probablement attri-
buer, jusqu'à un certain point, le peu de change-
ment qui s'est manifesté jusqu'à ce jour dans la va-
leur relative des deux métaux précieux. En effet,
bien que le prix du mercure soit un des éléments
des frais de production de l'or, ce prix n'entre tou-
tefois que dans une proportion infiniment inférieure

(1) *Observations sur les quantités d'or fournies récem-
ment, etc.*, par ANDRÉ JOHNSON, attaché au bureau des lin-
gots de la banque d'Angleterre, p. 5 et 6.

relativement à la masse entière produite, comparativement à l'argent.

On ne peut mettre en doute que les importations actuelles d'or, importations sans précédents connus, ne doivent bientôt amener le déplacement de l'argent existant en Europe, ainsi que cela a déjà eu lieu, dans une certaine mesure, aux Etats-Unis. J'ai examiné ailleurs (1), en traitant de l'échange, de quelle manière s'opèrent ces déplacements. Je ne reviendrai pas ici sur ce sujet; mais je vais examiner les lois qui déterminent la valeur des métaux précieux, considérés comme denrées d'importation, dans les pays qui ne possèdent point de mines; nos observations, jusqu'à ce moment, ont porté principalement sur les prix, dans les pays où se produisent l'or et l'argent.

(1) *Philosophie du commerce*, liv. V, chap. II.

LETTRE XXI.

Valeur des métaux précieux considérés comme denrées d'importation. — Lois qui règlent leur distribution.

Jedois revenir maintenant sur un sujet que je vous ai déjà expliqué en partie, à savoir la distinction entre la valeur réelle et la valeur de marché de l'or et de l'argent.

La valeur du métal formant l'étalon de la monnaie est une chose complètement différente du *prix* de ce métal. En réalité, il *n'a aucun prix*, et sa valeur se mesure, par la quantité plus ou moins considérable des denrées contre lesquelles devra s'échanger une quantité déterminée de métal. Toutes les denrées ont une valeur réelle et une valeur de marché; la première dépendant des frais de production, la seconde de l'offre et de la demande.

Maintenant, l'or, lorsqu'on l'emploie à titre d'étalon de la monnaie et de mesure commune de la valeur, ne diffère point des autres denrées sous ce rapport; il a une valeur réelle et il a en même temps une valeur de marché ou valeur actuelle. La valeur de marché est tantôt supérieure et tantôt inférieure à la valeur réelle; mais la valeur de marché a une tendance constante à revenir à la valeur réelle, comme vers un point fixe ou central; c'est vers elle, suivant les expressions d'Adam Smith, qu'elle gra-

vite, comme vers un centre de repos continu. La valeur réelle et la valeur actuelle peuvent ne coïncider jamais exactement; mais l'une n'est jamais divergente de l'autre sans l'accession de causes qui, en dernière analyse, corrigent la déviation.

La valeur réelle des éléments de la monnaie, ainsi que nous l'avons déjà vu, dépend des frais de production du métal, comparés aux frais de production des denrées contre lesquelles on l'échange. J'admets qu'un seul métal sert d'étalon, et que ce métal est l'or. Etant donné les frais de production de l'or, la valeur réelle des denrées évaluée en monnaie, c'est-à-dire leur *prix*, variera absolument, suivant les frais de leur production, s'élevant à mesure que ceux-ci augmentent, baissant à mesure qu'ils baissent. Etant donné les frais de production des denrées, la valeur réelle de l'or, évaluée en ces denrées, variera suivant les frais de production de ce dernier, augmentant à mesure qu'ils augmentent, diminuant à mesure qu'ils diminuent.

La valeur de marché ou valeur actuelle de l'or dépend du principe si connu de l'offre et de la demande. Diminuez la masse de monnaie en circulation, toutes les circonstances restant les mêmes, la valeur de marché de la monnaie estimée en denrées haussera; en d'autres termes, le *prix* ou la valeur monétaire des denrées baissera. Augmentez la masse de monnaie en circulation, les autres circonstances restant encore les mêmes, la valeur de marché de la monnaie évaluée en denrées, baissera; en d'autres

termes, le *prix* des denrées ou leur valeur monétaire haussera.

Lorsque, par exemple, la valeur de marché de la monnaie, en Angleterre, s'élève au-dessus de la valeur réelle, les métaux (précieux) sont attirés en Angleterre; en effet, la valeur de toutes les denrées anglaises étant, relativement à la monnaie, plus basse qu'à l'égard des autres denrées, les autres pays peuvent acheter nos produits plus avantageusement, en nous expédiant des espèces plutôt que des marchandises, tandis que nous pouvons acheter leurs denrées à meilleur marché, en leur expédiant des marchandises plutôt que des espèces. En conséquence, la monnaie continue d'affluer en Angleterre à mesure que les marchandises en sortent, jusqu'à ce que le niveau naturel de la valeur soit rétabli chez nous.

Lorsque, d'un autre côté, la valeur de marché de la monnaie, en Angleterre, tombe au-dessous de la valeur réelle, les métaux (précieux) commencent aussitôt à sortir d'Angleterre; en effet, la valeur de toutes les denrées anglaises étant plus élevée relativement à la monnaie qu'à l'égard des autres denrées, les autres pays peuvent acheter nos produits plus avantageusement en expédiant des marchandises plutôt que des espèces métalliques, tandis que nous pouvons acheter leurs produits à meilleur marché, en expédiant des espèces métalliques plutôt que des marchandises. En conséquence, la monnaie sort d'Angleterre à mesure que les marchandises y en-

trent, jusqu'à ce que le niveau naturel des valeurs soit rétabli chez nous.

Aussi, pendant presque toute cette période où furent versées en Europe ces immenses accumulations de métaux précieux, résultant de la découverte des mines américaines, un courant de richesses métalliques, aussi régulier dans son cours que les vents alizés, ne cessa de se porter vers l'Orient. Humboldt (1) calcule que sur la totalité des importations, s'élevant annuellement, au commencement de ce siècle, à 8,700,000 liv. st., on n'expédia pas moins de 5,100,000 liv. st., en Asie, par le Levant, par la frontière de Russie et le cap de Bonne-Espérance. A mesure que les quantités des métaux précieux importées d'Amérique diminuèrent, ce courant vers l'Orient se ralentit et s'arrêta enfin tout à fait. En 1832 et 1833 il prit une direction opposée, jusqu'à ce que les nouvelles quantités importées de l'Oural et de la Sibérie lui firent reprendre son ancien mouvement.

Dans toutes les discussions relatives à la valeur des métaux précieux, nous devons faire une part légitime à ces fluctuations et à ces perturbations ; mais les perturbations elles-mêmes sont soumises à des lois certaines, dont la connaissance peut nous servir à calculer leur importance et leurs résultats.

L'abondance ou la rareté comparative des métaux en tout pays diminue ou augmente leur valeur de

(1) *Essai sur la Nouvelle-Espagne*, t. III, p. 450.

marché. Mais l'effet ne se borne pas là. Vous ne devez jamais perdre de vue que, dans tous les pays commerçants, il existe mille expédients pour économiser l'usage de la monnaie dans les transactions commerciales de chaque jour. Les billets de banque, les mandats, les lettres de crédit, les lettres de change, les bons de l'Échiquier, les billets de circulation, les actions et promesses d'actions dans les compagnies et les entreprises publiques, telles que banques, chemins de fer, canaux, docks, les timbres-postes même, remplissent souvent l'office de monnaie. Les caisses d'épargnes tendent aussi à en économiser l'usage, et dans le comptoir général de virement de Londres, d'immenses transactions pécuniaires, dont le chiffre s'élève à deux ou trois millions par jour, se concluent par un simple échange de mandats, sans qu'il soit besoin d'employer comme intermédiaire plus de 200,000 liv. st. en billets de banque et de 20 liv. st. en espèces métalliques.

Vous devez considérer ensuite que ce n'est pas seulement l'abondance comparative du numéraire ou de ses équivalents, qui règle sa valeur de marché, mais la rapidité avec laquelle circule ce même numéraire.

En Angleterre ou aux Etats-Unis, la même somme de monnaie peut changer de main quatre fois plus promptement qu'en France, et en France dix fois plus souvent qu'en Russie ou en Turquie. Etant donné l'abondance relative de la monnaie, sa

valeur de marché variera dans la mesure de sa rapidité de circulation. Etant donné sa rapidité de circulation, la valeur de marché variera dans la mesure de son abondance relative. Etant donné à la fois la quantité et la rapidité de circulation, la valeur de la monnaie variera dans la mesure de l'économie avec laquelle on l'emploiera. Lorsqu'un change défavorable indique, de manière à ne pas s'y méprendre, une circulation trop développée, la nature et l'étendue de toutes ces causes perturbatrices doivent être prises en considération par nos banquiers, nos négociants et nos hommes d'Etat. Mais c'est surtout l'économiste qui ne doit jamais perdre de vue que ce sont, uniquement, des perturbations dont l'action est temporaire et porte en elle-même un correctif, et que la valeur *permanente* de la monnaie dépend simplement des frais de production des substances dont se compose le type monétaire, comparés aux frais de production des diverses denrées échangeables.

Or, dans les pays qui, ne possédant pas eux-mêmes de mines, importent les métaux précieux des pays où ils sont produits, il y a deux éléments à prendre en considération en estimant ces frais de production, à savoir : le travail appliqué à la production des denrées qui doivent être échangées contre les métaux, et le travail appliqué à la production des métaux eux-mêmes. Nous devons tenir compte des divers degrés de puissance du travail appliqué à la production. Toutes choses égales d'ailleurs (*cæteris*

paribus), le travail d'un Anglais pendant deux jours, dans une certaine branche d'industrie, équivaut au travail d'un Anglais dans toute autre branche d'industrie, et les produits qui en résultent ont une égale valeur. Mais le travail d'un Anglais pendant deux jours peut valoir le travail de trois jours d'un Français, de quatre jours d'un Russe ou d'un Polonais, de cinq jours d'un Chinois ou d'un Hindou. Nous devons aussi tenir compte de la différence entre les pays qui font usage de l'or et ceux qui le produisent, et du volume et de la *facilité de transport* relatifs des denrées dans lesquelles se réalise le travail des premiers. C'est pour cette raison que la moyenne du salaire monétaire et des prix des denrées varie dans les divers pays du globe. C'est pour cette raison que non-seulement le prix de marché ou prix actuel, mais encore la valeur réelle ou de revient des métaux précieux atteint un maximum, constamment plus ou moins élevé, dans quelques-uns des pays qui emploient ces métaux comme éléments de leur monnaie, plutôt que dans les autres; et, quoique en tout pays la valeur de marché gravite vers la valeur réelle comme vers un point fixe, ce point peut être relativement moins élevé dans un pays que dans un autre, moins élevé en Russie ou en Pologne, par exemple, que dans l'Inde ou en Chine, moins élevé en France qu'en Russie ou en Pologne, en Angleterre qu'en France, en Californie et en Australie qu'en Angleterre.

LETTRE XXII.

L'or et l'argent considérés comme denrées d'importation. Principe qui régit les valeurs internationales.

La question des valeurs internationales, l'une des plus abstraites et des plus difficiles que présente la science économique, est discutée avec beaucoup de talent (particulièrement en ce qui concerne les métaux précieux) dans un savant article de la *Revue d'Édimbourg*, de juillet 1843.

Après avoir démontré fort clairement que les frais de production sont le régulateur véritable du commerce intérieur, l'auteur de l'article continue en ces termes : « Il est évident que cela est vrai à l'égard du « commerce intérieur ; il ne nous semble pas moins « évident, que cela est également vrai à l'égard du « commerce international. Le filateur anglais vend « ses fils au négociant français, qui les importe exactement au même prix qu'il réclame de son client « anglais. Le tisseur français vend ses soies au négociant anglais qui les importe, exactement au « même prix qu'il réclame de son client français. « Dans une foule de cas, ni l'un ni l'autre ne savent « pour quel marché ils produisent, ou à qui ils vendent leurs produits.

« L'un comme l'autre produit la quantité de denrées pour laquelle il espère un prix rémunéra-

« toire, un prix qui lui remboursera les frais de
« production, c'est-à-dire le coût des matières pre-
« mières, l'intérêt et l'usure des machines et des
« autres capitaux engagés, le salaire de ses ouvriers,
« et un bénéfice pour lui-même au prix courant
« du pays, pendant tout le temps qui s'écoule entre
« les avances qu'il a faites et le revenu qu'il doit en
« tirer. Il vend à un courtier et rarement il sait si
« ses produits seront consommés en Angleterre, en
« Amérique ou en France. Mais, dira-t-on, qu'est-
« ce qui décide quel sera le salaire des ouvriers,
« salaire qui, en réalité, paraît être le principe posi-
« tif sur lequel repose le prix, les autres éléments
« n'étant que de simples proportions? Pourquoi le
« salaire d'un fileur de coton anglais s'élève-t-il à
« 4 onces d'argent par semaine, et celui du fileur de
« coton français ne s'élève-t-il qu'à 3 onces? Exacte-
« ment pour la même raison qui fait qu'un ébéniste
« anglais gagne 6 schell. par jour, et qu'un charpen-
« tier anglais n'en gagne que 3, selon la *producti-*
« *tivité relative de leur travail*. Le produit du travail
« journalier de l'ébéniste ne vaut guère plus de
« 6 schellings, et conséquemment il reçoit 6 schell.
« Le produit du travail du charpentier ne vaut qu'un
« peu plus de 3 schellings; en conséquence il reçoit
« 3 schell. Un fileur de coton anglais reçoit plus
« d'argent qu'un français pour une journée de tra-
« vail, parce qu'il produit, dans une journée, une
« quantité plus considérable de fil d'une qualité su-
« périeure. Les produits du travail et des capitaux

« employés par toutes les manufactures de France
« et d'Angleterre viennent se faire concurrence, sur
« le marché général du monde. Les prix auxquels
« se vendent ces produits règlent la somme totale
« qui se paye, pour le résultat d'une somme donnée
« de travail de chaque pays, à laquelle il faut ajou-
« ter une certaine quantité de ses capitaux, avancée
« pendant un temps déterminé. Les proportions
« relatives dans lesquelles le travail et le capital ont
« concouru à la production, et le taux courant du
« profit, règlent, en chaque pays, la portion du
« prix de chaque denrée qui doit revenir à l'ouvrier
« et celle du capitaliste. Si cette portion excède la
« moyenne du salaire ou du profit, d'autres capi-
« talistes et d'autres ouvriers affluent vers l'indus-
« trie ; si elle reste en deçà, la production est sus-
« pendue pendant un certain temps (1). »

Or, le raisonnement qui précède semble conclu-
cluant dans toute la portée qu'on lui donne ; mais
on ne lui en donne pas une assez étendue. En ad-
mettant que la *productivité* relative du travail fran-
çais et du travail anglais est telle que l'établit l'auteur
de l'article, il a suffisamment expliqué pourquoi le
salaire français se trouve, par rapport au salaire an-
glais, dans la proportion de 3 à 4, ou de 15 à 20,
ou de 75 à 100. Mais ensuite, nous devons pénétrer
au fond des choses. Nous avons besoin de savoir non-
seulement pourquoi le fileur anglais reçoit une once

(1) *Revue d'Édimbourg*, t. LXXVIII, p. 37 et 38.

d'argent de plus que le fileur français pour son travail de la semaine, mais pourquoi il ne reçoit ni plus ni moins de 4 onces. Il est certain que les frais de production de 4 onces d'argent, en Angleterre, représentent juste les frais de production de l'étoffe de coton, résultat du travail d'une semaine. S'il arrive que cette quantité d'étoffe coûte moins d'une semaine de travail, les circonstances restant les mêmes en France et dans le pays qui possède des mines, le salaire anglais haussera ; s'il arrive qu'elle coûte davantage, le salaire anglais baissera ; il baissera relativement au salaire français. Mais dans la situation réelle, supposée par l'auteur de l'article, nous avons besoin de savoir pourquoi le salaire anglais s'élève à 4 onces d'argent, tandis que le salaire français ne s'élève qu'à 3 onces. En un mot, nous avons besoin de connaître les lois qui déterminent dans quelles proportions les produits du travail européen et le travail européen lui-même s'échangent contre l'argent du Mexique et l'or de l'Australie.

M. J. S. Mill a essayé de résoudre ce problème difficile, mais autant que je puis m'en apercevoir, sans y avoir réussi complètement. Après avoir donné toute l'attention dont je suis capable à ses raisonnements si savants et si subtils, je dois dire qu'il me semble s'être trompé dans l'explication des lois qui règlent ces proportions ; et il nous semble s'être trompé pour avoir pris, dans le principe, une hypothèse trop restreinte comme base de son argumen-

tion. Il est juste de donner la conclusion à laquelle il arrive en citant ses propres paroles : « On peut
 « considérer comme incontestable, dit-il, que, lors-
 « que deux pays échangent deux denrées, la valeur
 « échangeable et réciproque de ces denrées sera con-
 « forme aux goûts et à la situation des consomma-
 « teurs de part et d'autre, de telle sorte que les
 « quantités demandées par chaque pays des produits
 « qu'il importe du pays voisin, suffiront exactement
 « pour que chacun d'eux puisse se rembourser ; de
 « même que les goûts et la situation des consomma-
 « teurs ne peuvent être ramenés à aucune règle,
 « de même les proportions dans lesquelles les deux
 « denrées seront échangées entre les deux pays ne
 « peuvent l'être également. Nous savons que la li-
 « mite dans laquelle se renferme la variation est le
 « rapport entre les frais de production dans l'un et
 « l'autre pays (1). »

Le cas posé par M. Mill et d'après lequel il raisonne est celui d'un échange international de deux denrées, entre deux pays ; mais il prétend que « le
 « commerce entre tous les pays, et de toutes les
 « denrées, doit se faire d'après le même principe
 « fondamental que le commerce entre deux pays,
 « et de deux denrées seulement. » Or, j'ai déjà dé-
 montré (2) que si nous n'admettons pas l'existence
 d'une troisième denrée, servant d'étalon, nous

(1) *Principes d'économie politique*, t. II, p. 126.

(2) Voir plus haut, *Lettre I.*

n'avons point de moyen de comparer des valeurs ; et, sans cet étalon, les proportions dans lesquelles les deux denrées s'échangeront réciproquement ne peuvent être déterminées que par le cours du marché. Mais ici nous avons une troisième matière échangeable, — les frais de production, — qu'on l'appelle travail, capital, ou comme on voudra. Si le travail humain était aussi facile à transporter d'un pays à un autre que l'argent ou la cochenille, les valeurs internationales se régleraient d'après les mêmes principes que les valeurs indigènes. Dans ce cas, si l'on pouvait recueillir une plus grande quantité d'argent, en appliquant le travail directement à l'exploitation des mines, plutôt qu'à la production des denrées avec lesquelles on achète l'argent, le travail abandonnerait immédiatement l'une des deux branches d'industrie pour se porter vers l'autre, et les valeurs s'équilibreraient entre l'Angleterre et le Mexique, de même qu'elles s'équilibrent entre le Yorkshire et le Lancashire. Mais l'homme, suivant les expressions d'Adam Smith, est de tous les *bagages* le plus difficile à transporter. Les différences de lois, de langage, de mœurs, les manières de vivre, l'amour du sol natal, les liens domestiques, les associations formées anciennement, mille circonstances enfin, empêchent que le travail humain ne se transporte facilement d'un pays à un autre. Mais bien que le travail lui-même se transporte difficilement, il n'en est pas de même des produits qu'il crée. Nous devons donc prendre

comme étalon comparatif quelqu'un de ces produits et non le travail ; et alors (ainsi que je m'efforcerai de le prouver dans ma prochaine lettre) le problème peut être résolu en prenant pour base les frais de production ; et quoique, dans les deux cas, nous ne puissions écarter la considération de l'offre et de la demande, les échanges internationaux se trouveront placés, dans une très-grande proportion, sur le même pied que les échanges à l'intérieur.

« La loi qui établit que la valeur permanente
« est proportionnée aux frais de production, reste-
« t-elle vraie à l'égard des denrées produites dans
« des pays éloignés, comme elle l'est à l'égard de
« celles produites dans des pays voisins? » demande
M. Mill. Et il répond : « Non, cette loi ne reste pas
« vraie (1). » Il dit encore (2) : « La valeur d'une
« denrée importée d'un lieu éloigné, particulière-
« ment d'un pays étranger, ne dépend pas de ses
« frais de production dans le lieu d'où elle vient :
« De quelle circonstance dépend-elle donc? La va-
« leur d'une denrée, dans un lieu quelconque, dé-
« pend de son prix d'acquisition dans ce lieu
« même, ce qui veut dire, lorsqu'il s'agit d'un ar-
« ticle d'importation, des frais de production de la
« denrée exportée qui doit servir à le payer. » En
ce qui regarde la valeur, on ne peut contester que
cette assertion ne soit complètement exacte ; mais ce

(1) *Principes d'économie politique*, t. II, p. 210.

(2) *Ibid.*, p. 121.

que nous discutons en ce moment c'est *le problème des proportions*. Si pour 100 balles de drap je reçois une première fois 50 barriques de vin, et une seconde fois 100 barriques, les 100 barriques que je recevrai, dans un cas, auront la même *valeur* dans le pays qui importe que les 50 barriques dans un autre cas. Mais les proportions dans lesquelles les deux denrées s'échangent réciproquement sont, conséquemment, très-différentes. Les proportions dépendent des frais de production à l'intérieur et des frais de production à l'étranger ; elles dépendent de ce que je donne et de ce que je reçois, et l'on doit tenir compte de ces deux circonstances.

M. Mill suppose que dix *yards* de grosse draperie coûtent, en Angleterre, autant de travail que quinze *yards* de toile, et en Allemagne autant que vingt *yards*. « Cette supposition admise, dit-il, il « serait de l'intérêt de l'Angleterre d'importer la « toile de l'Allemagne ; et l'Allemagne serait inté-
« ressée à importer le drap de l'Angleterre. Lorsque
« chaque pays produisait, pour son propre compte,
« les deux denrées, dix yards de drap s'échangeaient
« contre quinze yards de toile en Angleterre et
« contre vingt yards en Allemagne. Ils s'échange-
« ront maintenant contre la même quantité de
« *yards* de toile dans les deux pays. Quelle sera
« cette quantité ? Si c'est quinze yards, l'Angleterre
« restera juste dans la même situation où elle se
« trouvait et l'Allemagne réalisera tout le profit. Si

« c'est vingt yards, l'Allemagne se trouvera dans la
« même situation qu'auparavant et l'Angleterre
« recueillera tout le bénéfice. Si c'est une quantité
« intermédiaire entre quinze et vingt, l'avantage se
« partagera entre les deux pays. Si, par exemple,
« dix yards de drap s'échangent contre quinze yards
« de toile, l'Angleterre réalisera un bénéfice de
« trois yards sur quinze, l'Allemagne épargnera
« deux yards sur vingt. Le problème à résoudre est
« celui-ci : *Quelles sont les causes qui déterminent*
« *dans quelle proportion le drap de l'Angleterre et*
« *la toile de l'Allemagne s'échangeront réciproque-*
« *ment (1)? »* Après une foule de raisonnements
ingénieux basés sur ces prémisses, M. Mill arrive à
la solution suivante du problème : « Dix yards de
« drap ne peuvent s'échanger contre une quantité
« supérieure à vingt yards, ou inférieure à quinze
« yards de toile. Mais ils peuvent s'échanger contre
« toute quantité intermédiaire. Conséquemment les
« proportions dans lesquelles l'avantage commer-
« cial peut être partagé entre les deux nations sont
« diverses. Les circonstances dont la part pro-
« portionnelle de chaque pays dépend plus indi-
« rectement, n'admettent qu'une indication très-
« générale » (2). En un mot, les proportions dé-
pendent d'une loi qu'il appelle l'équation de la
demande internationale, loi qui, renfermée dans

(1) *Principes d'économie politique*, t. II, p. 123 et 124.

(2) *Ibid.*, t. II, p. 126.

les limites des frais de production, des deux parts, ne nous semble guère différer, si même elle diffère en rien, du principe posé par Adam Smith, l'offre et la demande.

Pour éprouver la valeur de cette théorie, posons le cas avec quelque différence : supposons qu'en Angleterre, vingt yards de drap et dix yards de toile sont le produit de la même somme de travail et de capital qui, en Allemagne, produit vingt yards de toile et dix yards de drap. Dans ces circonstances, l'Angleterre, en expédiant à l'Allemagne vingt yards de drap, obtiendrait en échange, étant admis le pair allemand de valeur (1), quarante yards de toile; ou bien l'Allemagne, en expédiant vingt yards de toile à l'Angleterre, obtiendrait en échange au pair anglais, quarante yards de drap. Dans les deux cas l'avantage se trouverait tout entier d'un côté. D'après les principes de M. Mill, nous résoudrions probablement le problème d'une façon exacte en disant, que vingt yards de drap anglais ne pourraient s'échanger pour plus de quarante yards de toile allemande, ni pour moins de dix, et que les proportions exactes dépendraient de l'équation de la demande internationale, ou en d'autres termes des goûts et de la situation des consommateurs de drap et de toile. C'est là sans nul doute un cas extrême; mais c'est

(1) Par cette expression : *pair de la valeur*, j'indique ordinairement les produits de capitaux identiques, ou d'une somme identique de travail.

justement en supposant ces cas extrêmes qu'on peut constater la vérité et la valeur d'une théorie.

La conclusion à laquelle arrive M. Mill se déduit avec assez de justesse des prémisses qu'il a posées; mais ces prémisses sont trop restreintes pour offrir une solution satisfaisante du problème (1).

(1) La même observation paraît s'appliquer au cas suivant, donné par M. JAMES MILL (père), dans ses *Éléments d'économie politique* (2^e édit., p. 115) : « Si le drap et le blé, exigeant tous deux 100 journées de travail en Pologne, exigeaient tous deux 150 journées de travail en Angleterre, il en résulterait que le drap, produit de 150 journées de travail en Angleterre, expédié en Pologne, serait équivalent au drap, produit de 100 journées de travail en ce dernier pays. Si donc ce drap s'échangeait contre du blé, il ne s'échangerait que contre le blé produit de 100 journées de travail. Mais on a supposé que le blé, produit de 100 journées de travail en Pologne, représenterait la même quantité que celle produite par 150 journées de travail en Angleterre. Avec le travail de 150 journées appliqué à la fabrication du drap, l'Angleterre recueillerait donc autant de blé en Pologne qu'elle pourrait en produire chez elle-même avec le travail de 150 journées; et, en important ce blé, elle aurait en outre à sa charge, les frais de transport. « Dans de pareilles circonstances, il n'y aurait lieu à aucun échange. » Or la conclusion précédente se déduit logiquement des prémisses; mais les prémisses ont une portée trop restreinte. Nous avons ici en présence deux denrées, le blé et le drap, la troisième matière échangeable étant le travail, que nous supposons par hypothèse non susceptible de transport. Au travail, substituez le capital, et vous verrez immédiatement qu'un échange aurait lieu. Si, en employant un capital égal à 100, on peut produire autant

Si l'on part de l'hypothèse de l'échange international de *deux* denrées, seulement, sans faire entrer en ligne de compte le capital, ou une troisième denrée, c'est-à-dire une matière échangeable, le problème est insoluble; il n'existe *aucun* principe d'après lequel nous puissions déterminer les proportions; dans les circonstances que nous supposons, l'Angleterre et l'Allemagne échangeaient leur grosse draperie et leur toile, tout juste de la même façon que le capitaine Cook échangeait ses chapelets et ses miroirs contre les produits des îles de la mer du Sud. Les proportions seraient déterminées, non par une règle exacte, mais suivant les lois de cette espèce d'équilibre grossier qui résulte du cours du marché. Le travail accompli par chaque pays est le seul étalon comparatif que je puis admettre entre la valeur des deux denrées, et, par hypothèse, le travail ne peut se transporter, où ce qui revient exactement au même dans la pratique, il ne se transporte que rarement ou jamais. Substituez au travail le capital, ou l'argent, ou toute autre chose représentant le capital, facilement transportable d'un lieu à un autre, et vous

de blé et de drap dans un autre pays que je puis en produire dans le mien avec un capital égal à 150, ce capital ne sera pas employé ici à produire ces deux denrées; mais il sera expédié directement au dehors, ou mis en œuvre pour produire une autre denrée qui sera exportée et échangée contre une quantité, plus considérable d'un tiers, de blé et de drap, que celle qui peut être produite à l'intérieur à l'aide de ce capital.

vous apercevrez tout à coup que, sous l'empire des circonstances en question (en mettant un moment de côté les considérations de frais de transport, d'assurance, de taxes; etc., qui ne feraient que rendre le cas plus compliqué sans affecter la conclusion), le drap de l'Angleterre s'échangerait contre la toile de l'Allemagne, dans la proportion de vingt yards de l'un contre vingt yards de l'autre, et que chaque pays aurait ainsi une part égale dans les bénéfices du commerce. Aucun individu en Angleterre ne donnerait plus de vingt yards de drap contre vingt yards de toile, lorsqu'en expédiant le capital qui produisait le drap pour l'Allemagne il pourrait se procurer ce même nombre de yards. Aucun individu en Allemagne ne voudrait recevoir moins de 20 yards de drap contre vingt yards de toile, lorsqu'en expédiant le capital qui produisait la toile pour l'Angleterre il pourrait se procurer cette même quantité de l'autre denrée. Les frais de production sembleraient donc régir les échanges internationaux aussi bien que les échanges à l'intérieur. Le prix de marché peut pendant un certain temps dépasser ou tomber au-dessous du prix naturel ; mais après un intervalle plus ou moins long ; il revient constamment à ce dernier prix.

LETTRE XXIII.

Principe des valeurs internationales.

J'ai déjà fait entendre que la valeur permanente de l'or et de l'argent, en tant qu'elle est réglée par les frais de production, valeur réelle ou naturelle à laquelle obéit la valeur de marché, est plus élevée dans quelques pays qui importent ces métaux, comme éléments de leur monnaie, que dans d'autres.

Examinons maintenant quelles lois règlent les proportions, dans lesquelles s'échangeront réciproquement les métaux précieux et les denrées exportées avec lesquelles on achète ceux-ci; examinons également quelles lois règlent le prix monétaire du travail en chaque pays. Cet examen est extraordinairement abstrait et compliqué, et je dois réclamer, pour le sujet de cette lettre et de la suivante, votre attention la plus soutenue et sans partage.

Supposons deux pays, l'Angleterre et le Mexique, et que les produits énoncés ci-dessus résultent du travail de mille journées dans chaque pays respectivement, à savoir que :

EN ANGLETERRE.		AU MEXIQUE.
LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	}	50 tonnes de fer. 25 quintaux d'étain. 50 quart. de froment. 150 yards de drap.
		LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :
		}
		50 tonnes de fer. 400 onces d'argent. 100 quart. de froment. 75 yards de drap.

Représentons les denrées pour les productions desquelles le travail de l'Angleterre est le plus puissant par le *drap*; les denrées pour lesquelles le travail mexicain est le plus puissant par le *blé*; et celles dans lesquelles il y a parité pour les deux pays par le *fer*; l'*étain* représentera les denrées spéciales à l'Angleterre, et l'*argent* les denrées spéciales au Mexique. J'omets, comme plus haut, les frais de transport, etc., et pour le besoin de la démonstration, je suppose que l'argent est le seul étalon de la monnaie, en l'évaluant à raison de 5 schell. par once.

Maintenant le Mexique désire échanger son blé contre le drap anglais. Dans quelles proportions, étant donné les circonstances hypothétiques que j'ai posées, ces deux denrées s'échangeront-elles? En Angleterre, 50 quarts de froment et 150 yards de drap ont une valeur identique; car ils sont le produit d'une somme identique de travail. Mais l'Angleterre ne donnera pas 150 yards de drap pour 50 quarts de froment, lorsqu'en expédiant 50 tonnes de fer, que nous supposons également d'une valeur équivalente à 150 yards de drap, elle peut se procurer 100 quarts de froment sur le marché mexicain. L'Angleterre ne consentira pas à donner 150 yards de son drap pour moins de 100 quarts.

D'un autre côté, supposons que l'Angleterre a désiré échanger son drap contre le blé mexicain, au pair mexicain de 75 yards de drap pour 100 quarts de froment, ou ce qui revient au même, 150 yards

de drap contre 200 quarts de froment : le Mexique ne se résignerait pas à conclure l'échange dans de semblables proportions, parce qu'en exportant le fer, il peut se procurer le drap au pair anglais de 150 yards pour 50 tonnes ; et, par hypothèse, 50 tonnes de fer équivalent, au Mexique, à 100 quarts de froment.

Le taux d'échange, les proportions seront donc, ainsi que nous l'avons déjà établi, 150 yards 100 quarts. En effet, chaque pays peut commander le marché de l'autre, grâce aux denrées (représentées par le fer, dans le cas que nous avons supposé) pour lesquelles sa puissance productive est égale. Le travail ne peut se transporter facilement ; mais les produits du travail peuvent l'être sans difficulté.

Mais si la puissance effective du travail de l'un ou l'autre pays pour la production de ces dernières denrées, s'accroît relativement (en d'autres termes, si les frais de production, dans l'un ou l'autre pays, diminuent relativement), celui où le travail sera le plus efficace, c'est-à-dire, dont les frais de production seront moindres, recueillera un bénéfice correspondant dans tous ses échanges avec le pays dont la puissance productive restera stationnaire. Pour vous assurer de ce résultat, changez légèrement l'hypothèse, et supposez que la question est posée dans les termes suivants :

EN ANGLETERRE.		AU MEXIQUE.									
LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	$\left\{ \begin{array}{l} 50 \text{ tonnes de fer.} \\ 50 \text{ quintaux d'étain.} \\ 50 \text{ quart. de froment.} \\ 150 \text{ yards de drap.} \end{array} \right.$	$\left\ \right.$	$\left\{ \begin{array}{l} 50 \text{ tonnes de fer.} \\ 400 \text{ onces d'argent.} \\ 100 \text{ quart. de froment.} \\ 75 \text{ yards de drap.} \end{array} \right.$								
				LE TRAVAIL	de	LE TRAVAIL	de	1,000 journ.	est égal à :	1,000 journ.	est égal à :
				LE TRAVAIL	de	LE TRAVAIL	de	1,000 journ.	est égal à :	1,000 journ.	est égal à :
				LE TRAVAIL	de	LE TRAVAIL	de	1,000 journ.	est égal à :	1,000 journ.	est égal à :
LE TRAVAIL	de	LE TRAVAIL	de								
1,000 journ.	est égal à :	1,000 journ.	est égal à :								

Maintenant le Mexique désire échanger son blé contre le drap anglais au taux ancien de 100 quarts pour 150 yards. En Angleterre, 50 quarts et 150 yards sont encore des valeurs équivalentes, mais 55 tonnes de fer (au lieu de 50) équivalent aujourd'hui à 150 yards de drap. L'Angleterre peut donc aujourd'hui, en échange de 150 yards de drap, obtenir 110 quarts de froment, au lieu de 100 quarts qu'elle obtenait autrefois.

Par cette raison, l'Angleterre ne consentira pas à donner l'équivalent de 55 tonnes de fer (soit 150 yards de drap) pour moins de 110 quarts.

Et le Mexique alors ne peut non plus imposer l'échange en réclamant pour lui des conditions plus favorables. Remarquez bien que, si le Mexique refusait autrefois d'échanger son blé contre du drap, au pair de 75 yards par 100 quarts, c'est qu'en exportant du fer (pour la production duquel son travail et celui de l'Angleterre étaient également efficaces), il pouvait produire, pour l'équivalent de 100 quarts (soit 50 tonnes de fer), 150 yards de drap. Mais à présent ce pouvoir lui est enlevé par la supériorité de puissance effective de l'Angleterre pour

la production du fer ou de cette catégorie de denrées que le fer est censé représenter. Dans le changement de situation supposé, en exportant 50 tonnes de fer, le Mexique ne peut obtenir qu'un peu plus de 135 yards de drap. Pour se procurer la quantité primitive de 150 yards, le Mexique doit à présent donner 55 tonnes de fer, valeur équivalente au pair mexicain, qui n'est plus de 100, mais bien de 110 quarters de froment. Il devient donc indifférent pour le Mexicain qui exporte de donner 55 tonnes de fer ou 110 quarters de froment ; et les proportions seront donc, dans ce nouvel état de choses, établies comme il suit : 150 yards de drap anglais pour 110 quarters de froment.

Il est bien entendu que chaque pays est intéressé à échanger les denrées pour la production desquelles il a la supériorité, c'est-à-dire où son travail et ses capitaux sont relativement le plus productifs, au pair du pays qui lui est inférieur pour la production des mêmes denrées, et non au sien. L'Angleterre, par exemple, dans le premier cas supposé, est intéressée à échanger son drap contre le blé du Mexique, au pair mexicain de 150 yards = 200 quarters. Mais alors le Mexicain qui exporte est également intéressé, à déjouer cette tentative faite pour s'approprier ses produits à un prix inférieur à la dépense réelle de travail et de capital que lui coûtent ces mêmes produits ; et, à cet effet, il choisit pour l'exportation une denrée pour la production de laquelle le travail et le capital des deux pays sont également effi-

caces, ou se rapprochent le plus de cet état de choses. Si des quantités égales de fer sont le produit d'un travail égal dans les deux pays, le Mexique obtient 150 yards de drap, en faisant exactement la même dépense de travail que celle que coûte à l'Angleterre la production de ce drap ; tandis que, si le Mexique eût payé ce drap en blé au pair anglais (soit 50 quarters = 150 yards), il lui eût coûté une somme double de travail.

Dans le cas que nous avons supposé d'abord, le Mexique donne 50 tonnes de fer pour 150 yards de drap. Mais lorsque la puissance productive du travail anglais a augmenté de 10 0/0, le Mexique a encore intérêt à choisir le fer comme denrée d'exportation en échange du drap anglais. Il est vrai que le Mexique ne peut alors obtenir le drap en faisant la même dépense de travail que l'Angleterre, puisque le travail anglais relativement à la production de cette denrée est plus efficace dans la proportion d'un dixième ; mais le fer est encore, dans le langage commercial, *la meilleure remise* ; car bien que le travail des deux pays ne soit pas alors également efficace pour la production de cette denrée, il se rapproche plus de l'égalité que pour la production de toute autre. Le Mexique, pour obtenir 150 yards de drap anglais, doit donner maintenant 55 tonnes de fer, ou 440 onces d'argent, produit de 1,100 journées de travail mexicain, en échange du produit de 1,000 journées de travail anglais. Les conditions de l'échange sont réglées par la productivité relative du

travail des deux pays, appliquée non à toutes les denrées, mais aux denrées pour la production desquelles leur puissance effective se rapproche le plus de l'égalité.

Après avoir ainsi démontré le résultat de l'efficacité plus grande du travail anglais dans la production de la classe de denrées *personnifiée* par le *fer*, suivant la formule primitive, examinons quel serait le résultat d'un accroissement de puissance effective d'une ou d'autre part dans la production des denrées *spéciales* à chaque pays, représentées par l'argent au Mexique et par l'étain en Angleterre.

Supposons que la puissance effective de notre travail pour la production de l'étain soit doublée, toutes les autres conditions restant les mêmes que plus haut dans les termes suivants :

EN ANGLETERRE.		AU MEXIQUE.	
LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	{	LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	{
	50 tonnes de fer.		50 tonnes de fer.
	50 quintaux d'étain.		400 onces d'argent.
	50 quart. de froment.		100 quart. de froment.
	150 yards de drap.		75 yards de drap.

Nous supposons ici que la quantité d'étain produite en Angleterre par le travail de 1,000 journées est de 50 quintaux, au lieu de 25. Primitivement 25 quintaux d'étain étant l'équivalent de 50 tonnes de fer en Angleterre, et 50 tonnes de fer l'équivalent de 400 onces d'argent au Mexique, le prix ou la valeur monétaire de l'étain (l'argent évalué à 5 schellings

par once) était de 80 schellings par quintal. Après le changement dans la productivité du travail anglais, et, par suite de ce changement le prix de l'étain et sa valeur par rapport aux autres denrées, à l'intérieur et au dehors, baisseront de moitié, le prix tombera à 40 schellings par quintal, mais aucun changement n'aura lieu dans le prix ou la valeur du travail ou de toute autre denrée.

Supposons, par contre, que la productivité du travail des mines au Mexique a doublé, toutes les autres conditions restant les mêmes qu'auparavant, ainsi qu'il suit :

EN ANGLETERRE.			
LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	}	50 tonnes de fer. 25 quintaux d'étain. 50 quart. de froment. 150 yards de drap.	
		LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	}
			800 onces d'argent. 100 quart. de froment. 75 yards de drap.



Nous supposons ici que la quantité d'argent produite par le travail de 1,000 journées au Mexique est de 800 onces au lieu de 400 ainsi qu'elle était auparavant. La conséquence de ce fait, d'après les principes que nous avons établis d'abord, doit être que la valeur de l'argent baissera de moitié, en d'autres termes que les prix monétaires de toutes choses doubleront. Autrefois 400 onces d'argent étant l'équivalent de 50 tonnes de fer au Mexique et 50 tonnes de fer en Angleterre étant l'équivalent de 25 quintaux d'étain, de 150 yards de drap etc.,

on pouvait obtenir 400 onces d'argent en échange de ces quantités de l'une ou de l'autre de ces denrées ; en d'autres termes, le prix de l'étain était de 80 schellings par quintal et celui du drap anglais était de 13 schellings 4 pence par yard. Lorsque le changement dans la productivité du travail des mines et conséquemment, la valeur de l'argent par rapport au travail des mines et à toutes les denrées, au Mexique ou en Angleterre baissera de moitié, 800 onces d'argent au lieu de 400 seront alors l'équivalent du travail de 1,000 journées, de 50 tonnes de fer, de 150 yards de drap, etc. Le salaire en espèces doublera conséquemment au Mexique et dans tous les autres pays, en même temps que le prix des denrées; l'étain se vendra alors 160 schellings le quintal, le drap anglais 26 schellings 8 pence le yard. Mais le changement étant particulier à l'argent, toutes les autres denrées conserveront la même valeur réciproque, et, quoique le salaire en espèce soit doublé, le salaire réel ne subira aucun changement. L'ouvrier en recevant une somme double d'argent ne pourra commander une quantité plus considérable de blé, de drap; etc., qu'il ne le faisait avant le changement.

Dans ma prochaine lettre je conclurai sur ce sujet si abstrait et, je le crains bien, si rebutant.

LETTRE XXIV.

Principe des valeurs internationales.

Nous avons vu que, lorsque l'accroissement de quantité d'une denrée quelconque est produit par une somme donnée de travail; en d'autres termes, lorsque le travail, dans une branche d'industrie quelconque, devient plus productif, la valeur de cette denrée relativement à l'or, à l'argent et aux autres denrées produites sous l'empire des conditions primitives baisse; que de plus elle baisse par rapport aux denrées produites dans le même pays, et par rapport également aux denrées étrangères, dans la proportion complète de la diminution de ses frais de production, pourvu qu'il ne s'opère aucun changement dans les frais de production d'une autre catégorie de denrées pour la production desquelles le travail des pays qui exportent et des pays qui importent soit aussi productif ou se rapproche plus de l'égalité que pour la production de la denrée qui a subi le changement. Dans le cas hypothétique posé dans ma dernière lettre pour le besoin de la démonstration, je supposais que le fer représentait les denrées pour la production desquelles le travail de l'Angleterre et celui du Mexique était productif au même degré ou se rapprochait le plus de l'égalité, celles qui conséquemment doivent former, ce que j'appellerais le *pair de la valeur internationale*.

Poussons maintenant plus loin cette démonstration, et supposons que la puissance effective du travail anglais a augmenté de 10 0/0 pour la production, non-seulement de la catégorie de denrées représentées par le fer, mais de toutes les denrées, la puissance effective du travail mexicain restant la même qu'auparavant, dans les rapports indiqués ci-dessous :

EN ANGLETERRE.		AU MEXIQUE.	
LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	}	LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	}
55 tonnes de fer.		50 tonnes de fer.	
27 1/2 quint. d'étain.		400 onces d'argent.	
55 quart. de froment.		100 quart. de froment.	
165 yards de drap.		75 yards de drap.	

Si la puissance du travail anglais se trouvait ainsi augmentée pour la production de *toutes* les denrées, et augmentée dans une proportion identique, aucun changement n'aurait lieu dans les rapports de l'échange avec le Mexique. En effet, 400 onces d'argent étant, au Mexique, l'équivalent de 50 tonnes de fer, et 55 tonnes de fer étant l'équivalent, en Angleterre, de 165 yards de drap, 400 onces d'argent n'achèteraient pas plus de 130 yards de drap. Pour éprouver la vérité de ce raisonnement, supposez que le Mexique expédie 50 tonnes de fer sur le marché anglais ; — à notre pair, 50 tonnes de fer sont l'équivalent de 150 yards de drap ; et, si l'Angleterre expédie 55 tonnes de fer au Mexique, cette quantité s'échangera au pair mexicain, contre 440 onces d'argent, qui équivalent à 165 yards de drap, à raison de 13 schell. 4 pence le yard, prix auquel se

vendait le drap avant le changement survenu. Aucune modification n'aura lieu dans les proportions dans lesquelles s'échangeront les denrées soit à l'intérieur, soit à l'étranger ; il n'y aura aucune modification de valeur ou de prix. Mais il se produira un changement important dans le prix et la valeur du travail anglais. Le salaire en espèces et le salaire réel hausseront de 10 0/0. Remarquez maintenant dans quels termes la question se présente : L'Angleterre, en retour des produits de la même somme de travail (1,000 journées), c'est-à-dire, 55 tonnes de fer, 165 yards de drap, etc., obtiendra maintenant un dixième en sus de toutes les denrées mexicaines. L'Angleterre obtiendra maintenant, en retour des résultats de son travail de 1,000 journées, 440 onces d'argent, 110 quarts de froment, etc. Les produits conserveront réciproquement les anciennes proportions, mais ces proportions auront changé relativement au travail qui les produisait. Le salaire en espèces haussera de 10 0/0, parce que le travail de 1,000 journées, appliqué à la fabrication des denrées anglaises, procurera maintenant 440 onces d'argent au lieu de 400. Le salaire réel haussera de 10 0/0, par la raison que le travail de 1,000 journées, appliqué à la fabrication des denrées anglaises, est plus productif d'un dixième ; et les produits du travail d'une journée s'échangeront pour un dixième en sus, des produits du Mexique et de tous les autres pays.

Le cas eût été différent, si l'augmentation de la

puissance productive n'eût pas été générale ou dans des proportions identiques. Si le travail employé à produire le fer ou la catégorie de denrées que le fer est censé représenter eût seul augmenté de puissance dans la proportion de 10 0/0 sans aucun changement correspondant au Mexique ; ce n'est pas seulement le prix et la valeur du travail anglais qui eussent haussé de 10 0/0 , mais encore la valeur de toutes les denrées produites sous l'empire des anciennes conditions.

Si notre puissance productive , à l'égard de ces dernières denrées , eût augmenté également , mais seulement dans la proportion de 5 0/0 , leurs prix et leurs valeurs eussent haussé pareillement , mais l'effet eût été modifié à un degré correspondant.

On doit comprendre naturellement que je parle ici de valeurs internationales , non pas accidentelles et temporaires mais permanentes, et qui n'entament en aucune façon le principe de l'offre et de la demande , grâce auquel les denrées , lorsqu'elles viennent à dévier, pour un certain temps , du pair de la valeur internationale , sont ramenées finalement à ce point. Par exemple , le marché mexicain peut être temporairement encombré de blé ; dans ce cas , une quantité proportionnelle plus considérable de blé, s'échangera contre des quantités données de fer, de drap et d'autres produits anglais. Ou bien , le marché anglais peut être encombré de fer : dans ce cas , une plus grande quantité proportionnelle de ce métal s'échangera contre une quantité donnée d'ar-

gent et d'autres produits mexicains. Mais une telle déviation du pair international, ne peut se rencontrer sans mettre en jeu un principe qui, en fin de compte, corrigera la différence. Il existe toujours une tendance au pair, comme vers un point central; et le pair doit se former en prenant pour point de départ les denrées, dont les quantités, égales dans les deux pays, représentent très-approximativement, des quantités égales de travail.

Supposons que, par suite d'une surabondance temporaire de blé au Mexique, la valeur de cette denrée ait diminué par rapport au fer, à l'argent et aux autres produits. Supposons qu'au lieu de 100 quarts de froment, s'échangeant comme autrefois contre 50 tonnes de fer au Mexique, on échange aujourd'hui 200 quarts contre 50 tonnes. Le Mexique devient alors intéressé à expédier du blé, plutôt que du fer, pour acheter le drap sur le marché anglais, et l'Angleterre est également intéressée à importer le blé dont la valeur est ainsi diminuée. Il s'exportera donc du Mexique, pour être importée en Angleterre, une quantité de blé de plus en plus considérable; la valeur du blé, relativement au fer, au drap et aux autres denrées, baissera, conséquemment, en Angleterre et augmentera au Mexique. On donnera une quantité de blé de plus en plus considérable, en Angleterre, pour 50 tonnes de fer, et de moins en moins considérable au Mexique. Mais, lorsqu'en Angleterre, sous l'influence de pareilles causes, 150 quarts de froment arri-

vent à s'échanger contre 50 tonnes de fer, et qu'au Mexique, 150 quaters s'échangent également contre 50 tonnes, il devient tout à fait indifférent au négociant mexicain d'exporter du blé ou du fer en échange du drap, et au négociant anglais d'importer l'une ou l'autre de ces denrées. Lorsqu'en outre les mêmes causes continuant à agir, la valeur du blé en Angleterre, par rapport au fer, etc., baisse au-dessous de ce point, lorsque ces denrées s'échangent, par exemple, dans la proportion de 160 quaters pour 50 tonnes en Angleterre, et dans la proportion de 140 quaters pour 50 tonnes au Mexique; le Mexique devient alors intéressé à payer le drap anglais non pas avec du blé, mais avec du fer. La valeur du blé dans les deux pays continuera à être moins élevée qu'autrefois, jusqu'à ce qu'il y ait une diminution dans la surabondance temporaire; mais la valeur du drap par rapport au fer, à l'argent et à toutes les autres denrées, au Mexique et en Angleterre reviendra finalement au pair primitif.

En passant en revue de nouveau les arguments présentés dans cette lettre et dans la précédente, il nous semble maintenant que nous sommes arrivés aux conclusions générales suivantes :

1. La cause qui détermine dans quelles proportions les denrées des deux pays s'échangeront réciproquement est la productivité des deux pays; ou, pour nous servir d'une expression équivalente, ce sont les frais comparatifs de production.

2. Plus est grande la productivité relative du

travail d'un pays quelconque, plus est considérable la portion de toutes les denrées étrangères contre laquelle s'échangera une portion déterminée des produits de ce pays.

3. Une augmentation générale de la productivité relative du travail dans toutes les branches d'industrie, si elle a lieu dans des proportions égales, élèvera le prix en espèces du travail de la même manière que l'augmentation de productivité des mines, en même temps que sa valeur réelle par rapport aux denrées étrangères et nationales ; mais elle n'aura aucune influence sur le prix et la valeur des denrées elles-mêmes.

4. Une augmentation de productivité relative du travail, si elle n'est pas générale, mais qu'elle soit bornée aux denrées pour la production desquelles les deux pays ont des facilités presque égales, fera hausser le prix et la valeur du travail dans le pays dont la puissance productive a augmenté, et en même temps le prix et la valeur de toutes les denrées de ce pays, excepté le prix de celles pour la production desquelles la puissance productive des deux pays est presque complètement égale. Si l'augmentation de productivité du travail s'étend à d'autres denrées, mais à un degré moindre, leurs prix hausseront également, mais l'effet se modifiera proportionnellement.

5. Si la puissance productive du travail des deux pays augmentait généralement et dans une proportion égale, il n'y aurait aucun effet produit sur

les valeurs et les prix des denrées. Doublez la quantité des produits des deux côtés, dans les termes suivants :

EN ANGLETERRE.		AU MEXIQUE.	
LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	$\left\{ \begin{array}{l} 100 \text{ tonnes de fer.} \\ 50 \text{ quintaux d'étain.} \\ 100 \text{ quart. de froment.} \\ 300 \text{ yards de drap.} \end{array} \right.$	LE TRAVAIL de 1,000 journ. est égal à :	$\left\{ \begin{array}{l} 100 \text{ tonnes de fer.} \\ 800 \text{ onces d'argent.} \\ 200 \text{ quart. de froment.} \\ 150 \text{ yards de drap.} \end{array} \right.$

Après le changement que nous venons de supposer, la même quantité de chaque denrée continuera à s'échanger contre la quantité primitive de chaque denrée et de numéraire. Il n'en est pas de même à l'égard du salaire attribué au travail. La somme de travail des deux côtés restant la même qu'auparavant, et la productivité des mines ayant doublé, le salaire en espèce haussera de 100 0/0 au Mexique et en Angleterre, et le salaire réel (c'est-à-dire la valeur du travail estimée en denrées) haussera dans la même proportion. Car le salaire en espèces étant doublé et les prix de toutes les denrées restant les mêmes qu'auparavant, l'ouvrier, après le changement survenu, et par suite de ce changement même, peut commander une quantité double de la première de tout article qu'il désire consommer.

Je n'essayerai pas de poursuivre ce sujet dans toutes ses ramifications; il suffirait à remplir un volume. Mon but est simplement de vous expliquer

le principe qui règle la valeur permanente de l'or et de l'argent, comme monnaie, dans les pays qui ne possédant pas eux-mêmes de mines, obtiennent ces métaux en échange de leurs produits; et j'espère maintenant avoir atteint ce but suffisamment.

LETTRE XXV.

Conséquences probables des découvertes de mines d'or. — Du revenu public. — La dette publique. — Les revenus fixes. — La taxe des pauvres.

Après avoir traité si longuement des lois qui règlent la valeur des métaux précieux et leur répartition entre les diverses contrées du globe; après avoir osé manifester notre opinion sur une question encore plus compliquée, c'est-à-dire sur le *moment* où l'on peut prévoir qu'aura lieu le changement dans la valeur relative du numéraire et des denrées qui semble aujourd'hui inévitable, la question qui réclame immédiatement notre attention consiste à savoir quel effet doit produire ce changement sur la situation des diverses classes de la société.

Ma conviction profonde est que, si la production continue dans la proportion actuelle, ne fût-ce qu'un très-petit nombre d'années, on doit s'attendre à un changement très-grave dans les relations commerciales et sociales, à une perturbation

dans les rapports existants de la propriété, telle qu'on n'en a pas encore vues dans le monde pendant près de trois siècles; et que nous serions dupes d'une fausse analogie, si nous admettions comme conclusions que les quantités énormes d'or versées aujourd'hui sur nos marchés par la Russie, la Californie et l'Australie, jointes aux quantités fournies par d'autres sources et qui n'éprouvent aucune diminution, réagiront sur les prix aussi lentement que l'ont fait autrefois les accroissements dans la quantité d'argent.

Les conditions sous l'empire desquelles les deux métaux sont produits sont, ainsi que j'ai cherché à vous le démontrer, complètement différentes. Des Potosés aurifères (si je puis me permettre cette expression) ont déjà été découverts et cèdent leurs trésors à l'activité anglo-saxonne sans le secours d'applications industrielles dispendieuses et d'appareils de machines compliqués. Sans attendre l'arrivée d'un autre Médina, la découverte d'une seconde mine Huancavélica, et l'adoption de nouveaux procédés chimiques et métallurgiques, nous voyons déjà notre richesse métallique recevoir des accroissements inouïs jusqu'à ce jour dans l'histoire, et ces accroissements ont lieu en même temps qu'une réduction dans les frais de production également sans précédents.

Jusqu'à présent il n'y a point eu d'effet appréciable produit sur les prix généraux, si ce n'est en Australie et en Amérique, pays de mines, et il n'y a eu que peu ou point de changement dans la valeur relative

des métaux précieux eux-mêmes. Le moment est donc arrivé pour nous d'examiner froidement et mûrement les conséquences que le maintien d'un type monétaire d'or doit faire peser sur l'agriculture, sur le commerce, sur l'industrie, sur la situation de nos ouvriers et de nos artisans, et la prospérité matérielle de toutes les classes de la société.

En Hollande l'argent a déjà été adopté comme le seul type monétaire, dans le but d'échapper aux résultats des changements qui se préparent. Chez nous la voix publique semble crier bien haut que nous devons nous attacher, à tout hasard, à notre mesure actuelle de la valeur ; détermination à l'égard de laquelle on ne peut faire aucune exception, à ne consulter que l'équité et la justice, quelque grandes souffrances qu'elle doive imposer à tous les individus et à toutes les classes. Mais, puisqu'il en est ainsi, il convient d'en calculer le prix et d'en constater les conséquences. Si nous rencontrons des difficultés, envisageons-les d'un regard ferme, et connaissons avant tout exactement leur nature et leur étendue.

En conservant l'or pour notre type monétaire, sans nul doute le lourd fardeau de l'énorme dette publique sous lequel l'Angleterre gémit depuis si longtemps serait sensiblement allégé ; mais qu'on n'oublie pas que ce fardeau ne serait pas écarté. On ne ferait que le changer de place pour le faire peser sur d'autres individus, moins capables de supporter ce cauchemar que ceux sur lesquels il pèse maintenant si légèrement. C'est une erreur de représenter

les *détenteurs de fonds publics*, pris en masse, comme une réunion de *millionnaires*, une classe d'hommes jouissant d'une fortune exorbitante, vivant dans l'aisance et la richesse, sujets tout à fait propres à une expérimentation. En réalité, il n'en est pas ainsi. Des témoignages authentiques prouvent que, sur 282,349 individus auxquels se payaient des dividendes trimestriels en octobre 1841 et janvier 1842, 85,991 touchaient des sommes produisant des dividendes inférieurs à 5 liv. st., 45,396 recevaient moins de 10 liv. st., 100,144 moins de 50 liv. st., 26,604 moins de 100 liv. st. (1).

Or si ces changements, sur lesquels nous avons exercé nos réflexions, avaient lieu maintenant et réduisaient le numéraire à un tiers de sa valeur actuelle (2), si le prix de toutes les denrées était triplé ou quadruplé, comme il le fut au seizième siècle,

(1) MAC CULLOCH, *Dict. du commerce*, art. Fonds publics.

(2) Je n'ai pas besoin de dire que je fais cette supposition à tout hasard, et simplement pour le besoin de la démonstration. Aucun homme ne peut oser estimer le *degré* d'influence qu'exerceront les découvertes récentes de mines d'or, quoique la *nature* de cette influence puisse être prédite, en quelque sorte, avec certitude. En réalité, on ne peut mettre en doute que, le nombre des mineurs augmentant en même temps que les quantités de métal fournies augmentent, à tout prendre, considérablement, la moyenne des gains de chaque ouvrier sera diminuée sensiblement, et que les frais de production du métal augmenteront conséquemment; tandis que, d'un autre côté, avec l'impulsion donnée par la nouvelle législation à toutes

ces individus, et avec eux des milliers de faibles vieillards, de mères âgées, de sœurs sans appui, de veuves, d'orphelins, d'institutions de charité et de prévoyance, et de personnes dépendant de ces institutions, devraient supporter le fardeau dont seraient soulagés nos propriétaires terriens, nos négociants et nos manufacturiers.

Il est vrai que le chiffre nominal des dividendes que reçoivent maintenant ces individus ne sera pas réduit, mais la valeur en sera diminuée sensiblement. Il ne faut pas oublier que la richesse, bien qu'évaluée en or et en argent, ne consiste pas en ces

les branches du commerce, avec l'ouverture de nouveaux marchés, de nouveaux et plus rapides moyens de transport, avec une concurrence illimitée, des inventions et des découvertes utiles, avec l'avancement progressif de la science et les perfectionnements des arts mécaniques, les frais de production des denrées à échanger contre les métaux précieux seront réduits simultanément. Ces causes, jointes au temps nécessaire pour le déplacement immédiat de l'argent, contribueront dans une grande proportion à modifier ou à retarder les effets des découvertes de mines d'or sur les prix généraux. Cependant il y a lieu d'appréhender sérieusement une perturbation alarmante dans l'équilibre existant; et, d'accord en cela avec l'auteur d'un article du *Times* (du 25 juin'dernier), article qui a été à juste titre fort remarqué, je ne puis arriver à une autre conclusion que celle-ci : que « les découvertes faites en Australie et en Californie, en n'admettant même le rendement des mines qu'à leur taux actuel, produiront des résultats de la plus haute importance qu'aucun obstacle ne pourra probablement contrarier d'une manière sensible. »

métaux. « Le grand moteur de la circulation, dit
 « Adam Smith, est tout à fait différent des denrées
 « mises en circulation par son secours, et tout homme
 « est riche ou pauvre, non pas à raison du nombre
 « de pièces blanches ou jaunes qu'il a dans sa poche,
 « mais à raison de ce qu'il peut donner pour jouir
 « des objets de nécessité, des commodités et des
 « agréments de la vie. » (1)

L'homme qui a placé 100 liv. st. dans le fonds du
 3 p. 100 recevra encore 3 liv. st. par an ; mais cette
 somme qui, sur le pied des prix actuels, peut acheter
 120 kil. de pain, n'en achètera peut-être que 40
 après le changement que nous avons supposé, et
 toutes les autres denrées augmenteront dans la même
 proportion. Sans nul doute, si cet individu n'avait
 pas placé ses 100 liv. st. en rentes consolidées et
 qu'il les eût gardées en sa possession, la valeur du
 principal de la somme eût été réduite proportion-
 nellement autant que l'intérêt. L'Etat, lorsqu'il a
 emprunté l'argent, n'a pris d'autre engagement que
 celui de lui payer une annuité fixe de 3 liv. st., c'est-
 à-dire une annuité représentant la quantité d'or au
 titre légal actuel contenue dans cette somme, ou au-
 trement de lui rembourser le principal, soit une quan-
 tité d'or équivalente à 100 liv. st. C'est là légalement,
 et peut-être suivant la stricte équité et la justice, une
 réponse suffisante qu'on doit accepter, une réponse à
 laquelle, autant que je puis l'apercevoir, il n'y a pas

(1) *Richesse des nations*, l. I, chap. v.

de réplique légitime. Toute espèce d'argument que pourront employer les détenteurs de fonds publics doit se résoudre la plupart du temps en un argument tendant à émouvoir la pitié (*argumentum ad misericordiam*), auquel il y a bien lieu de craindre qu'on n'accorde que peu ou point d'attention. Mais laissons les classes qui ont l'espoir de gagner au changement se réjouir de la panique. Il se peut que nous n'ayons pas à lutter en traversant plus d'un quart de siècle de souffrances publiques et privées, ainsi que cela est arrivé à nos ancêtres après la dernière grande révolution survenue dans la valeur des métaux précieux ; mais nous ne devons pas non plus espérer qu'une secousse aussi grave, affectant un si grand nombre d'intérêts vitaux, et entraînant la misère de tant de familles, ait lieu sans se faire ressentir vivement dans toutes les articulations et tous les membres du corps politique.

Jetons un coup d'œil sur les intérêts qui doivent souffrir principalement, et, conséquemment, sur les intérêts qui doivent profiter du changement.

Pour commencer par l'État, par le gouvernement, nos charges actuelles peuvent être fixées en nombres ronds à cinquante millions par an, sur lesquels trente millions servent à payer l'intérêt de notre dette, et les vingt millions restant à défrayer les dépenses courantes de l'État. Aucun changement dans la valeur des espèces n'affectera directement l'intérêt de la dette ; mais si les prix des denrées venaient à tripler, ainsi que cela eut lieu sous le règne d'Elisabeth,

il est bien évident que les vingt millions affectés aux dépenses courantes devraient être triplés. Le salaire des soldats et des matelots, des employés civils, des juges, des officiers et fonctionnaires publics, le prix des approvisionnements maritimes et militaires, des navires, des munitions de guerre, tout, en un mot, triplerait de valeur. Tandis que l'intérêt de notre dette ne s'élèverait point au-dessus de ce qu'il est aujourd'hui, les vingt millions réclamés par les besoins courants du service public s'élèveraient probablement au chiffre de soixante millions. La possibilité pour les classes productrices de payer les taxes augmenterait dans une proportion triple; mais n'oublions pas que les taxes elles-mêmes, dans cette circonstance, doivent aussi augmenter considérablement.

Considérez les luttes auxquelles a donné lieu cette nécessité de percevoir de nouveaux impôts pour faire face à l'augmentation de prix du travail et des denrées, sous les règnes de Jacques I^{er} et de son malheureux fils. De grands principes étaient alors en jeu, sans nul doute; des intérêts d'une importance bien plus grave que ceux qui n'impliquent que des considérations purement fiscales et financières étaient en péril; mais nous ne devons pas cependant nous hâter d'en conclure qu'une impatience déraisonnable de nouveaux impôts, dans l'esprit de la nation prise en masse, que l'impatience d'exactions croissantes, rendues nécessaires par la dépréciation de la valeur monétaire, matière alors peu comprise, n'ait pas contribué à engendrer le mécontentement, à enflammer

les animosités et les conflits de cette époque désastreuse. Considérons un moment l'état du revenu public depuis 1574, époque où eut lieu la première hausse sensible des prix en Europe, jusqu'à 1650, au moment, où suivant le baron de Humboldt, elle semble avoir atteint sa dernière limite.

Le revenu de l'Angleterre qui, sous le règne d'Elizabeth, n'excédait pas 500,000 liv. st. par an, cette grande reine, malgré la sage économie qu'elle mettait en pratique, fut obligée pour suppléer à leur insuffisance de dilapider les domaines royaux, et cette mesure seule lui épargna la nécessité de s'adresser au parlement pour lui demander de nouveaux subsides (1). Le revenu de Jacques I^{er} s'élevait à 450,000 liv. st. sur lesquelles les terres de la couronne en donnaient 80,000; mais il était inférieur aux dépenses de 36,000 liv. st. par an. Les sommes extraordinaires perçues pendant son règne, sous la forme d'emprunts, de subsides, de vente de terres et du titre de baronnet, les dons volontaires, l'argent reçu du roi de France, etc., s'élevaient à 2,200,000 liv. st.; sur ce chiffre, 775,000 provenaient de la vente des terres de la couronne. Ce monarque, conséquemment, s'endetta et, malgré tous les expédients dont il avait usé, il eut grand'peine à soutenir son gouvernement (2). De 1637 à la réunion du long parlement, le revenu de Charles I^{er} était de 900,000

(1) HUME, *Hist. d'Angleterre*, III. Appendice.

(2) HUME, *Hist. d'Angleterre*. Appendice au règne de Jacques I^{er}.

liv. st., somme sur laquelle il percevait illégalement 200,000 liv. st. De 1649 à 1660 les taxes s'élevèrent, à environ 2,000,000 liv. st.; cependant Cromwell mourut en laissant deux millions de dettes. Pendant le protectorat de Richard Cromwell, le total du revenu public s'éleva à 1,868,717 liv. st., tandis que ses dépenses s'élevaient à 2,201,540 (1). Nous voyons donc que pendant toute la période qui s'écoula entre le milieu du règne d'Elisabeth, au moment où les importations de métaux d'Amérique commencèrent à produire leur effet sur les prix, jusqu'à la restauration, les gouvernements qui se succédèrent eurent à lutter contre l'insuffisance des recettes et contre des dépenses toujours croissantes. En réalité, pendant plus d'un quart de siècle, l'Angleterre ressembla à un patient luttant contre une maladie organique mystérieuse, et attribuant ses souffrances à toute espèce de cause, excepté à la véritable. De semblables difficultés financières peuvent encore se présenter. Les mêmes causes agissent encore et peuvent être accompagnées des mêmes effets. Il est donc sage de nous préparer. Si les prix généraux augmentent, les taxes doivent augmenter simultanément. Nos propriétaires du sol, nos négociants et nos manufacturiers peuvent, aux beaux jours de la hausse des prix et de l'augmentation des rentes et des profits, se soumettre gaiement aux exigences constamment croissantes du chancelier de l'Échiquier; mais nous

(2) HUME, *Hist. d'Angleterre*, chap. LXII.

devons nous préparer à entendre pendant longtemps retentir les cris de souffrance et de détresse des douairières, des rentiers, des pensionnaires de l'Etat, des détenteurs de fonds publics, des créanciers hypothécaires, et de toute cette classe d'individus dont le revenu fixe sera *rogné*, ou ce qui revient au même, diminué d'une façon permanente dans sa puissance d'achat.

Nos pauvres forment aussi une classe de rentiers qui feront également retentir leurs plaintes. La hausse générale des prix, qui eut lieu vers le règne d'Elisabeth devait être attribuée peut-être autant à l'introduction de la taxe des pauvres qu'à la cause à laquelle on la rapporte plus ordinairement, c'est-à-dire à l'abolition des monastères sous le règne précédent. En 1563, fut rendu le premier règlement obligatoire pour l'entretien des pauvres, suivi, en 1572, d'un statut autorisant les assemblées de paroisses, et finalement du statut si connu (43^e d'Elisabeth) qui établit le système vicieux resté en vigueur jusqu'à une époque comparativement récente (1).

La hausse générale des prix qui eut lieu au milieu du xviii^e siècle fut également accompagnée de l'accroissement du paupérisme. « Pas plus tard que sous « le règne de Georges II, la somme recueillie dans « l'année pour la taxe des pauvres et la taxe des comtés « en Angleterre et dans le pays de Galles n'était que

(1) Comparez ces dates avec celles que j'ai données plus haut, Lettre XIV, p. 132-136.

« de 730,000 liv. st. C'était là la somme moyenne re-
 « cueillie en 1748, 1749, 1750. En 1775, le chiffre
 « avait plus que doublé ; il s'était élevé à 1,750,000
 « liv. st. ; sur cette somme, plus d'un million et
 « demi fut dépensé pour secours accordés aux pau-
 « vres (1). »

Des effets semblables accompagnèrent la grande baisse survenue dans la valeur des espèces qui résulta de la suspension des paiements au comptant par la banque d'Angleterre et des émissions exagérées d'un papier non convertible en espèces. La somme annuelle consacrée au soulagement des pauvres continua à augmenter jusqu'à l'époque où la moyenne des secours s'éleva à 6,123,777 liv. st. de 1812 à 1815 (2).

Entre autres conséquences de la diminution générale des métaux précieux, nous devons donc compter sur une augmentation considérable de la taxe des pauvres.

J'ai déjà établi que, bien qu'une réduction de l'intérêt de l'argent ne soit pas une conséquence probable et directe d'une production plus considérable de l'or, l'intérêt ne dépendait pas de la somme de numéraire en circulation, mais de la somme de capitaux en quête de placement ; cependant, pendant l'évolution résultant du changement opéré, et tant que le numéraire continue à affluer chez nous, on

(1) PORTER, *Progrès de la nation*, p. 86.

(2) *Ibid.*

doit s'attendre à une baisse temporaire dans le taux de marché de l'intérêt. Il reste à examiner si la baisse peut être assez considérable pour permettre au chancelier de l'Echiquier d'effectuer une réduction des dividendes sur les fonds consolidés 3 p. 0/0, ce qui constitue la portion la plus considérable de notre dette, portion que le gouvernement peut, à son choix, rembourser au pair. S'il en était ainsi, les détenteurs de ces titres auraient à lutter contre une foule d'inconvénients ; leurs dividendes, diminués en principal, en même temps que diminués de valeur, seraient soumis à des taxes publiques plus élevées qu'auparavant, tandis que les taxes et les charges locales augmenteraient en même temps proportionnellement.

LETTRE XXVI.

Effets probables des découvertes de mines d'or sur la situation des différentes classes de la société : des travailleurs, des capitalistes, des propriétaires, des tenanciers, des fonctionnaires publics, des individus recevant un traitement, débiteurs, créanciers, etc. — Objections contre le retour à l'argent comme étalon monétaire. — Remarques servant de conclusion.

Aussi longtemps que des accroissements annuels augmenteront la richesse métallique de l'Europe par suite des gisements abondants que l'on vient de

découvrir, on ne peut douter qu'une impulsion puissante et salutaire ne soit donnée à l'activité et aux entreprises légitimes dans toutes les branches de la production. « Dans tout royaume, dit Hume, où le « numéraire commence à affluer en plus grande « abondance qu'autrefois, toute chose prend une « nouvelle face, le travail et l'industrie gagnent « de l'activité, le négociant devient plus entrepre- « nant, le manufacturier plus diligent et plus habile, « et le fermier lui-même guide sa charrue avec plus « de gaieté et d'attention (1). »

C'est pendant l'évolution qui aura lieu des prix bas aux prix élevés que se fera sentir aux classes productrices le principal avantage des nouvelles sources de richesses que la Providence vient de nous ouvrir. Lorsque l'effet aura été produit complètement, toute chose reviendra à son premier état. L'artisan qui aujourd'hui gagne une demi-couronne par jour sera excité à un renouvellement d'activité, tant que son salaire sera en voie d'augmentation. Mais l'accroissement de numéraire résultant de la diminution des frais de production des métaux n'augmentera pas seulement le prix du travail, mais encore le prix de toutes les denrées. L'augmentation du salaire en argent sera précédé probablement de l'augmentation de la valeur en argent des denrées ; et, lorsque la hausse des salaires

(1) HUME, *Essai sur l'argent*, p. 36. Collection des principaux Économistes, édit. GUILLAUMIN.

et des prix sera devenue générale, l'ouvrier ne se trouvera pas dans une situation meilleure qu'auparavant. Dans la proportion où les prix se trouvent fixés aujourd'hui, son salaire en argent lui permet de commander une certaine quantité, quelle qu'elle soit, des objets nécessaires et des commodités de la vie. Sa rémunération réelle consiste dans ces objets, et non dans le numéraire qu'il reçoit. Elevez son salaire en argent d'une demi-couronne à 5 schell., et doublez en même temps le prix de sa nourriture, de ses vêtements, de son chauffage, de son logement, en un mot de tout ce qu'il a besoin d'acheter ou de ce qu'il désire consommer, et, ce changement opéré, il ne pourra vivre mieux qu'aujourd'hui. Son salaire nominal aura augmenté, mais non son salaire réel. Il recevra plus de numéraire, mais il n'acquerra pas un surcroît de pouvoir pour se procurer les denrées que ce numéraire peut acheter.

Dans les pays où l'or est une denrée d'importation que l'on se procure, non par le travail appliqué directement, mais en échange d'autres denrées, on peut prévoir que, généralement, la hausse dans le prix monétaire des articles de provision et des produits en général précédera, bien que probablement de très-peu, une hausse générale du salaire monétaire. C'est ce qui paraît avoir eu lieu en Angleterre, au seizième siècle, et, une autre fois à l'époque où se manifesta la seconde hausse de prix au milieu du dix-huitième siècle. Si les résultats des récentes découvertes de mines d'or se développaient dans le

même ordre, nos classes ouvrières, différentes en cela des travailleurs attachés aux pays qui produisent l'or, peuvent, dans le premier moment, avoir à lutter contre la baisse du salaire réel, c'est-à-dire du salaire évalué non en argent mais en denrées. Mais cet effet sera passager. L'augmentation de la valeur en argent des denrées, et l'accroissement considérable du capital circulant ne tardera pas à ramener la même situation, et le salaire en argent haussera jusqu'à ce que le travailleur recouvre la faculté dont il jouissait d'abord de se procurer les objets nécessaires à la vie.

La situation du capitaliste, en fin de compte, ne sera pas améliorée. Ses profits dépendent de la proportion entre ses avances et ses rentrées. Augmentez la somme de numéraire mise dans la circulation générale et ses rentrées augmenteront en valeur pécuniaire; mais si ces avances augmentent, comme finalement elles doivent être dans la même proportion, le taux de ses profits n'augmentera pas. La somme de ses profits sera plus considérable, mais en réalité il ne sera pas plus riche qu'auparavant, parce que cette somme plus considérable n'achètera pas une plus grande quantité des choses nécessaires à la vie et des objets de luxe que la somme nominale plus faible qu'il reçoit aujourd'hui. Supposons, par exemple, qu'un manufacturier emploie maintenant dans son industrie un capital d'une valeur de 1000 liv. st. et qu'il lui rentre 1,100 liv. st., son bénéfice est de 10 p. 0/0. Supposons encore que, par

suite d'une hausse générale des prix, son capital arrive à valoir 2,000 liv. st. et que son revenu, par la même cause, augmente de valeur monétaire jusqu'à 2,200, son bénéfice sera encore de 10 p. 0/0 ; et 200 liv. st., lorsque les prix du travail et de toutes les denrées auront doublé, et que ses contributions et ses taxes auront doublé également, ne le mèneront pas plus loin pour les dépenses de la vie que 100 liv. st. aujourd'hui. Avant que le rétablissement des choses sur l'ancien pied n'ait lieu, il y gagnera ; mais lorsque l'effet produit sur les prix sera complet, toute chose reviendra à sa situation relative actuelle, et le capitaliste n'aura plus rien à espérer de la diminution dans la valeur du numéraire.

En ce qui concerne l'intérêt agricole, le changement affectera diversement les propriétaires du sol et les tenanciers. Le propriétaire qui cultive lui-même ses terres éprouvera immédiatement une amélioration. Sous ce rapport il se trouve dans une position semblable à celle du manufacturier. La valeur en numéraire de son blé, de ses bestiaux et des autres produits haussera ; mais, en même temps, il y aura une hausse proportionnelle dans la valeur monétaire du capital appliqué à la culture. La valeur monétaire de la rente foncière et des profits augmentera ; mais après que le changement aura été complètement effectué, l'augmentation du chiffre ne lui permettra pas de se donner plus de latitude dans l'achat des denrées et les dépenses nécessaires à la vie.

Pour le tenancier qui vient au moment même, de

passer un bail que nous supposerons de vingt ans, moyennant une rente fixe en argent stipulée dans la proportion des prix existants, le changement lui donnera vingt et un ans de richesse et de prospérité croissante. Au propriétaire qui doit attendre l'expiration du bail pour avoir une augmentation de rente, et qui, dans cet intervalle, doit payer double tous les produits qu'il consomme, avec un surcroît de contributions et de taxes, sans diminution des intérêts et des douaires à payer, le changement apportera vingt et un ans de peine et de privation. Après ce laps de temps, aucun des deux n'y aura gagné, la rente sera proportionnée à la nouvelle échelle des prix, et cette rente ainsi augmentée ne donnera pas plus de facilités que n'en donne le revenu actuel du propriétaire pour se procurer les choses nécessaires à la vie et les jouissances du luxe.

Quant au clergé, dont les revenus augmentent ou diminuent avec le prix moyen du blé en numéraire, il ressentira peu l'effet du changement. Il n'en sera pas de même pour les officiers de marine et de l'armée de terre, les juges, les fonctionnaires civils et tous ceux qui ont des revenus pécuniaires fixes. Pour eux une réduction générale de la valeur monétaire sera une diminution de leurs moyens de vivre, dans une proportion correspondante, et la privation continuera jusqu'à ce que les traitements et les pensions augmentent en proportion de la hausse générale des prix.

Mais les classes que cette modification des prix

affectera le plus sensiblement seront celles des débiteurs et des créanciers de la société. Le propriétaire du sol dont le domaine est grevé d'un douaire, ou de *provisions*, à constituer à de jeunes enfants, ou d'une rente réservée perpétuelle, trouvera ses charges sensiblement allégées ; car, bien que le chiffre pécuniaire de ces charges ne soit pas diminué, ses rentes, ses rentrées, ses moyens de faire face aux paiements, augmenteront considérablement. Le débiteur sur hypothèque bénéficiera dans une proportion correspondante et par la même raison, tandis que le créancier hypothécaire en souffrira. Il a prêté, je suppose, 1,000 liv. st. sur la garantie d'une terre, pour porter intérêt à 4 p. 0/0. D'après cette convention il recevra encore 40 liv. st. comme par le passé ; mais si cette somme est diminuée de moitié dans sa puissance d'achat, elle ne lui permettra de se procurer, à l'avenir, que la moitié des denrées qu'il peut se procurer aujourd'hui. En un mot, pendant que le changement s'effectuera, les classes productrices y gagneront et les consommateurs y perdront. Les premières en profiteront temporairement, les dernières, du moins celles qui vivent de revenus fixes, en souffriront pour toujours. Les débiteurs deviendront plus riches, les créanciers plus pauvres. La production, dans toutes les branches de l'industrie agricole et manufacturière sera puissamment excitée et stimulée. Les rentes, les salaires et les profits éprouveront une hausse simultanée : le numéraire sera partout abondant et la prospérité matérielle du

pays fera des progrès sensibles. La création et l'accumulation du capital, et par ce mot nous entendons non l'or et l'argent, mais les matières premières, les articles de provision et les instruments de travail, les améliorations durables dans la culture de la terre, la construction de docks, de rail-ways, de canaux, de ponts, de navires et de machines utiles, les améliorations dans la vie ordinaire et l'accroissement de production des denrées dans toutes les branches de l'industrie, cette création et cette accumulation, disons-nous, seront en dernière analyse les conséquences des découvertes de mines d'or ; et l'on verra que c'est en cela plutôt que dans les résultats directs et immédiats que consiste la véritable valeur de ces découvertes.

Mais en même temps qu'on ne peut nier que ces heureuses conséquences résulteront des révolutions monétaires si importantes dans lesquelles nous allons entrer, n'oublions pas que pendant le développement progressif de ces changements il y aura une interruption effrayante dans les relations actuelles de la propriété. Avant l'accomplissement de la révolution, de nombreuses classes de la société doivent subir de grandes souffrances. « Si le numéraire afflue, dit Harris, quelques branches de commerce prendront une nouvelle vie, et, en réalité, un grand nombre d'individus s'enrichiront ; quant à ce qui se paye, en taxes, en rentes et pour les produits matériels, la somme sera moindre, ou d'une valeur moindre qu'auparavant, jusqu'à ce qu'on arrive à la plus

« basse classe qui, malgré l'augmentation de son sa-
« laire ne recueillera que peu ou point d'avantage
« de cette affluence de numéraire. D'un autre côté
« le gouvernement deviendra plus faible, la noblesse
« et en général ceux qui vivent du produit de leurs
« domaines et de traitements fixes, deviendront plus
« pauvres, jusqu'au moment où grâce à l'augmen-
« tation des taxes, des rentes, etc., les choses revien-
« dront à l'ancien pied. Mais avant que cela puisse
« s'accomplir, des modifications nombreuses et im-
« portantes arriveront naturellement. Le gouverne-
« ment étant ainsi affaibli et embarrassé, des désor-
« dres s'ensuivront inévitablement, la paix et le bon
« ordre ne pouvant être maintenus si la force du
« gouvernement ne se maintient dans une propor-
« tion légitime avec celle des gouvernés. La noblesse
« devra changer sa vie fashionable et rabattre de
« son ancienne splendeur. De nouvelles dettes seront
« contractées, une quantité plus considérable de
« terres sera hypothéquée, et, avant que les anciens
« propriétaires aient bien compris la cause de leurs
« désastres, un grand nombre d'entre eux devra
« aliéner ses domaines et faire place à de nouveaux
« venus. Et c'est là une conséquence naturelle d'une
« affluence subite de numéraire : l'enrichissement
« d'une portion de la société aux dépens de l'autre
« portion, un changement de mœurs dans tous les
« rangs, pour quelques-uns peut-être en mieux,
« et pour d'autres en pire : jusqu'à ce que, le flot
« passé, les choses se rétablissent, quoique peut-

« être sous une forme tout à fait nouvelle (1). »

Je vous cite ce passage parce qu'il me semble offrir en somme un tableau exact, bien qu'un peu chargé, de ce qui eut lieu sous le règne d'Elisabeth et de ses deux successeurs immédiats, et plus de vingt ans après l'époque où fut écrit le livre d'Harris, lorsqu'il y eut une seconde dépréciation sensible des métaux précieux, vers la fin de la guerre d'Amérique.

Mais, me direz-vous, pourquoi ne pas faire cesser tous les doutes et toutes les inquiétudes sur un sujet d'une si terrible gravité, et prévenir tout d'un coup tous les dangers et tous les embarras futurs, en faisant de l'argent notre unique étalon monétaire, ainsi qu'il l'a été depuis la conquête jusqu'au règne de Georges I^{er}? Pourquoi ne pas agir ainsi maintenant, avant qu'aucun changement n'ait lieu dans le prix monétaire du travail et des denrées, ou dans la valeur relative de l'or et de l'argent? Il est moins facile de répondre à ces questions, et à beaucoup d'autres relatives à la législation pratique qu'aux questions abstraites de la science économique. L'économie politique fournit quelques-uns des éléments de leur solution, et peut-être les plus importants, mais elle ne les fournit pas tous. La question d'un changement immédiat de type monétaire se rattache non-seulement à des considérations d'opportunité, mais aux considérations bien plus élevées d'équité et de bonne

(1) HARRIS, *Du numéraire et de la monnaie*, 1^{re} partie, p. 84 et 85.

foi. La législature possède maintenant à un degré très-étendu, en laissant simplement les choses suivre leur cours, sans violer aucun principe de justice, ou offenser aucune loi divine ou humaine, le pouvoir d'affranchir l'industrie écrasée et les ressources de l'Angleterre du cauchemar qui les a si longtemps et si tristement oppressées. Le Parlement serait-il donc justifiable s'il empêchait les événements de suivre le cours que la nature et la Providence semblent leur avoir heureusement tracé? ou bien, en supposant que toutes les questions qui se rattachent à nos charges publiques et nationales doivent être résolues en faisant appel à la seule opportunité, serait-il juste d'obliger des particuliers qui ont contracté des engagements pécuniaires sous l'empire de stipulations basées sur un seul type monétaire, à liquider et à remplir leurs obligations en prenant pour base un autre type monétaire. L'individu qui s'est engagé à rembourser à son créancier 100 liv. st., s'est engagé légalement et réellement à lui donner 100 souverains ou 25 onces $\frac{2}{3}$ d'or au titre légal. La Providence cependant a fourni au débiteur, d'une façon imprévue, un moyen moins coûteux et plus avantageux pour lui de remplir ses engagements. Une législation arbitraire doit-elle lui enlever le bénéfice de ces moyens? Le Parlement doit-il intervenir et lui dire que, par la raison que d'autres classes de la société peuvent souffrir du surcroît d'abondance ou de l'acquisition plus facile de l'or, on doit lui imposer un fardeau qu'il n'a jamais dû sup-

porter, en d'autres termes qu'il doit maintenant remettre à son créancier, non plus 25 onces $\frac{2}{3}$ d'or, mais bien 400 onces d'argent au titre légal, parce que cela convient mieux à son créancier ?

La question du changement de type monétaire, je le répète, embrasse à la fois des considérations de justice et d'équité et des considérations de politique et d'opportunité. L'économiste doit donc se contenter de signaler les conséquences probables de ce double fait : l'adoption d'un nouveau type monétaire, d'une part, et d'autre part le maintien de l'ancien type. Cela fait, il doit transmettre la question au politique ou à l'homme d'Etat pratique. Je pense, avec M. Senior, « que le rôle de l'économiste est de ne recom-
« mander ni dissuader, mais de poser les principes
« généraux qu'il est dangereux de négliger, bien
« qu'il ne soit à propos ni peut-être possible de les
« mettre en pratique comme les seuls ou même les
« principaux guides dans la direction actuelle des
« affaires » (1).

En attendant, ajoute M. Senior, et c'est par ces graves aphorismes que je terminerai cette série de lettres. « En attendant, le devoir de chaque écri-
« vain en particulier est nettement tracé. Occupé
« d'une science dans laquelle l'erreur ou même l'i-
« gnorance, peut produire des maux si grands et si
« étendus, il est obligé, comme un juré, de donner

(1) Art. Économie politique, dans l'*Encyclopédie métropolitaine*, par N. W. SENIOR.

« un verdict sincère, et de ne permettre ni à la sym-
« pathie pour l'indigence, ni à l'aversion pour la
« prodigalité ou l'avarice, ni au respect pour les
« institutions existantes, ni au dégoût pour les abus,
« ni à l'amour de la popularité, des opinions para-
« doxales ou systématiques, de l'empêcher d'affirmer
« ce qu'il croit être des faits, ou de tirer de ces faits
« les conclusions qu'il regarde comme légitimes.
« Décider en chaque circonstance, dans quelle mesure
« ces conclusions doivent passer dans la pratique,
« ceci rentre dans l'art de gouverner, art à l'égard
« duquel l'économie politique n'est qu'une des nom-
« breuses sciences auxiliaires, art qui renferme
« l'examen de causes parmi lesquelles le désir de la
« richesse n'est qu'une cause isolée, et qui a pour but
« des objets relativement auxquels la possession de
« la richesse n'est qu'un moyen secondaire. »



NOTE.

Nous empruntons les extraits suivants aux documents importants publiés dans les numéros du *Times* des 18 et 24 novembre 1852, pendant l'impression du présent ouvrage :

« Meroo-Creek, sur le Turon, lieu où fut trouvé en 1851
« la pépite d'or du docteur Kerr, pesant un quintal, est,
« fort récemment encore, devenu célèbre par le volume de
« ses pépites, en quelque petit nombre et à quelque dis-
« tance qu'elles semblent se trouver. Deux individus y ont
« découvert une masse d'or, rongée par les eaux, pesant
« 157 onces, et, en outre, un morceau plus petit de 71 onces.
« On reçoit d'autres localités des nouvelles également satis-
« faisantes. A Dirthole et à Tambora-Creek, on considère
« comme un gain hebdomadaire raisonnable la valeur de
« 14 liv. st. d'or par individu ; tandis qu'un homme *qui a*
« *du bonheur* peut en gagner de 28 à 38, et l'on ne consi-
« dère pas comme ayant un grand succès, le mineur qui
« gagne moins de 1 liv. st. par jour. Dans une autre lo-
« calité, le *Hanging-Rock*, les mineurs recueillent, en
« moyenne, 16 onces 1/2 par semaine, et, dans quelques
« circonstances, un individu a ramassé de 6 à 9 onces par
« jour. Il est bien entendu que ce sont là des cas exception-
« nels ; quelques mineurs n'ont eu que peu ou point de suc-
« cès, et l'on cite, au contraire, l'exemple de trois mineurs
« qui, en moins de 10 minutes, ont recueilli 8 onces d'or.
« Les trésors réels de *Hanging-Rock* sont cependant en-
« core cachés à la lumière. C'est un gisement profond, et
« jusqu'à ce moment, les mineurs n'ont exploré que la su-

« perficie du sol. M. Hargreaves, le premier qui a découvert
« l'or australien, pense que les colonies possèdent un gise-
« ment aurifère, non-seulement à l'ouest et au sud, mais en-
« core au nord, renfermant la source du Peel, le district de
« *Hanging-Rock* tout entier, le *Swamp-Oak-Creek* et la source
« de la rivière de Mac-Donald, formant une étendue de pays
« semi-circulaire de plus de 70 milles, et renfermant de
« l'or dans tout son parcours. Les résultats pratiques obte-
« nus aux mines de *Hanging-Rock* tendent à prouver la
« vérité de l'hypothèse de M. Hargreaves. Les gisements du
« nord, en y comprenant le *Hanging-Rock*, ne peuvent être
« considérés toutefois comme ayant été explorés convenable-
« ment. La chaîne aurifère du pays est considérable, et les
« mineurs en petit nombre ; jusqu'à ce jour, ils ont erré au
« hasard, sans exploiter réellement et sérieusement aucune
« localité. Le commissaire du gouvernement, Durbin, qui
« a surveillé les opérations au *Hanging-Rock*, est pleine-
« ment d'accord avec M. Hargreaves, et, dans son Rapport
« au bureau colonial, il exprime la conviction que de
« riches exploitations s'ouvriront sur la concession faite à
« la Compagnie agricole australienne. Il est arrivé à cette
« conclusion en observant la configuration géologique de
« ce district, avec ses couches de schiste et d'ardoise sil-
« lonnées par des veines de quartz. Quant au *Hanging-*
« *Rock*, il y a là 400 mineurs, tous exploitant la superficie
« du sol, ainsi que nous l'avons déjà dit, et négligeant les
« trésors placés à une certaine profondeur. Mais tous tra-
« vaillent avec ardeur, et le nombre comparativement
« faible des individus qui connaissent l'existence de ces
« mines les considèrent comme plus riches même que
« celles du mont Alexandre et de Bendigo.

« Les événements se pressent avec une rapidité ef-
« frayante dans les colonies aurifères. Où cela s'arrêtera-
« t-il ? La dernière malle, arrivée il y a quinze jours, appor-
« tait des nouvelles des mines de Bendigo, avec des détails
« circonstanciés sur leur immense rapport et sur l'accrois-

« sement de la population. Les renseignements que nous
« recevons aujourd'hui nous parlent des trésors du Han-
« ging-Rock et des gisements aurifères du nord, en même
« temps que nous entrevoyons, dans un mirage lointain,
« d'autres nouvelles sur les mines de la Compagnie agri-
« cole. On ne dit pas un mot des mines de Bendigo. Ont-
« elles donc été inondées par les pluies ? ou n'était-ce, après
« tout, qu'une pure illusion ? Non, Bendigo est aussi riche
« que jamais ; mais il a perdu le charme de la nou-
« veauté : il est bien prouvé qu'il rapporte, et qu'il rap-
« porte énormément, par un petit paragraphe du *Launces-*
« *ton Examiner*, où il est dit que M. Bell, horloger, a acheté
« 1,124 onces 7 deniers d'or, produit du travail de quatre
« hommes, en six semaines, aux mines de Bendigo ; ce qui
« fait, à l'aide d'un calcul plus long et en nombres ronds,
« un peu plus de 140 liv. st. par semaine pour chaque tra-
« vailleur ; mais il semble que ce soient là des merveilles
« surannées, et nos compatriotes de l'Australie ne croient
« guère qu'il vaille la peine de les raconter, roulant sur
« l'or comme ils le font.

« Dans un premier récit, nous rapportions que le convoi
« parti du mont Alexandre, qui est arrivé à Melbourne le
« 12 juin, apportait 50,238 onces d'or. Nous apprenons
« aujourd'hui que ce n'était pas la totalité de ce qui est à
« disposition au mont Alexandre ; mais qu'il restait, à cette
« époque, 20,000 onces aux mains du commissaire, qui ne
« pouvait les expédier, faute de moyens de transport. D'a-
« près ce qui a été établi, le mont Alexandre donne un
« rendement moyen de 24,284 onces par semaine. Quelque
« considérable que ce rendement puisse paraître, il l'es-
« peu, comparé au nombre de mineurs qui se trouvent en
« cet endroit, nombre que nos derniers renseignements
« portaient à 60,000 ; et, si l'on fait attention au prix élevé
« des denrées alimentaires (la farine coûte à Melbourne
« 22 liv. st. par tonne, et le transport au mont Alexandre,
« 60 liv. st.), il faut avouer que quelques-uns des chercheurs

« et des expéditeurs d'or sont dans une position peu digne
« d'envie.

« On attend du mont Alexandre une masse de mineurs
« qui doit se précipiter sur Bendigo et les terrains les plus
« nouvellement exploités à Hanging-Rock ; et cette af-
« fluence d'individus doit faire beaucoup de bien sur les
« deux localités. Les derniers convois venus des autres
« mines, dont il est parlé dans les circulaires de Sidney du
« 10 juillet, n'ont apporté qu'une très-faible somme, envi-
« ron 4,800 liv. st. d'or, de Braidwood, Sofala, Bathurst,
« Ophir, Goulburn et Tamworth. Mais on sait que la saison
« a été si défavorable et les voyages si difficilement réali-
« sables, qu'il y a lieu de s'étonner qu'il soit arrivé même
« une once.

« Un document très-intéressant à été publié sous forme
« de Rapport par M. Harding, le principal commissaire
« pour les recherches d'or ; ce Rapport contient des don-
« nées sur le progrès ou le déclin des divers gîtes aurifères.
« Nous apprenons, par cette source, que, depuis le mois de
« mai jusqu'au mois d'août 1851, il y avait de 600 à 800 in-
« dividus employés aux travaux à Ophir, gagnant chacun
« 20 schell. par jour ; mais, par suite des pluies et d'autres
« causes, le nombre en est maintenant réduit à 100 envi-
« ron. M. Harding croit, cependant, qu'il existe à Ophir un
« gîte aurifère, riche, très-étendu et resté intact, et qu'il
« ne manque rien que des hommes pour trouver l'or en
« abondance. Sur les bords du Turon, en octobre dernier,
« il y avait environ 4,000 travailleurs ; mais ce nombre
« est maintenant réduit à 1,500, uniquement parce qu'il
« est devenu de mode d'aller au mont Alexandre, et nulle-
« ment par défaut de bénéfice pour ceux qui entrepren-
« nent des travaux sur le gisement du Turon. Au Meroo, il
« y a près de 800 individus à l'œuvre, et il y a place pour
« autant de milliers. La rivière est très-riche et a été très-
« peu exploitée. A Tambouroura, on compte environ 800
« individus, tous travaillant d'une manière avantageuse.

« Tenna-Creek possède environ 100 mineurs, et pourtant,
« dit M. Harding, cette localité ainsi que Mulgunnia-Creek,
« est aussi riche qu'aucune autre découverte jusqu'à ce
« jour. Il y a 100 travailleurs dans la vallée d'Arлуen, et
« 200 sur la rivière de Mungarlow, et, dans ces deux en-
« droits, il y a place pour des milliers d'individus. Le re-
« venu recueilli des mines d'or pour les *licences* et droits de
« convoi, depuis le 1^{er} novembre 1851 jusqu'au 31 mai
« 1852, s'est élevé à 46,545 liv. st. La dépense a été de
« 20,199 liv. st., ce qui laisse un excédant de 26,346 liv. st.,
« La quantité d'or expédié de Sidney, depuis le 31 octobre
« 1851 jusqu'au 15 juin 1852, s'est élevée à 384,116 onces,
« estimée à 1,248,377 liv. st.; et le total de l'or exporté
« jusqu'au 10 juillet représentait une valeur de 1,620,600
« l. sterl. » (*Times* du 18 novembre 1852.)

« Les nouvelles reçues des gisements aurifères de l'Aus-
« tralie jusqu'à la fin d'août dernier, contiennent des nou-
« velles de la nature la plus encourageante. Tout ce qu'on
« aurait pu espérer pendant tout le temps qu'ont régné les
« pluies hivernales de juin, de juillet et d'août, c'était qu'il
« n'y eût point une trop grande décroissance dans le ren-
« dement des mines d'or. Nous étions préparés à une dé-
« croissance, et l'annonce de cet accident très-naturel était
« parvenue dans ce pays par les journaux de l'Australie et
« les lettres particulières; on y racontait la dépopulation
« des mines pendant tout le mois de juin, et les résultats,
« comparativement faibles, obtenus par les mineurs qui
« ne pouvaient abandonner les mines. Mais, en l'espace de
« quelques semaines, le tableau a changé tout à coup : les
« torrents, qui, pendant quelque temps ont inondé quel-
« ques exploitations ont mis à découvert, en se retirant, la
« richesse cachée d'autres parties à exploiter; on a trouvé
« de nouveaux gîtes aurifères, et l'on a obtenu des résultats
« surprenants. Le mont Alexandre a expédié à Geelong
« 22,402 onces dans la dernière semaine de juillet, et,
« cette même semaine, Ballarat a expédié 1,572 onces. Le

« 3 août, le convoi du mont Alexandre avait 18,145 onces ;
« le lundi et le jeudi suivants, les sommes transmises s'é-
« levaient à 71,145 et 18,174 onces, ce qui formait un total
« de 107,385 onces, dans les sept premiers jours d'août,
« recueillies dans une seule localité ! La somme transmise
« de Ballarat dans le même espace de temps, s'élevait à
« 2,066 onces, et le convoi de Dight apportait 34,676 onces ;
« de sorte qu'on a reçu, en sept jours, à Geelong, le total
« considérable de 144,207 onces, représentant environ
« 432,621 liv. st. Cette somme énorme ne représente pas,
« toutefois, la totalité du produit hebdomadaire des mines
« de Victoria ; car des quantités énormes d'or étaient ac-
« cumulées sur les exploitations ; les routes étaient en très-
« mauvais état, et les moyens de transport très-restreints.
« La somme totale transmise jusqu'au 14 août, était de
« 53,998 onces, provenant de Ballarat, du mont Alexandre
« et des quantités arrivées par le convoi de Dight. Au
« 19 août, Ballarat expédia à Melbourne 1,000 onces, et
« 3,848 à Geelong, tandis qu'il restait en arrière 1,000 onces,
« en l'absence de moyens de transport. Le 21 août, il
« arriva 36,985 onces de Ballarat et par le convoi de
« Dight. Le 25 août, Ballarat expédia 4,167 onces, et le
« mont Alexandre 842 onces. A cette date, il restait en ar-
« rière, à Ballarat, une quantité d'or considérable ; et l'on
« espérait que le prochain convoi, si l'on pouvait se procurer
« des chevaux, apporterait plus de 10,000 onces. D'après
« un calcul brut, qui est plutôt au-dessous qu'au-dessus de
« la réalité, les mines de Victoria ont donné, dans le mois
« d'août, environ 246,000 onces d'or ; de plus, elles ont
« donné ce produit dans la saison pluvieuse, sans qu'il y
« ait eu un accroissement très-considérable dans la popu-
« lation des mineurs.

« Il est difficile de prévoir jusqu'où s'éleveront les chif-
« fres, lorsque la population des gisements sera doublée, et
« elle ne tardera pas à l'être, en présence de nouvelles si
« encourageantes ; mais, à en juger par le résultat obtenu,

« les quantités d'or qu'on extraira sont faites pour rendre
« complètement fou.

« Chaque malle qui arrive apporte de nouvelles mer-
« veilles. Outre les énormes produits des mines dont les
« noms sont déjà familiers au public anglais, on découvre
« continuellement de nouveaux *placers* regorgeant du pré-
« cieux métal ; chaque colonne de nos journaux nous fait
« faire connaissance avec quelque localité nouvelle dont on
« n'avait jamais entendu parler. C'est ainsi, par exemple,
« que certains *placers*, dans le voisinage de Forest-Creek,
« ont acquis une renommée subite et éclatante. Il y a un
« certain endroit, un terrain plat, situé entre *Adélaïde*
« *Gully* et *Wattle-tree-Flat*, sur la route qui conduit de
« Forest-Creek à Fryer's-Creek, qui a conquis dans la co-
« lonie une célébrité due à la réunion de quatre colons
« d'Adélaïde, venus ici *pour voir venir*, et ramassant
« 150 livres pesant d'or pur, en une matinée, entre le dé-
« jeuner et le dîner ; c'est-à-dire la valeur de 6,000 liv. st.
« recueillie dans un seul trou, en une seule matinée. On
« comprend bien qu'une autre fouille a été faite immédia-
« tement tout à fait dans le voisinage de ces fortunés com-
« pagnons ; et, dans cet endroit également, le rendement
« journalier a donné une moyenne de 6 à 9 livres pesant
« d'or. Sur toute la ligne des ravins et des plateaux envi-
« ronnants, les mineurs ont un bonheur extraordinaire.
« La plupart ont pu *emporter avec eux*, 9, 12 et 20 livres ;
« mais il est bien entendu que les 150 livres que nous
« avons citées plus haut restent, jusqu'à ce jour, sans
« exemple dans l'histoire des découvertes d'or. Il est grand
« temps de réviser les contes des *Mille et une nuits*. Des
« colonnes d'or et des corbeilles remplies de pierres pré-
« cieuses ne peuvent éblouir l'imagination de la génération
« qui s'élève, lorsque les écarts les plus excentriques d'une
« imagination romanesque sont tellement devancés par les
« faits vulgaires de la réalité. Il y avait au ravin d'Adélaïde
« 7 tonnes d'or restées à disposition, par suite du manque

« de chevaux pour les transporter ; et une quantité plus
 « considérable devait bientôt s'y accumuler. A New-Bendi-
 « go-Flat, à Forest-Creek, un individu a recueilli, dans un
 « seul trou, 12 livres pesant d'or, et quatre Allemands ont
 « réalisé un gain de 21 livres d'or, dans une seule semaine.
 « A Donkey-Gully, dans la partie supérieure de Forest-
 « Creek, 100 onces ont été recueillies, en une semaine, par
 « un seul individu ; et beaucoup d'autres mineurs, dans ces
 « environs, exploitent les mines abandonnées, et réussis-
 « sent parfaitement.

« Les mines de Bendigo, dont nous avons parlé dans un
 « rapport récent, sont inondées par les torrents, au moins
 « au moment où nous écrivons. Il est tombé sept pieds de
 « neige, ce qui est une chose tout à fait rare en Australie ; et
 « la neige qui couvre les collines de Bendigo a porté le der-
 « nier coup à ce gîte aurifère. Les mineurs l'ont abandonné,
 « non pour Geelong ou Melbourne, mais pour le mont
 « Korong et le mont Cole, deux nouvelles localités sur les-
 « quelles il ne nous est point encore parvenu de détails,
 « mais qui, vraisemblablement, joueront un rôle remar-
 « quable dans les *circulaires aurifiques* de l'année pro-
 « chaine. Mais on a des nouvelles, et des nouvelles impor-
 « tantes, des mines ouvertes dernièrement à Eureka, près
 « de Ballarat, qui ont révélé l'existence d'une pépite, la
 « plus considérable qu'on ait encore trouvée à Victoria.
 « Elle pèse, dégagée de toutes les matières étrangères,
 « 102 onces, et ressemble par la forme à une main crispée.
 « Elle a été trouvée dans le ravin de Bunigong à Eureka,
 « par un nommé M. Mould, auquel on en a offert 330 liv.
 « sterl. Les mines d'Eureka sont situées à une grande pro-
 « fondeur ; les mineurs tracent des puits circulaires de
 « 50 pieds ; le rendement est constant, et souvent il s'y fait
 « des trouvailles considérables. L'or est très-éclatant et
 « très-pur, mais plus rude au toucher que celui de Balla-
 « rat, et évidemment moins lavé par l'eau. Aucun ravin
 « n'avait été abandonné à la fin d'août. Les mineurs étaient

« établis sous des tentes commodes et dans des cabanes ; les
 « trésors jaillissaient de la terre, et l'on regardait comme
 « une œuvre de surérogation de répéter continuellement
 « des exemples de gain. Peut-être y a-t-il deux opinions
 « sur ce point ; mais le résultat satisfaisant de trois lettres
 « d'Eureka, est que tout le monde fait de bonne besogne,
 « et qu'on n'a besoin que d'un plus grand nombre de bras
 « pour en faire encore de meilleure.

« Les journaux que nous avons sous les yeux renferment
 « un document très-intéressant, un prix courant de la
 « main-d'œuvre publié par un M. Fitchett, du *Victoria*
 « *Registry-Office*. Il va sans dire que ces prix sont des prix
 « sincères (*bonâ fide*), M. Fitchett ayant l'intention d'enga-
 « ger des employés pour les chiffres qu'il indique. Des
 « couples mariés, tels que domestiques faisant le service
 « intérieur pour les hôtels de la campagne, etc., peuvent
 « être engagés à raison de 65 à 70 liv. st. par an, avec des
 « rations ; les bergers, à raison de 38 liv. st. ; les gardiens
 « de cabanes, 30 liv. st. ; les bouviers, 50 liv. st., ou 1 liv.
 « sterl. 10 schell. par semaine, et, en voyage, à raison de
 « 3 à 4 liv. st. ; les garçons de ferme, 50 liv. st. par an, et
 « 1 liv. st. 10 schell. par semaine ; les charpentiers, 2 liv.
 « sterl. par semaine ; les cuisiniers d'auberge, 1 liv. sterl.
 « 10 schell. à 2 liv. st. par semaine ; les employés de toute
 « sorte, 40 liv. st. par an ; tous, y compris les rations. Les
 « simples servantes peuvent être engagées à raison de 24 à
 « 30 liv. st. par an ; les filles de service chargées du mé-
 « nage, 23 liv. st. ; les bonnes d'enfants, 18 liv. st. ; les
 « cuisinières et les buandières, 24 liv. st., y compris la ra-
 « tion. Tel était l'état du marché du travail, après l'arrivée
 « de quelques navires amenant des émigrants ; et, bien que
 « cette situation puisse subir quelque baisse temporaire
 « dans le cours de l'année prochaine, on compte que ces
 « prix se maintiendront, et l'on s'attend même à une hausse
 « prochaine.

« Les prix des articles de provision, pour adopter les ex-

« pressions d'un de nos correspondants de Sidney, *montaient et descendaient, comme le mercure dans le baromètre.*

« Le 11 août, la farine se vendait, à Forest-Creek, à 12 liv. st. le sac; le sucre, à 1 schell. 6 pence la livre; le sel, 2 schell.; le thé, 4 schell.; le fromage, 3 schell. 6 pence; le jambon et le porc salé, 4 schell.; le bœuf, 8 pence par livre; les biscuits, 6 schell. la livre. A peu près vers la même époque, les prix cotés au marché de Melbourne étaient les suivants : la farine (prise au moulin, c'est-à-dire en défalquant le transport), 25 liv. st.; le froment, 8 schell., et l'avoine, 7 schell. 6 pence. Les bestiaux de bonne qualité se vendaient à raison de 12 schell. le quintal; le mouton, 11 schell. Le prix de la viande de boucherie haussait généralement; mais on comptait que la farine et le pain ne hausseraient pas davantage, depuis que les marchés étaient approvisionnés plus librement. Les prix n'avaient presque point varié sur les marchés de Launceston et d'Hobart-Town : le froment restait à 9 schell., et la farine de première qualité, à 24 liv. st.; l'orge, à 5 schell.; les pommes de terre, à 4 liv. st. A Hobart-Town, il y avait généralement une hausse de 1 schell. sur les prix de Launceston.

« Il a été importé d'Angleterre à Victoria, 200,000 liv. st. en espèces, dans la première semaine d'août, par le *Dalhousie*, le *Mermaid* et le steamer le *Chusan*. »

Times, du 24 novembre 1852.

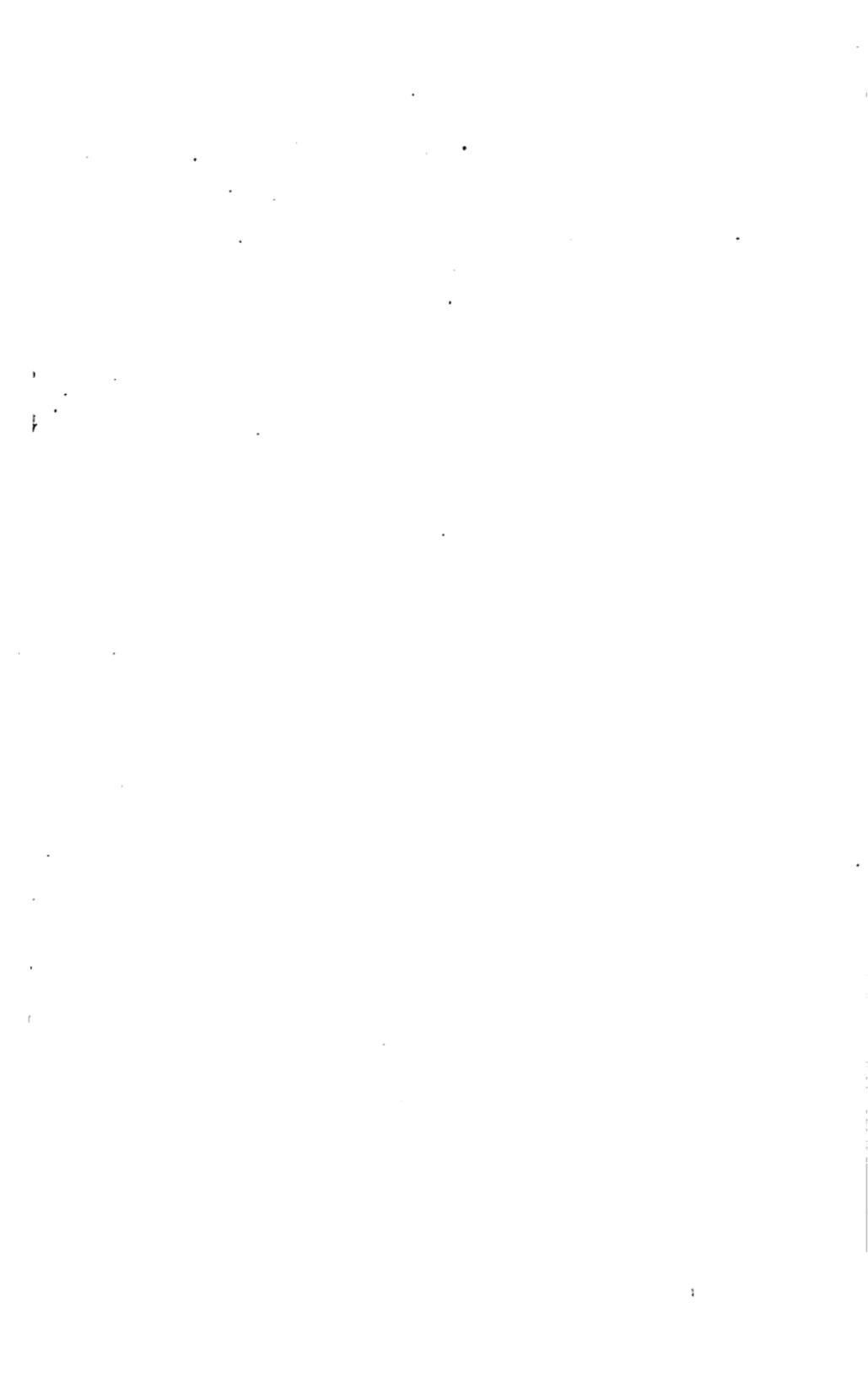
FIN DES MINES D'OR.

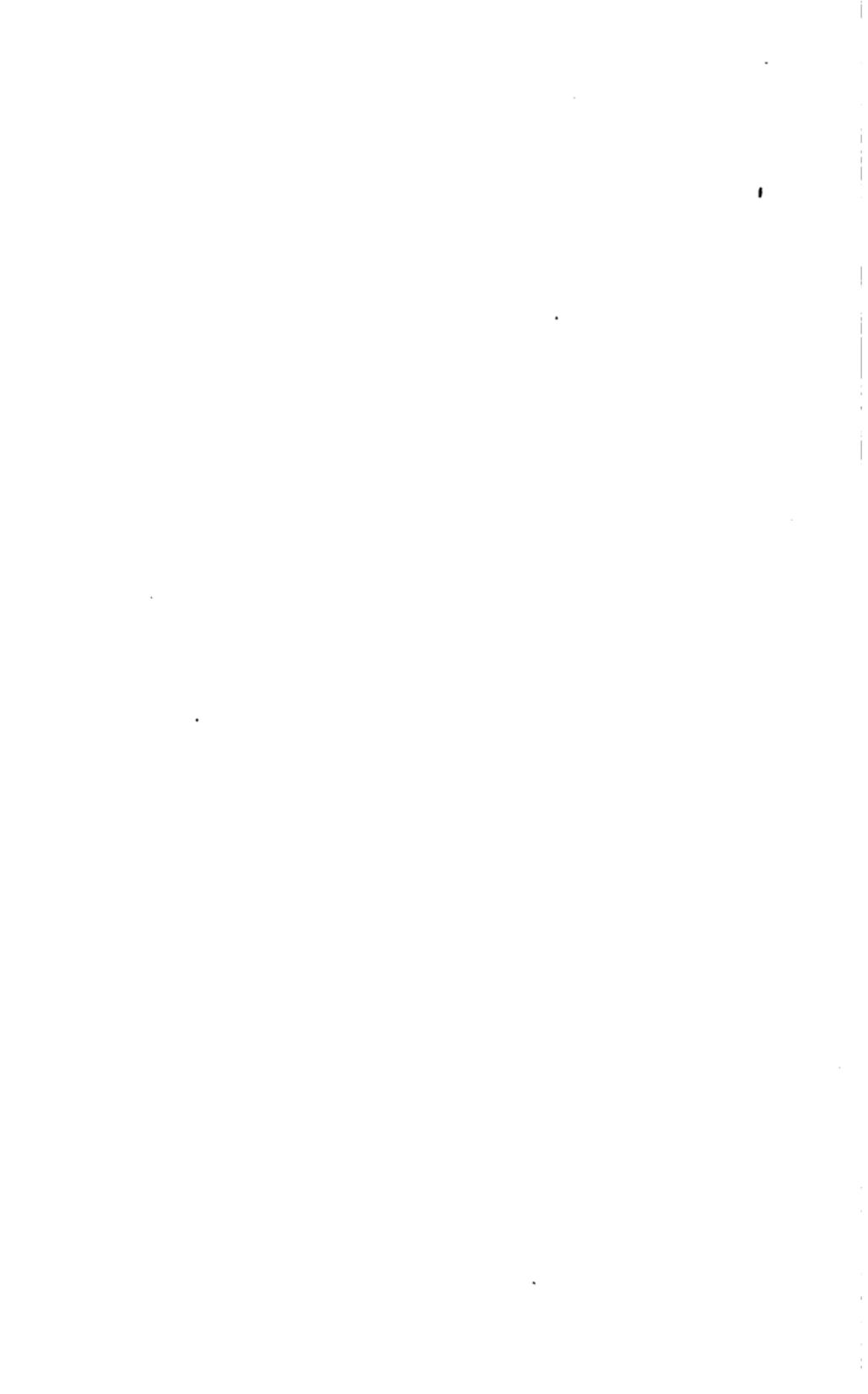
TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE	1
LETTRE I. — Servant d'introduction. — Origine et usage de la monnaie.	11
LETTRE II. — Fonctions de la monnaie. — Des diverses substances qui ont été employées pour remplir ces fonctions.	17
LETTRE III. — Pour quelles raisons les métaux précieux ont été choisis comme matières constituantes de la monnaie.	21
LETTRE IV. — Règles à observer dans la fabrication et l'émission de la monnaie.	26
LETTRE V. — Prix de marché et prix monétaire de l'or et de l'argent.	32
LETTRE VI. — L'accroissement de la quantité d'or, fera-t-il baisser l'intérêt de l'argent?	42
LETTRE VII. — La monnaie est un équivalent universel. — Sa valeur locale subit des fluctuations. — Sa valeur fixe est régie par les frais que nécessite la production du métal qui forme l'étalon régulateur. — Hausse récente des salaires et des prix en Australie.	54
LETTRE VIII. — Lois qui règlent la valeur permanente des métaux précieux. — Opinions d'Adam Smith, de MM. Ricardo, Mac Culloch et James Mill.	64
LETTRE IX. — Lois qui règlent la valeur des métaux précieux. — Opinions de M. J. S. Mill. — Accroissements	

POTENTIELS et actuels des quantités. — Phénomène des prix en Australie.....	75
LETTRE X. — Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — État de la question.....	88
LETTRE XI. — Etat de la circulation de l'agent monétaire. — Prix de la main-d'œuvre et des denrées, antérieurs à la découverte de l'Amérique.....	94
LETTRE XII. — Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Période de 1492 à la découverte du Potosé en 1545.	100
LETTRE XIII. — Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Période écoulée depuis la découverte du Potosé en 1545, jusqu'à la hausse générale des prix vers 1574.	105
LETTRE XIV. — Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Période de 1574 à 1650, époque à laquelle paraît avoir cessé la première hausse des prix qui suivit la découverte des mines.	117
LETTRE XV. — Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Siècle embrassant l'intervalle de 1650 à 1750, époque d'une seconde hausse générale des prix.	130
LETTRE XVI. — Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — Période écoulée depuis 1750 jusqu'à la suspension des paiements en espèces en 1797.	135
LETTRE XVII. — Des mines d'Amérique et des prix en Europe. — État des mines depuis 1750.	142
LETTRE XVIII. — De l'or. — Conditions de sa production comparées à celles de la production de l'argent. — De la Californie et de l'Australie. — Nouveaux renseignements. — Hausse remarquable dans le prix du travail et des denrées depuis la découverte des gisements aurifères.	149
LETTRE XIX. — Quantités d'or existantes au commencement du siècle actuel. — Quantités produites depuis	











YB 18288

17597

HG 291
.582

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY



